



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





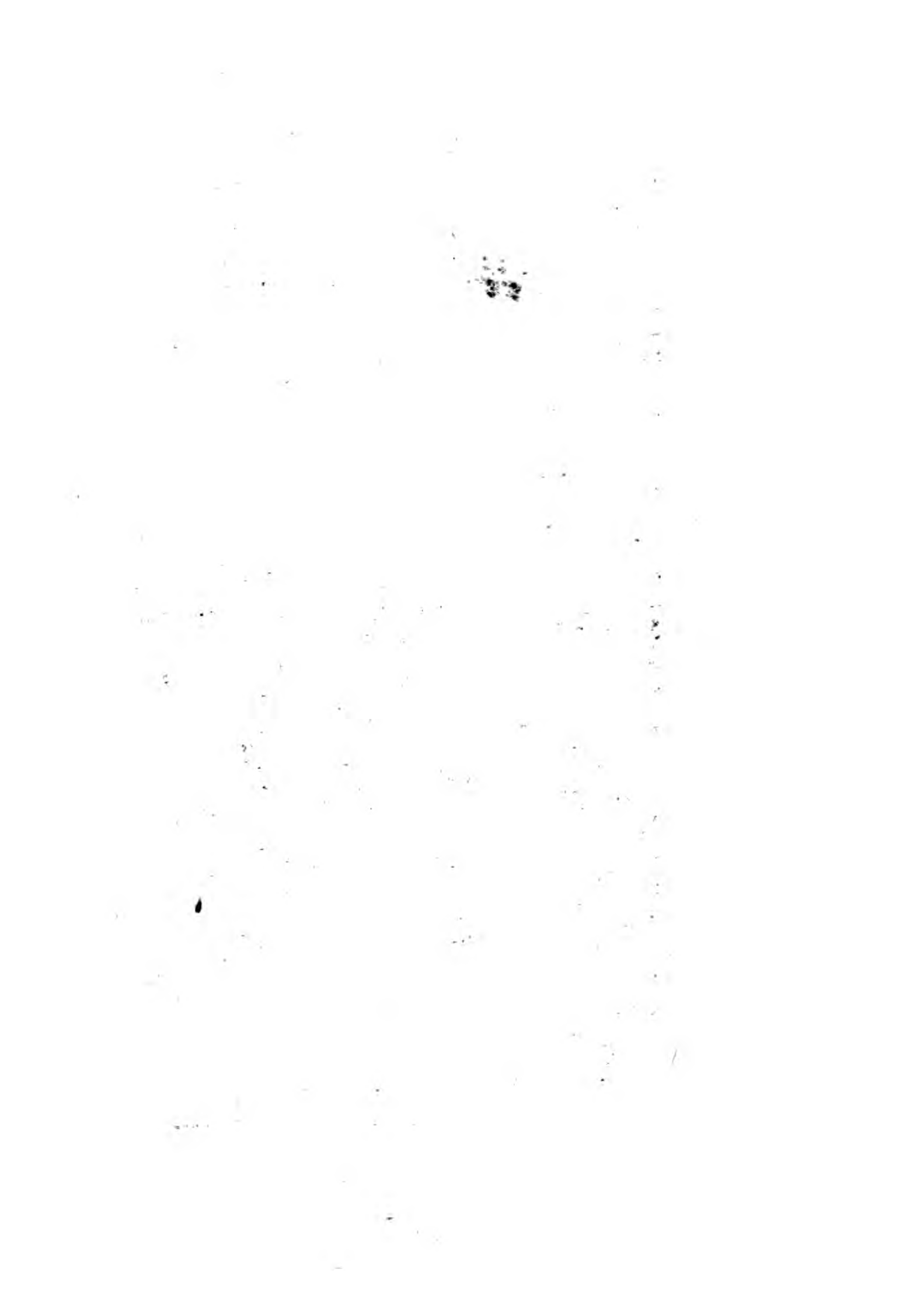


PRESENTED BY

Miss Emma Dunston

6/10/6
H/6

Vet. Fr. II A. 1524





P. LANGE

Sculp. 1749

En quem religio sibi vindicat unica vatem;
 Cuius scripta velit vel pater esse sua. *Coffin*
 Héritier de la gloire et du nom de Racine;
 Des vaines fictions il méprisa l'éclat
 Et rappelant les vers à leur Sainte origine,
 Confondit tour à tour l'Incrédule et l'Ingrat.

Amsterdam Chez Marc Michel Rey Libraire

O E U V R E S

DE M^R. L. RACINE

De l'Académie Royale des Inscriptions
& Belles-Lettres.

Will. Ritchie

TOME PREMIER.

QUI RENFERME

LES MEMOIRES SUR LA VIE

DE M^R. J. RACINE.

SIXIEME EDITION.

Revue & Augmentée par l'Auteur.



A AMSTERDAM,

Chez MARC MICHEL REY.

M. D. C. C. L.





T A B L E

Des Pièces contenues dans le

T O M E I.

- Deux Memoires sur la Vie & les
Ouvrages de JEAN RACINE. Pag. I*
- XII. Epigrammes de JEAN RACINE**
non encore imprimées. Pag. 164
- Discours de JEAN RACINE, prononcé à la
réception de Mr. Colbert, Archevêque de
Rouën, dans l'Académie Françoisè. Pag. 168*
- Plan d'un premier Acte d'Iphigénie en
Tauride. Pag. 172*
- Extrait du Traité de Lucien, intitulé
comment il faut écrire l'Histoire. Pag. 176*
- Fragmens Historiques & Particularités
intéressantes. Pag. 181*
- Reflexions pieuses sur quelques Passages de
l'Ecriture Sainte. Pag. 205*
- Hymnes du Breviaire Romain. Pag. 209*

Ouvrages attribuez à JEAN RACINE.

- Discours prononcé à la Tête du Clergé, par
Mr. l'Abbé Colbert Coadjuteur de Rouën.
Pag. 227*
- Relation de ce qui s'est passé au Siège de
Namur en 1692. Pag. 234*

FAU-

FAUTES à corriger dans ce Volume.

- Pag. 23. lig. 37. *P ur* lisez *Pour*.
 Idem. lig. 38. *ma* lisez *mal*.
 Pag. 42. Note. Recueil de Lettres 260. *lis*. Recueil de
 Lettres pag. 179. du Tome 2. de cette Edition.
 Pag. 43. 14me. Vers. *vît* lisez *vit*.
 Pag. 46. lig. 22. *fit*. lisez *fut*.
 Pag. 49. lig. 5. *peux* lisez *peut*.
 Pag. 52. lig. 32. *e ne trouve* lisez *Je ne trouve*.
 Pag. 60. lig. 14. *on* lisez *ont*.
 Id. lig. 31. *il ne vouloit point*. lisez *il ne le vouloit point*.
 Pag. 61. lig. 15. *a se prêter*. lisez *à se prêter*.
 Pag. 62. lig. 31. *de* lisez *en*.
 Pag. 63. Note. Tome 2. pag. 256 lisez *Tom. VI. Pag. 184.*
 de cette Edition.
 Pag. 64. lig. 7. *de bâton*. lisez *de bâtons*.
 Pag. 83. lig. 13. *peut-être* lisez *peut être*.
 Pag. 86. Note. Recueil des lettres pag. 90. lisez *Recueil*
des Lettres pag. 62. du Tome 2. de cette Edition.
 Pag. 95. Note. Vol. 7. pag. 135. lisez *Tome 5. de cette*
Edition. pag. 98.
 Pag. 97. Note. *scolumbulus*. lisez *columbulus*.
 Id. Vol. 2. pag. 186. lisez *Tome VI. de cette Edition pag. 134.*
 Pag. 99. lig. 7. *plût*. lisez *plut*.
 Pag. 110. lig. 2. *indépendament*. lisez *indépendamment*.
 Pag. 132. lig. 25. *qu'eût*. lisez *qu'eut*.
 Pag. 135. lig. 9. *qu'ils*. lisez *qu'il*.
 Pag. 138. lig. 13. *fût*. lisez *fut*.
 Id. lig. 29. *n'eût*. lisez *n'eut*.
 Pag. 140. lig. 25. *eût*. lisez *eut*.
 Id. lig. 32. *eût*. lisez *eut*.
 Pag. 196. lig. 24. & 25. *Humieres*. lisez *d'Humieres*.
 Id. lig. 36.
 Pag. 206. lig. 32. *répondit*. lisez *répondit*.



MEMOIRES

CONTENANT

QUELQUES PARTICULARITÉS

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE JEAN RACINE

De l'Académie Française.

LORSQUE je fais connoître mon Pere, mieux que ne l'ont fait connoître jusqu'à présent ceux qui ont écrit sa vie; en rendant ce que je dois à sa mémoire, j'ai une double satisfaction: Fils & Pere à la fois, je remplis un de mes devoirs envers vous, MON CHER FILS, * puisque je mets devant vos yeux, celui qui pour la piété, pour l'amour de l'étude, & pour toutes les qualités du cœur doit être votre modèle. J'avois toujours approuvé la curiosité que vous aviez témoignée pour entendre lire les Memoires dans lesquels vous saviez que j'avois rassemblé diverses particularités de sa vie; & je l'avois approuvée sans la satisfaire, parce que j'y trouvois quelque danger pour votre âge. Je craignois aussi de

* προσφώνω *Filio, visum est non ἀνοικεῖον. Cic. ad Att. ep. 11. l. 16.*

2 MEMOIRES SUR LA VIE

paroître plus Prédicateur qu'Historien , quand je vous dirois qu'il n'avoit eu la moitié de sa vie que du mépris pour le talent des vers , & pour la gloire que ce talent lui avoit acquise. Mais maintenant qu'à ces Memoires , je suis en état d'ajouter un recueil de ses lettres , & qu'au lieu de vous parler de lui , je puis vous le faire parler lui-même , j'espere que cet Ouvrage que j'ai fait pour vous , produira en vous les fruits que j'en attens , par les instructions que vous y donnera celui qui doit faire sur vous une si grande impression.

Vous n'êtes pas encore en état de goûter les lettres de Ciceron , qui étoient les compagnes de tous ses voyages ; mais il vous est d'autant plus aisé de goûter les siennes , que vous pouvez les regarder comme adressées à vous-même. Je parle de celles qui composent le troisième recueil.

Ne jetez les yeux sur les lettres de sa jeunesse que pour y apprendre l'éloignement que l'amour de l'étude lui donnoit du monde , & les progrès qu'il avoit déjà faits , puisqu'à dix-sept ou dix-huit ans il étoit rempli des Auteurs Grecs , Latins , Italiens , Espagnols , & en même-tems possédoit si bien sa Langue , quoiqu'il se plaigne de n'en avoir qu'une *petite teinture* , que ces lettres écrites sans travail , sont dans un stile toujours pur & naturel.

Vous ne pourrez sentir que dans quelque tems le mérite de ses lettres à Boileau , & de celles de Boileau. Ne soyez donc occupé aujourd'hui , que de ses dernieres lettres , qui , quoique simplement écrites , sont plus capables que toute autre lecture de former votre cœur , parce qu'elles vous dévoileront le sien. C'est un Pere qui écrit à son fils , comme à son ami. Quelle attention , sans qu'elle ait rien d'affecté , pour le rappeler toujours à ce qu'il doit à Dieu , à sa mere & à ses
sœurs!

sœurs! Avec quelle douceur il fait des reprimandes , quand il est obligé d'en faire ! avec quelle modestie il donne des avis! avec quelle franchise il lui parle de la médiocrité de sa fortune ! avec quelle simplicité il lui rend compte de tout ce qui se passe dans son ménage ! Et gardez-vous bien de rougir quand vous l'entendrez répéter souvent les noms de *Babet* , *Fanchon* , *Madelon* , *Nanette* mes sœurs ; apprenez au contraire en quoi il est estimable. Quand vous l'aurez connu dans sa famille , vous le goûterez mieux lorsque vous viendrez à le connoître sur le Parnasse ; vous sçauvez pourquoi ses vers sont toujours pleins de sentimens.

PLUTARQUE a déjà pu vous apprendre que Caton l'ancien préféroit la gloire d'être bon mari à celle d'être grand Sénateur , & qu'il quittoit les affaires les plus importantes , pour aller voir sa femme , remuer & emmailloter son enfant. Cette sensibilité antique n'est-elle donc plus dans nos mœurs , & trouvons-nous qu'il soit honteux d'avoir un cœur ? L'humanité toujours belle , se plaît sur-tout dans les belles ames , & les choses qui paroissent des foiblesses puériles aux yeux d'un bel esprit , sont les vrais plaisirs d'un grand Homme. Celui dont on vous a dit tant de fois , & trop souvent peut-être , que vous deviez ressusciter le nom , n'étoit jamais si content , que quand libre de quitter la Cour , où il trouva dans les premières années de si grands agrémens , il pouvoit venir passer quelques jours avec nous. En présence même d'étrangers , il osoit être Pere : il étoit de tous nos jeux ; & je me souviens , (je le puis écrire , puisque c'est à vous que j'écris) je me souviens de processions dans lesquelles mes sœurs étoient le Clergé , j'étois le Curé , & l'auteur d'*Athalie* chantant avec nous , portoit la croix.

C'EST une simplicité de mœurs si admirable ,

4 MEMOIRES SUR LA VIE

dans un homme tout sentiment & tout cœur, qui est cause qu'en copiant pour vous ses lettres, je verse à tous momens des larmes, parce qu'il me communique la tendresse dont il étoit rempli.

OUI, mon fils, il étoit né tendre, & vous l'entendrez assez dire; mais il fut tendre pour Dieu lorsqu'il revint à lui; & du jour qu'il revint à ceux qui dans son enfance lui avoient appris à le connoître, il le fut pour eux sans réserve; il le fut pour ce Roi dont il avoit tant de plaisir à écrire l'Histoire; il le fut toute sa vie pour ses amis; il le fut depuis son mariage & jusqu'à la fin de ses jours pour sa femme & pour tous ses enfans sans prédilection: il l'étoit pour moi-même, qui ne faisois guère, pour ainsi dire, que de naître quand il mourut, & à qui ma memoire ne peut rappeler que ses caresses.

ATTACHEZ-VOUS donc uniquement à ses dernières lettres, & aux endroits de la seconde partie de ces Memoires, où il parle à un fils qu'il vouloit éloigner de la passion des vers, que je n'ai que trop écoutée, parce que je n'ai pas eu les mêmes leçons. Il lui faisoit bien connoître que les succès les plus heureux ne rendent pas le Poëte heureux, lorsqu'il lui avoïoit que la plus mauvaise critique lui avoit toujours causé plus de chagrin, que les grands applaudissemens ne lui avoient fait de plaisir. Retenez sur tout ces paroles remarquables, qu'il lui disoit dans l'épanchement d'un cœur paternel: *Ne croyez pas que ce soient mes Pièces qui m'attirent les caresses des Grands. Corneille fait des vers cent fois plus beaux que les miens, & cependant personne ne le regarde; on ne l'aime que dans la bouche de ses Acteurs. Au lieu que sans fatiguer les gens du monde, du recit de mes Ouvrages, dont je ne leur parle jamais, je les entretiens de choses qui leur plaisent. Mon talent avec eux n'est pas de leur faire sentir que j'ai de l'esprit, mais de leur apprendre qu'ils en ont.*

Vous

Vous ne connoissez pas encore le monde, vous ne pouvez qu'y paroître quelquefois, & vous n'y avez jamais paru sans vous entendre répéter que vous portiez le nom d'un Poëte fameux, qui avoit été fort aimé à la Cour. Qui peut mieux que ce même homme vous instruire des dangers de la Poësie & de la Cour? La fortune qu'il y a faite vous sera connue, & vous verrez dans ces Memoires ses jours abrégés par un chagrin, pris à la vérité trop vivement, mais sur des raisons capables d'en donner. Vous verrez aussi que la passion des vers égara sa jeunesse, quoique nourrie de tant de principes de Religion, & que la même passion éteignit pour un tems dans ce cœur si éloigné de l'ingratitude, les sentimens de reconnoissance pour ses premiers Maîtres.

IL revint à lui-même, & sentant alors combien ce qu'il avoit regardé comme bonheur étoit frivole, il n'en chercha plus d'autre que dans les douceurs de l'amitié, & dans la satisfaction à remplir tous les devoirs de Chrétien & de Pere de famille. Enfin ce Poëte qu'on vous a dépeint comme environné des applaudissemens du monde, & accablé des caresses des Grands, n'a trouvé de consolation, que dans les sentimens de Religion dont il étoit pénétré. C'est en cela, mon fils, qu'il doit être votre modèle, & c'est en l'imitant dans sa piété, & dans les aimables qualités de son cœur, que vous ferez l'héritier de sa véritable gloire, & que son nom que je vous ai transmis, vous appartiendra.

LE desir que j'en ai, m'a empêché de vous témoigner le desir que j'aurois encore de vous voir embrasser l'étude avec la même ardeur. Je vous ai montré des livres tout Grecs, dont les marges sont couvertes de ses apostilles, lorsqu'il n'avoit que quinze ans. Cette vue, qui vous aura peut-être effrayé, doit vous faire sentir combien

il est utile de se nourrir de bonne-heure d'excellentes choses. Platon, Plutarque, & les Lettres de Ciceron, n'apprennent point à faire des Tragédies ; mais un esprit formé par de pareilles lectures devient capable de tout.

J E m'apperçois qu'à la tête d'un Memoire historique, je vous parle trop long tems ; le cœur m'a emporté, & pour vous en expliquer les sentimens, j'ai profité de la plus favorable occasion que jamais Pere ait trouvée.

LA VIE de mon Pere qui se trouve à la tête de la dernière édition de ses Oeuvres faite à Paris en 1736, ne mérite aucune attention ; parce que celui qui s'est donné la peine de la faire, ne s'est pas donné celle de consulter la famille. * Au-lieu d'une Vie ou d'un Eloge historique, on ne trouve dans l'Histoire de l'Académie Française, qu'une lettre de Monsieur de Valincour, qu'il appelle lui-même *un amas informe d'Anecdotes cousues bout à bout & sans ordre*. Elle est fort peu exacte, parce qu'il l'écrivoit à la hâte, en faisant valoir à Monsieur l'Abbé d'Olivet qui la lui demandoit, la complaisance qu'il avoit d'interrompre ses occupations pour le contenter, & il appelle *corvée* ce qui pouvoit être pour lui un agréable devoir de l'amitié & même de la reconnoissance. Personne n'étoit plus en état que lui de faire une vie exacte d'un ami qu'il avoit fréquenté si long-tems ; au-lieu que les autres qui en ont voulu parler, ne l'ont

* Le peu qu'en a écrit Monsieur Perrault dans ses Hommes Illustres est vrai, parce qu'il consulta la famille ; & par la même raison l'article du Supplément de Moreri 1735. est exact : mais le P. Nicéron & les Auteurs de l'Histoire des Théâtres, n'ont fait que compiler la vie qui est à la tête de l'édition de 1736, ou la lettre de Monsieur de Valincour, les notes de Brossette, & le Bolzana, recueil très-peu sûr en plusieurs endroits : j'aurai occasion d'en parler dans la suite.

L'ont point du tout connu. Je ne l'ai pas connu moi-même, mais je ne dirai rien que sur le rapport de mon frere aîné, ou d'anciens amis, que j'ai souvent interrogés. J'ai aussi quelquefois interrogé l'illustre compagnon de sa vie & de ses travaux, & Boileau a bien voulu m'apprendre quelques particularités. Comme ils ont dans tous les tems partagé entr'eux les faveurs des Muses & de la Cour, où, appelés d'abord comme Poëtes, ils sûrent se faire plus estimer encore par leurs mœurs, que par les agrémens de leur esprit, je ne séparerai point dans ces Memoires deux amis, que la mort seule a pu séparer. Pour ne point répéter cependant sur Boileau, ce que ses Commentateurs en ont dit, je ne rapporterai que ce qu'ils ont ignoré, ou ce qu'ils n'ont pas su exactement. La vie de deux hommes de Lettres, & de deux hommes aussi simples dans leur conduite, ne peut fournir des faits nombreux & importans; mais comme le public est toujours curieux de connoître le caractère des Auteurs dont il aime les Ouvrages, & que de petits détails le font souvent connoître, je serai fidèle à rapporter les plus petites choses.

NE pouvant me dispenser de rappeler au moins en peu de mots, l'Histoire des Pièces de Théâtre de mon Pere, je diviserai cet Ouvrage en deux Parties. Dans la premiere je parlerai du Poëte, en évitant, autant qu'il me sera possible, de redire ce qui se trouve déjà imprimé en plusieurs endroits. Dans la seconde, le Poëte ayant renoncé aux vers auxquels il ne retourna que sur la fin de ses jours & comme malgré lui, je n'aurai presque à parler que de la maniere dont il a vécu à la Cour, dans sa famille, & avec ses amis. Je ne dois jamais louer le Poëte ni ses Ouvrages: le public en est le juge. S'il m'arrive cependant de louer en lui plus que ses mœurs,

8 MEMOIRES SUR LA VIE

& si je l'approuve en tout, j'espere que je serai moi-même approuvé, & que quand même j'oublierois quelquefois la précision du stile historique, mes fautes seront ou louées ou du moins excusées, parce que je dois être plus justement encore que Tacite écrivant la vie de son beau-pere, *professione pietatis aut laudatus aut excusatus.*



P R E M I E R E P A R T I E.

LES RACINES, originaires de la Ferté Milon, petite ville du Valois, y sont connus depuis long tems, comme il paroît par quelques tombes qui y subsistent encore dans la grande Eglise, & entr'autres par celle-ci :

Cy-gissent honorables personnes, Jean Racine Receveur pour le Roi notre SIRE, & la Reine, tant du domaine & duché de Valois, que des greniers à sel de la Ferté Milon & Crespy en Valois, mort en 1593. & Dame Anne Goffet sa femme.

Je crois pouvoir sans soupçon de vanité remonter jusqu'aux ayeux que me fait connoître la charge de Controlleur du petit grenier à sel de la Ferté-Milon. La charge de Receveur du domaine & du duché de Valois que possédoit Jean Racine mort en 1593. ayant été supprimée, Jean Racine son fils prit celle de Controlleur du grenier à sel de la Ferté-Milon, & épousa Marie Desmoulins. De ce mariage naquit Agnès Racine qui fut religieuse à Port Royal, & Jean Racine qui posséda la même charge & épousa en 1638. Jeanne Sconin fille de Pierre Sconin Procureur du Roi des eaux & forêts de Villers-Cotterets. Leur union ne dura pas long-tems. La femme mourut
le

DE JEAN RACINE. 9

le 24 Janvier 1641. & le mari le 6 Février 1643. Ils laisserent deux enfans, Jean Racine mon pere, né le 22. Décembre 1639, & une fille qui a vécu à la Ferté-Milon juiqu'à l'âge de 92. ans. Ces deux jeunes orphelins furent élevés par leur grand-pere Sconin. Les grandes fêtes de l'année, ce bon homme traitoit toute sa famille, qui étoit fort nombreuse, tant enfans que petits-enfans. Mon Pere disoit qu'il étoit comme les autres invité à ces repas, mais qu'à peine on daignoit le regarder. Après la mort de ce grand-pere Sconin, Marie Desmoulins, qui, étant demeurée veuve, avoit vécu avec lui, se retira à Port Royal * où elle avoit deux sœurs religieuses & sa fille Agnès, dont j'ai parlé plus haut, qui fut Abbessé de cette maison, & connue sous le nom d'*Agnès de sainte Thecle*.

DANS les premiers troubles qui agiterent cette Abbaye, quelques-uns de ses fameux solitaires, qui furent obligés d'en sortir pour un tems, se retirerent à la Chartreuse de Bourg-Fontaine, voisine de la Ferté-Milon, ce qui donna lieu à plusieurs personnes de la Ferté-Milon de les connoître, & de leur entendre parler de la vie qu'on menoit à Port-Royal. Voilà quelle fut la cause que les deux sœurs & la fille de Marie Desmoulins, s'y firent Religieuses, qu'elle-même y passa les dernieres années de sa vie, & que mon Pere y passa les premieres années de la sienne.

IL fut d'abord envoyé pour apprendre le latin dans la ville de Beauvais, dont le Collége étoit sous la direction de quelques Ecclésiastiques de mérite & de savoir: il y apprit les premiers principes du latin. Ce fut alors que la guerre civile s'alluma à Paris & se répandit dans toutes les provinces. Les écoliers s'en mêlerent aussi, & prirent parti chacun suivant son inclination. Mon

A 5

Pere

* Elle y mourut le 12. Août 1663.

Pere fut obligé de se battre comme les autres, & reçut au front un coup de pierre, dont il a toujours porté la cicatrice au dessus de l'œil gauche. Il disoit que le Principal de ce Collège le montrait à tout le monde comme un brave, ce qu'il racontoit en plaifantant. On verra dans une de ses lettres écrite de l'armée à Boileau, qu'il ne vançoit pas sa bravoure.

IL sortit de ce Collège le premier Octobre 1655. & fut mis à Port-Royal, où il ne resta que trois ans, puisque je trouve qu'au mois d'Octobre 1658, il fut envoyé à Paris pour faire sa Philosophie au Collège d'Harcour. On a peine à comprendre comment en trois ans il a pu faire à Port-Royal un progrès si rapide dans ses études. Je juge de ces progrès par les extraits qu'il faisoit des Auteurs Grecs & Latins qu'il lisoit.

J'AI ces extraits écrits de sa main. Ses facultés qui étoient fort médiocres, ne lui permettant pas d'acheter les belles éditions des Auteurs Grecs, il les lisoit dans les éditions faites à Basle sans traduction latine. J'ai hérité de son Platon & de son Plutarque, dont les marges chargées de ses apostilles, sont la preuve de l'attention avec laquelle il les lisoit: & ces mêmes livres sont connoître l'extrême attention qu'on avoit à P. R. pour la pureté des mœurs, puisque dans ces éditions même, quoique toutes Grecques, les endroits un peu libres, ou pour mieux dire trop naïfs, qui se trouvent dans les narrations de Plutarque, Historien d'ailleurs si grave, sont effacés avec un grand soin. On ne confioit pas à un jeune homme un livre tout grec sans précaution.

MONSIEUR le Maître qui trouva dans mon Pere une grande vivacité d'esprit avec une étonnante facilité pour apprendre, voulut conduire ses études, dans l'intention de le rendre capable d'être

un jour Avocat : il le prit dans sa chambre, & avoit tant de tendresse pour lui, qu'il ne l'appelloit que son fils, comme on verra par ce billet dont l'adresse est, au petit Racine, & que je rapporte quoique fort simple, à cause de sa simplicité même. Monsieur le Maître l'écrivit de Bourg-Fontaine où il avoit été obligé de se retirer.

Mon fils, je vous prie de m'envoyer au plutôt l'Apologie des saints Peres, qui est à moi, & qui est de la premiere impression. Elle est reliée en veau marbré in-4o. J'ai reçu les cinq volumes de mes Conciles que vous aviez fort bien empaquetés. Je vous en remercie. Mandez-moi si tous mes livres sont bien arrangés sur des tablettes, & si mes onze volumes de saint Jean Chrysostôme y sont, & voyez les de tems en tems pour les nettoyer. Il faudroit mettre de l'eau dans des écuelles de terre, où ils sont, afin que les souris ne les rongent pas. Faites mes recommandations à votre bonne tante, & suivez bien ses conseils en tout. La jeunesse doit toujours se laisser conduire, & tâcher de ne point s'émanciper. Peut-être que Dieu nous fera revenir où vous êtes. Cependant il faut tâcher de profiter de cet événement, & faire en sorte qu'il nous serve à nous détacher du monde, qui nous paroît si ennemi de la piété. Bonjour, mon cher fils, aimez toujours votre papa comme il vous aime : écrivez-moi de tems en tems. Envoyez-moi aussi mon Tacite in folio.

MONSIEUR le Maître ne fut pas longtems absent, il eut la permission de revenir; mais en arrivant il tomba dans la maladie dont il mourut, & après sa mort, Monsieur Hamon prit soin des études de mon Pere. Entre les connoissances qu'il fit à Port-Royal, je ne dois point oublier celle de Monsieur le Duc de Chevreuse, qui a conservé toujours pour lui une amitié très-vive, & qui par les soins assidus qu'il lui rendit dans sa dernière maladie, a bien vérifié ce que dit Quintilien,

que les amitiés qui commencent dans l'enfance, & que des études communes font naître, ne finissent qu'avec la vie.

ON appliquoit mon Pere, quoique très jeune, à des études fort sérieuses. Il traduisit * le commencement du Banquet de Platon, fit des extraits tout grecs de quelques traités de saint Bazile, & quelques remarques sur Pindare & sur Homere. Au milieu de ces occupations, son genie l'entraînoit tout entier du côté de la Poësie, & son plus grand plaisir étoit de s'aller enfoncer dans les bois de l'Abbaye avec Sophocle & Euripide, qu'il savoit presque par cœur. Il avoit une memoire surprenante. Il trouva par hazard le Roman Grec des amours de Théagene & de Cariclée. Il le dévoroit, lorsque le Sacristain Claude Lancelot, qui le surprit dans cette lecture, lui arracha le livre & le jetta au feu. Il trouva moyen d'en avoir un autre exemplaire qui eut le même sort, ce qui l'engagea à en acheter un troisième; & pour n'en plus craindre la proscription, il l'apprit par cœur & le porta au Sacristain en lui disant, *Vous pouvez bruler encore celui-ci comme les autres.*

IL fit connoître à P. R. sa passion plutôt que son talent pour les vers, par six Odes qu'il composa sur les beautés champêtres de sa solitude, sur les bâtimens de ce Monastere, sur le paysage, les prairies, les bois, l'étang, &c. Le hazard m'a fait trouver ces Odes qui n'ont rien d'intéressant, même pour les personnes curieuses de tout

* S'il n'a pas fait cette traduction à P. R. il l'a faite à Uzès: c'est un ouvrage de sa jeunesse. Quoique la traduction soit bonne, un fragment si peu considérable ne méritoit peut-être pas d'être imprimé: il le fut cependant chez Gaudouin en 1733. On a mis à la tête une lettre sans date d'année, qui m'est inconnue, & ne se trouve point parmi les autres lettres écrites à Boileau, qui sont entre mes mains.

tout ce qui est sorti de la plume des écrivains devenus fameux. Elles font seulement voir qu'on ne doit pas juger du talent d'un jeune homme par ses premiers ouvrages. Ceux qui lûrent alors ces Odes, ne dûrent pas soupçonner que l'Auteur deviendrait dans peu l'auteur d'Andromaque. Je n'en rapporterai que quatre strophes, qui ne donneront pas envie de voir les autres. Il parle de l'étang, & des merveilles qu'on voit sur ses bords.

JE vois les tilleuls & les chênes,
 Ces géants de cent bras armés,
 Ainsi que d'eux-mêmes charmés,
 Y mirer leurs têtes hautaines.
 Je vois aussi leurs grands rameaux
 Si bien tracer dedans les eaux
 Leur mobile peinture,
 Qu'on ne fait si l'onde en tremblant
 Fait trembler leur verdure,
 Ou plutôt l'air même & le vent.

LA' l'hirondelle voltigeante
 Rafant les flots clairs & polis,
 Y vient avec cent petits cris
 Baïser son image naissante.
 Là mille autres petits oiseaux
 Peignent encore dans les eaux
 Leur éclatant plumage.
 L'œil ne peut juger au dehors,
 Qui vole ou bien qui nage,
 De leurs ombres & de leurs corps.

QUELLES richesses admirables
 N'ont point ces nageurs marquetés,
 Les poissons au dos argentés
 Sur leurs écailles agréables!
 Ici je les vois s'assembler,

714 MEMOIRES SUR LA VIE.

Se mêler & se démêler
Dans leur couche profonde.
Là je les vois, (dieux, quels attraits!)
Se promenant dans l'onde,
Se promener dans les forêts.

Je les vois en troupes legeres
S'élaner dans leur lit natal;
Puis tombant, peindre en ce cristal
Mille couronnes passageres.
L'on diroit que comme envieux
De voir nager dedans ces lieux
Tant de bandes volantes;
Perçant les ramparts entr'ouverts
De leurs prisons brillantes,
Ils veulent s'enfuir dans les airs.

IL étoit à cet âge, plus heureux dans la versification Latine que dans la Françoisise; il composa quelques pièces en Vers Latins qui sont pleines de feu & d'harmonie. Je ne rapporterai pas une Elegie sur la mort d'un gros Chien qui gardoit la cour de Port-Royal, à la fin de laquelle il promet par ses Vers l'immortalité à ce chien, qu'il nomme Rabotin.

Semper honor, Rabotine, tuus laudesque manebunt.
Carminibus vives tempus in omne meis.

ON jugera mieux de ses Vers Latins par la pièce suivante, que je ne donne pas entière, quoique dans l'ouvrage d'un Poëte de 16. ans, tout soit excusable.

AD CHRISTUM.

Sancte Parens, facilem præbe implorantibus aures,
Atque humiles placidâ suscipe mente preces.

Hanc

Hanc tutare domum, quæ per discrimina mille,
 Mille per insidias vix superesse potest.
 Aspice ut infandis jacet objectata periclis,
 Ut timet hostiles irrequieta manus.
 Nulla dies terrore caret, finemque timoris
 Innovat infenso major ab hoste metus.
 Undique crudelem conspiravere ruinam,
 Et miseranda parant vertere tecta solo.
 Tu spes sola, Deus, miseræ. Tibi vota precesque
 Fundit in immensis nocte dieque malis.

.

Aspice Virgineum castis penetralibus agmen?
 Aspice devotos, Sponse benigne, choros.
 Hic, sacra illæsi servantes jura pudoris,
 Te veniente die, te fugiente vocant.
 Cælestem liceat sponsum superare precando:
 Fas sentire tui numina magna Patris.
 Huc quoque nos quondam tot tempestatibus actos
 Abripuit flammis Gratia sancta suis.
 Ast eadem insequitur mœstis fortuna periclis,
 Ast ipso in portu sæva procella furit.
 Pacem, summe Deus, pacem te poscimus omnes,
 Succedant longis paxque quiesque malis.
 Te duce disruptas pertransiit Israel undas:
 Hos habitet portus, Te duce, vera salus.

EN parlant des Ouvrages de sa première jeunesse, qu'on peut appeller son enfance, je ne dois pas oublier sa Traduction des Hymnes des Fées du Breviaire Romain. Boileau disoit qu'il l'avoit faite à P. R. & que M. de Sacy qui avoit traduit celles des Dimanches & de toutes les Fêtes pour les Heures de Port Royal, en fut jaloux; & voulant le détourner de faire des Vers, lui représenta que la Poësie n'étoit point son talent. Ce que disoit Boileau demande une explication. Les hymnes des Fées imprimées dans le Breviaire Romain,

main, traduit par M. le Tourneux, nē sont pas certainement l'Ouvrage d'un jeune homme, & celui qui faisoit les Odes dont j'ai rapporté quatre strophes, n'étoit pas encore capable de faire de pareils vers. Je ne doute pas cependant qu'il ne soit Auteur de la Traduction de ces hymnes; mais il faut qu'il les ait traduites dans un âge avancé, ou qu'il les ait depuis retouchées avec tant de soin, qu'il en ait fait un nouvel ouvrage. On lit, en effet, dans les Hommes Illustres de M. Perrault, que longtems après les avoir composées, il leur donna la dernière perfection. La traduction du Breviaire Romain fut condamnée * par l'Archevêque de Paris, pour des raisons qui n'avoient aucun rapport à la traduction de ces hymnes: cette condamnation donna lieu dans la suite à un mot, que rapportent plusieurs personnes, & que je ne garantis pas. Le Roi, dit-on, exhortoit mon Père à faire quelques Vers de piété. *J'en ai voulu faire*, répondit-il, *on les a condamnés.*

IL ne fut que trois ans à Port-Royal, & ceux qui savent combien il étoit avancé dans les Lettres Grecques & Latines, n'en sont point étonnés, quand ils font réflexion qu'un genie aussi vif que le sien, animé par une grande passion pour l'étude, & conduit par d'excellens Maîtres, marchoit rapidement. Au sortir de Port-Royal, il vint à Paris & fit sa Logique au College d'Harcour, d'où il écrivit à un de ses amis:

L I S E Z cette Pièce ignorante,
Où ma plume si peu coulante
Ne fait voir que trop clairement,
Pour vous parler sincèrement,
Que je ne suis pas un grand maître.

Hélas!

* Elle fut condamnée uniquement comme Version en langue vulgaire.

DE JEAN RACINE. 17

Hélas ! comment pourrois-je l'être !
Je ne respire qu'argumens,
Ma tête est pleine à tous momens
De majeures & de mineures, &c.

EN 1660. le mariage du Roi ouvrit à tous les Poètes une carrière dans laquelle ils signalerent à l'envi leur zèle & leurs talens. Mon Pere, très-inconnu encore, entra comme les autres dans la carrière, & composa l'Ode intitulée *la Nymphe de la Seine*. Il pria M. Vitart son oncle de la porter à Chapelain, qui présidoit alors sur tout le Parnasse, & par sa grande réputation poétique, qu'il n'avoit point encore perdue, & par la confiance qu'avoit en lui M. Colbert pour ce qui regardoit les Lettres. Chapelain découvrit un Poète naissant dans cette Ode, qu'il loua beaucoup; & parmi quelques fautes qu'il y remarqua, il releva la bévue du jeune homme, qui avoit mis des Tritons dans la Seine. L'Auteur honoré des critiques de Chapelain, corrigea son Ode; & la nécessité de changer une stance pour réparer sa bévue, le mit en très-mauvaise humeur contre les Tritons, comme il paroît par une de ses Lettres. Chapelain le prit en amitié, lui offrit ses avis & ses services, & non content de les lui offrir, parla de lui & de son Ode si avantageusement à M. Colbert, que ce Ministre lui envoya cent louis de la part du Roi, & peu après le fit mettre sur l'état pour une pension de 600. livres en qualité d'Homme de Lettres. Les honneurs soutiennent les arts. Quel sujet d'émulation pour un jeune homme, très-inconnu au Public & à la Cour, de recevoir de la part du Roi & de son Ministre une bourse de cent louis ! & quelle gloire pour le Ministre, qui fait découvrir les talens qui ne commencent qu'à naître, & que ne connoit pas encore celui même qui les possède !

IL composa en ce même-tems un Sonnet, qui, quoique fort innocent, lui attira aussi-bien que son Ode de vives reprimandes de Port-Royal, où l'on craignoit beaucoup pour lui sa passion démesurée pour les Vers. On eût mieux aimé qu'il se fût appliqué à l'étude de la Jurisprudence, pour se rendre capable d'être Avocat, ou que du moins il eût voulu consentir à accepter quelque'un de ces emplois, qui, sans conduire à la fortune, procurent une aisance de la vie, capable de consoler de l'ennui de cette espèce de travail, & de la dépendance plus ennuyeuse encore que le travail. Il ne vouloit point entendre parler d'occupations contraires au genie des Muses; il n'aimoit que les Vers, & craignoit en même-tems les reprimandes de Port-Royal. Cette crainte étoit cause qu'il n'osoit montrer ses Vers à personne, & qu'il écrivoit à un ami : *Ne pouvant vous consulter, j'étois prêt à consulter comme Malherbe, une vieille servante qui est-chez nous, si je ne m'étois apperçu qu'elle est Janseniste comme son maître, & qu'elle pourroit me déceler, ce qui seroit ma ruïne entiere; vu que je reçois tous les jours lettres sur lettres, ou plutôt excommunications sur excommunications à cause de mon triste Sonnet. Voici ce triste Sonnet. Il le fit pour célébrer la naissance d'un enfant de Madame Vitart sa tante.*

IL est tems que la nuit termine sa carrière,
Un astre tout nouveau vient de naître en ces lieux,
Déjà tout l'horison s'apperçoit de ses feux,
Il échauffe déjà dans sa pointe premiere.

Et toi, fille du jour, qui nais devant ton pere,
Belle Aurore, rougis, ou te cache à nos yeux,
Cette nuit un Soleil est descendu des Cieux,
Dont le nouvel éclat efface ta lumiere.

TOI

T O I qui dans ton matin parois déjà si grand,
Bel astre, puisses-tu n'avoir point de couchant;
Sois toujours en beautés une Aurore naissante.

A ceux de qui tu fors puisses-tu ressembler;
Sois digne de Daphnis & digne d'Amaranthe.
Pour être sans égal, il les faut éгалer.

C E Sonnet, dont il étoit sans doute très-content à cause de la chute, & à cause de ce vers, *Fille du jour, qui nais devant ton pere*, prouve, ainsi que les strophes des Odes que j'ai rapportées, qu'il aimoit alors ces faux brillans, dont il a été depuis si grand ennemi. Les principes du bon goût qu'il avoit pris dans la lecture des Anciens, & dans les leçons de Port-Royal, ne l'empêchoient pas dans le feu de sa première jeunesse de s'écarter de la nature, dont il s'écarte encore dans plusieurs vers de la *Thébaïde*. Boileau fut l'y ramener.

I L fut obligé d'aller passer quelque tems à Chevreuse, où Monsieur Vitart, Intendant de cette Maison, & chargé de faire faire quelques réparations au château, l'envoya, en lui donnant le soin de ces réparations. Il s'ennuya si fort de cette occupation & de ce séjour qui lui parut une captivité, qu'il dattoit les lettres qu'il en écrivoit, *de Babylone*. On en trouvera deux parmi celles de sa jeunesse.

O N songea enfin sérieusement à lui faire prendre un parti; & l'espérance d'un Bénéfice le fit résoudre à aller en Languedoc, où il étoit à la fin de 1661. comme il paroît par la lettre qu'il écrivit à la Fontaine, & par celle-ci dattée du 17 Janvier 1662. dans laquelle il écrit à M. Vitart: *Je passe mon tems avec mon oncle, Saint Thomas, & Virgile. Je fais force extraits de Théologie, & quelques-uns de Poësie. Mon oncle a de bons desseins pour moi; il m'a fait habiller de noir depuis les pieds*
jus-

jusqu'à la tête : il espere me procurer quelque chose. Ce sera alors que je tâcherai de payer mes dettes. Je n'oublie point les obligations que je vous ai, j'en rougis en vous écrivant. Erubuit puer, salva res est. Mais cette sentence est bien fausse ; mes affaires n'en vont pas mieux.

POUR être au fait de cette lettre & de celles qu'on trouvera à la suite de ces Memoires, il faut savoir qu'il avoit été appelé en Languedoc par un oncle maternel, nommé le Pere Sconin, Chanoine Regulier de Sainte Geneviève, homme fort estimé dans cette Congrégation, dont il avoit été Général, & qui avoit beaucoup d'esprit. Comme il étoit inquiet, ou plutôt que son amour pour la régularité inquiétoit les autres, dès que le tems de son Généralat fut expiré, pour s'en défaire on l'envoya à Uzès, où l'on avoit joint pour lui le Prieuré de Saint Maximin à un Canonat de la Cathédrale : il étoit outre cela Official & Grand-Vicaire. Ce bon-homme étoit tout disposé à résigner son Bénéfice à son neveu ; mais il falloit être Regulier, & le neveu qui auroit fort aimé le Bénéfice, n'aimoit pas cette condition, à laquelle cependant la nécessité l'auroit fait consentir, si tous les obstacles qui survinrent, ne lui eussent fait connoître qu'il n'étoit pas destiné à l'Etat Ecclésiastique.

PAR complaisance pour son oncle, il étudioit la Théologie, & en lisant saint Thomas, il lisoit aussi l'Arioste, qu'il cite souvent avec tous les autres Poètes, dans ses premières lettres adressées à un jeune Abbé le Vasseur, qui n'avoit pas plus de vocation que lui pour l'Etat Ecclésiastique, dont il quitta l'habit dans la suite. Dans ces lettres écrites en toute liberté, il rend compte à son ami de ses occupations & de ses sentimens, & ne fait paroître de passion que pour l'étude & les vers. Sa mauvaise humeur contre les habitans d'Uzès, qu'il pousse un peu trop loin, semble

ble venir de ce qu'il est dans un pays où il craint d'oublier la Langue Françoisè, qu'il avoit une extrême envie de bien posséder. Je juge de l'étude particuliere qu'il en faisoit, par des remarques écrites de sa main, sur celles de Vaugelas, sur la traduction de Quinte-Curse, & sur quelques traductions de d'Ablancour. On voit encore par ces lettres, qu'il fuyoit toute compagnie, & surtout celle des femmes, aimant mieux la compagnie des Poëtes Grecs. Son goût pour la Tragédie lui en fit commencer une, dont le sujet étoit *Théagene & Caricléè*. Il avoit conçu dans son enfance une passion extraordinaire pour Héliodore: il admiroit son stile, & l'artifice merveilleux avec lequel sa Fable est conduite. Il abandonna enfin cette Tragédie, dont il n'a rien laissé, ne trouvant pas vraisemblablement que des aventures Romanesques méritassent d'être mises sur la scène tragique. Il retourna à Euripide, & y prit le sujet de la Thébaïde, qu'il avança beaucoup, en même tems qu'il s'appliquoit à la Théologie.

QUOIQ'ALORS la plus petite Chapelle lui parût une fortune, las enfin des incertitudes de son oncle, & des obstacles que faisoit renaître continuellement un Moine nommé D. Cosme, dont il se plaint beaucoup dans ses lettres, il revint à Paris, où il fit connoissance avec Moliere, & acheva la Thébaïde.

IL donna d'abord son Ode intitulée *la Renommée aux Muses*, & la porta à la Cour, où il falloit qu'il eût quelques protecteurs, puisqu'il dit dans une de ses lettres: *La Renommée a été assez heureuse. Monsieur le Comte de Saint Aignan la trouve fort belle: je ne l'ai point trouvée au lever du Roi, mais j'y ai trouvé Moliere, à qui le Roi a donné assez de loüanges. J'en ai été bien-aise pour lui, & il a été bien-aise aussi que j'y fusse présent.* On peut

peut juger par ces paroles que le jeune Roi aimoit déjà à voir les Poëtes à sa Cour. Il fit payer à mon pere une gratification de 600. livres, pour lui donner le moyen de continuer son application aux Belles-Lettres, comme il est dit dans l'ordre signé par Monsieur Colbert le 26. Août 1664.

LA Thébaidé fut jouée la même année, & comme je ne trouve rien qui m'apprenne de quelle maniere elle fut reçue, je n'en dirai rien davantage. Je ne dois parler ici qu'historiquement de ses Tragédies, & presque tout ce que j'en puis dire d'historique se trouve ailleurs*. Je laisse aux Auteurs de l'Histoire du Théâtre François le soin de recueillir ces particularités dont plusieurs sont peu curieuses, & toutes fort incertaines, parce qu'il n'en a rien raconté dans sa famille; & je ne suis pas mieux instruit qu'un autre de ce tems de sa vie, dont il ne parloit jamais.

Le jeune Despréaux qui n'avoit que trois ans plus que lui, étoit connu de l'Abbé le Vasseur, qui lui porta l'Ode de *la Renommée*, sur laquelle Despréaux fit des remarques qu'il mit par écrit. Le Poëte critiqué trouva les remarques très-judicieuses, & eut une extrême envie de connoître son Critique. L'ami commun lui en procura la connoissance, & forma les premiers nœuds de cette union si constante & si étroite, qu'il est comme

* Il est dit dans le supplément du Nécrologe de P. R. que lié avec les savans Solitaires qui habitoient le désert de P. R. cette solitude lui fit produire la Thébaidé. Ces paroles que les Auteurs de l'Histoire des Théâtres rapportent avec surprise, ne prouvent que la simplicité de celui qui a écrit cet article, & qui n'ayant jamais, selon les apparences, lu de Tragédies, s'est imaginé, à cause de ce titre, *la Thébaidé*, que celle-ci avoit quelque rapport à une solitude. Il se trompe aussi quand il dit que cette Tragédie fut commencée à P. R.

me impossible de faire la vie de l'un, sans faire la vie de l'autre. J'ai déjà prévenu que je rapporterois de celle de Boileau les particularités, que ses Commentateurs n'apprennent point, ou n'apprennent qu'imparfaitement, parce qu'ils n'étoient pas mieux instruits.

IL n'étoit point né à Paris, comme on l'a toujours écrit, mais à Crône, petit village près Villeneuve-Saint George: son pere y avoit une maison où il passoit tout le tems des vacances du Palais, & ce fut le premier Novembre 1636. que ce onzième enfant y vint au monde. Pour le distinguer de ses freres, on le surnomma *Despréaux*, à cause d'un petit pré qui étoit au bout du jardin. Quelque tems après, une partie du village fut brulée, & les Registres de l'Eglise ayant été consumés dans cet incendie, lorsque Boileau dans le tems qu'on recherchoit les usurpateurs de la Noblesse en vertu de la Déclaration du 4 Septembre 1696. fut injustement attaqué, il ne put, faute d'Extrait Baptistaire, prouver sa naissance, que par le registre de son pere. Il eut à souffrir dans son enfance l'opération de la taille, qui fut mal faite, & dont il lui resta pour toute sa vie une très-grande incommodité. On lui donna pour logement dans la maison paternelle, une guérite au-dessus du grenier, & quelque tems après on l'en fit descendre, parce qu'on trouva le moyen de lui construire un petit cabinet dans ce grenier, ce qui lui faisoit dire qu'il avoit commencé sa fortune par descendre au grenier; & il ajoûtoit dans sa vieillesse, qu'il n'accepteroit pas une nouvelle vie, s'il falloit la commencer encore par une jeunesse aussi pénible. La simplicité de sa physionomie & de son caractère faisoit dire à son pere, en le comparant à ses autres enfans: *Ur Colin, ce sera un bon garçon, qui ne dira ma de personne.*

A P R E S ses premières études , il voulut s'appliquer à la Jurisprudence. Il suivit le Bateau, & même plaida une cause , dont il se tira fort mal. Comme il étoit près de la commencer, le Procureur s'approcha de lui pour lui dire: *N'oubliez pas de demander que la Partie soit interrogée sur faits & articles. Et pourquoi*, lui répondit Boileau, *la chose n'est-elle pas déjà faite? Si tout n'est pas prêt, il ne faut donc pas me faire plaider.* Le Procureur fit un éclat de rire, & dit à ses confreres: *Voilà un jeune Avocat qui ira loin: il a de grandes dispositions.* Il n'eut pas l'ambition d'aller plus loin, il quitta le Palais, & alla en Sorbonne; mais il la quitta bientôt par le même dégoût. Il crut, comme dit Monsieur de Boze dans son Eloge Historique, y trouver encore la chicane sous un autre habit. Prenant le parti de *dormir chez un Greffier la grosse matinée*, il se livra tout entier à son génie, qui l'emportoit vers la Poësie, & lorsqu'on lui représenta que s'il s'attachoit à la Satyre, il se feroit des ennemis qui auroient toujours les yeux sur lui, & ne chercheroient qu'à le décrier: *Eh bien*, répondit-il, *je serai bonnête-homme, & je ne les craindrai point.*

IL prit d'abord Juvenal pour son modèle, persuadé que notre Langue étoit plus propre à imiter la force de ce stile, que l'élégante simplicité du stile d'Horace. Il changea bientôt de sentiment. Sa première Satyre fut celle ci: *Damon ce grand Auteur*, &c. Il la fit toute entière dans le goût de Juvenal, & pour en imiter le ton de déclamation, il la finissoit par la description des embarras de Paris. Il s'aperçut que la Pièce étoit trop longue, & devenoit languissante; il en retrancha cette description, dont il fit une Satyre à part. Son second Ouvrage fut la Satyre qui est aujourd'hui la septième dans le recueil de ses Oeuvres: *Muse, changeons de stile*, &c. Après
cel-

celle-ci il en adressa une à Moliere & fit son discours au Roi. Ensuite il entreprit la Satyre du Festin, & celle sur la Noblesse, travaillant à toutes les deux en même tems, & imitant Juvenal dans l'une, & Horace dans l'autre. Ses ennemis débiterent que dans la Satyre sur la Noblesse, il avoit eu dessein de railler Monsieur de Dangeau. Il n'en eut jamais la pensée. Il l'adressoit d'abord à Monsieur de la Rochefoucauld; mais trouvant que ce nom, qui devoit revenir plusieurs fois, n'avoit pas de grace en vers, il prit le parti d'adresser l'Ouvrage à M. de Dangeau, le seul homme de la Cour, avec Monsieur de la Rochefoucauld, qu'il connût alors.

* La Satyre du Festin eut pour fondement un repas qu'on lui donna à Château-Thierry, où il étoit allé se promener avec la Fontaine, qui ne fut pas du repas, pendant lequel le Lieutenant Général de la ville lâcha ces phrases: *Pour moi j'aime le beau François. . . Le Corneille est quelquefois joli.* Ces deux phrases donnerent au Poëte, mécontent peut-être de la chere, l'idée de la description d'un repas également ennuyeux, par l'ordonnance, & par la conversation des convives. Il composa ensuite la Satyre à Monsieur le Vayer, & celle qu'il adresse à son esprit. Celle-ci fut très-mal reçue, lorsqu'il en fit les premieres lectures. Il la lut chez Monsieur de Brancas, en présence de Madame Scaron, depuis Madame de Maintenon, & de Madame de la Sabliere. La Pièce fut si peu goûtée,

* Boileau qui avoit quelques obligations à Brossette, à cause d'une rente à Lyon qu'il lui faisoit payer, lui donnoit quelques éclaircissmens sur ses Ouvrages, quand il les lui demandoit; mais Brossette n'ayant pas vécu avec lui familièrement, n'a pas été instruit de tout, & son Commentaire, où il y a de bonnes choses, est fort imparfait.

goûtée, qu'il n'eut pas le courage d'en finir la lecture. Pour se consoler de cette disgrâce, il fit la Satyre sur l'homme, qui eut autant de succès que l'autre en avoit eu peu.

Comme il ne vouloit pas faire imprimer ses Satyres, tout le monde le recherchoit pour les lui entendre réciter. Un autre talent que celui de faire des vers le faisoit encore rechercher: il faisoit contrefaire ceux qu'il voyoit, jusqu'à rendre parfaitement leur démarche, leurs gestes, & leur ton de voix. Il m'a raconté qu'ayant entrepris de contrefaire un homme qui venoit d'exécuter une danse fort difficile, il exécuta avec la même justesse la même danse, quoiqu'il n'eût jamais appris à danser. Il amusa un jour le Roi en contrefaisant devant lui tous les Comédiens. Le Roi voulut qu'il contrefît aussi Moliere qui étoit présent, & demanda ensuite à Moliere s'il s'étoit reconnu. *Nous ne pouvons*, répondit Moliere, *juger de notre ressemblance; mais la mienne est parfaite, s'il m'a aussi bien imité qu'il a imité les autres.* Quoique ce talent, qui le faisoit rechercher dans les parties de plaisir lui procurât des connoissances agréables pour un jeune homme, il m'a avoué qu'enfin il en eut honte, & qu'ayant fait reflexion, que c'étoit faire un personnage de baladin, il y renonça & n'alla plus aux repas où on l'invitoit, que pour reciter ses Ouvrages, qui le rendirent bientôt très-fameux.

Il se fit un devoir de n'y nommer personne même dans les traits de railleries, qui avoient pour fondement des faits très-connus. Son Alidor, *qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde*, étoit si connu alors, qu'au lieu de dire la Maison de l'Institution, on disoit souvent par plaisanterie, la Maison de la Restitution. Il ne nommoit pas d'abord Chapelain, il avoit mis *Patelin*, & ce fut la seule chose qui fâcha Chapelain. *Pourquoi*, disoit-il,

il, *défigurer mon nom?* Chapelain étoit fort bon-homme; & content du bien que le Satyrique disoit de ses mœurs, lui pardonnoit le mal qu'il disoit de ses vers. Gilles Boileau ami de Chapelain & de Cottin, ne fut pas si doux: il traita avec beaucoup de hauteur son cadet, lui disant qu'il étoit bien hardi d'oser attaquer ses amis. Cette reprimande ne fit qu'animer davantage Despréaux contre ces deux Poëtes. Ce Gilles Boileau de l'Académie Française, avoit aussi, comme l'on sçait, du talent pour les vers. Tous ses freres avoient de l'esprit. L'Abbé Boileau, depuis Docteur de Sorbonne, s'est fait connoître par des Ouvrages remarquables par les sujets & par le stile. Monsieur Pui-Morin, qui fut Controlleur des Menus, étoit très-aimable dans la Société; mais l'amour du plaisir le détourna de toute étude. Ce fut lui qui étant invité à un grand repas par deux Juifs fort riches, alla à midi chercher son frere Despréaux, & le pria de l'accompagner, l'assurant que ces Messieurs seroient charmés de le connoître. Despréaux qui avoit quelques affaires, lui répondit qu'il n'étoit pas en humeur de s'aller réjouir. Pui-Morin le pressa avec tant de vivacité, que son frere perdant patience, lui dit d'un ton de colere: *Je ne veux point aller manger chez des coquins qui ont crucifié notre Seigneur. Ah! mon frere*, s'écria Pui-Morin, en frappant du pied contre terre, *Pourquoi m'en faites-vous souvenir, lorsque le dîner est prêt, & que ces pauvres gens m'attendent?* Il s'avisa un jour devant Chapelain de parler mal de la Pucelle: *C'est bien à vous à en juger*, lui dit Chapelain, *vous qui ne savez pas lire.* Pui-Morin lui répondit, *je ne sais que trop lire depuis que vous faites imprimer*, & fut si content de sa réponse, qu'il voulut la mettre en vers. Mais comme il ne put en venir à bout, il eut recours à son

frere & à mon Pere, qui tournerent ainfi cette réponse en épigramme.

Froid, sec, dur, rude Auteur, digne objet de Satyre,
De ne savoir pas lire ofes-tu me blâmer ?
Hélas ! pour mes péchés, je n'ai su que trop lire
Depuis que tu fais imprimer.

Mon Pere représenta que le premier hémistiche du second vers rimant avec le vers précédent & avec le dernier vers, il valoit mieux dire *de mon peu de lecture*. Moliere décida qu'il falloit conserver la premiere façon; *Elle est*, leur dit-il, *plus naturelle, & il faut sacrifier toute régularité à la justesse de l'expression: c'est l'art même qui doit nous apprendre à nous affranchir des règles de l'art.*

Moliere étoit alors de leur société, dont étoient encore la Fontaine & Chapelle, & tous faisoient de continuelles reprimandes à Chapelle sur sa passion pour le vin. Boileau le rencontrant un jour dans la rue, lui en voulut parler. Chapelle lui répondit: *J'ai résolu de m'en corriger; je sens la vérité de vos raisons: pour achever de me persuader, entrons ici, vous me parlerez plus à votre aise.* Il le fit entrer dans un cabaret & demanda une bouteille, qui fut suivie d'une autre. Boileau en s'animant dans son discours contre la passion du vin bûvoit avec lui, jusqu'à ce qu'enfin le Prédicateur & le nouveau Converti s'enyvrent.

Je reviens à l'Histoire des Tragédies de mon Pere, qui après avoir achevé celle d'Alexandre, la voulut montrer à Corneille, pour recevoir les avis du Maître du Théâtre. Monsieur de Valincour rapporte ce fait dans sa lettre à Monsieur l'Abbé d'Olivet, & m'a assuré qu'il le tenoit de mon Pere même. Corneille après avoir entendu la lecture de la Pièce, dit à l'Auteur, qu'il avoit
un

un grand talent pour la Poësie, mais qu'il n'en avoit point pour la Tragédie; & il lui conseilla de s'appliquer à un autre genre. Ce jugement, très-sincere sans doute, fait voir qu'on peut avoir de grands talens, & être mauvais juge des talens.

Il y avoit alors deux Troupes de Comédiens; celle de Moliere & celle de l'Hôtel de Bourgogne. * *L'Alexandre* fut joué d'abord par la Troupe de Moliere; mais l'Auteur mécontent des Acteurs, leur retira sa Pièce, & la donna aux Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne. Il fut cause en même tems, que la meilleure Actrice du Théâtre de Moliere le quitta pour passer sur le Théâtre de Bourgogne; ce qui mortifia Moliere, & causa entre eux deux un refroidissement qui dura toujours, quoiqu'ils se rendissent mutuellement justice sur leurs Ouvrages. On verra bien-tôt de quelle maniere Moliere parla de la Comédie des Plaideurs, & le lendemain de la premiere représentation du *Misanthrope*, qui fut très-malheureuse, un homme qui crut faire plaisir à mon Pere, courut lui annoncer cette nouvelle, en lui disant: *La Pièce est tombée: rien n'est si froid: vous pouvez m'en croire, j'y étois. Vous y étiez*, reprit mon Pere, & je n'y étois pas: cependant je n'en croirai rien, parce qu'il est impossible que Moliere ait fait une mauvaise Pièce. Retournez-y, & examinez-la mieux.

Alexandre eut beaucoup de Partisans & de Censeurs, puisque Boileau qui composa cette même année 1665. sa troisième Satyre, y fait dire à son campagnard:

Je ne fais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre.

La
* C'est ainsi que cette Pièce dans sa naissance fut jouée par les deux Troupes; mais dans l'Hist. du Théâtre François, t. 9. il est dit qu'elle fut jouée le même jour sur les deux Théâtres, ce qui n'est pas vraisemblable.

La lecture de cette Tragédie fit écrire à Saint Evremond, *que la vieillesse de Corneille ne l'allarmoit plus, & qu'il n'avoit plus à craindre de voir finir avec lui la Tragédie*: & cet aveu de Saint Evremond dut consoler le Poëte, de la Critique que le même Ecrivain, dont les jugemens avoient alors un grand crédit, fit de cette même Tragédie. Il est vrai qu'elle avoit plusieurs défauts, & que le jeune Auteur s'y livroit encore à sa prodigieuse facilité de rimer. Boileau sçut la moderer par ses conseils, & s'est toujours vanté de lui avoir appris à rimer difficilement.

Ce fut enfin l'année suivante que les Satyres de Boileau parurent imprimées. On lit dans le *Boilæana* par quelle raison on fut près de revoquer le Privilège que le Libraire avoit obtenu par adresse, & l'indifférence de Boileau sur cet événement. Jamais Poëte n'eut tant de répugnance à donner ses Ouvrages au public. Il s'y vit forcé, lorsqu'on lui en montra une édition faite furtivement & remplie de fautes. A cette vue il consentit à remettre son Manuscrit, & ne voulut recevoir aucun profit du Libraire. Il donna en 1674. avec la même générosité ses Epîtres, son Art Poétique, le Lutrín, & le Traité du Sublime. Quoique fort œconome de son revenu, il étoit plein de noblesse dans les sentimens; il m'a assuré que jamais Libraire ne lui avoit payé un sol de ses Ouvrages, ce qui l'avoit rendu hardi à railler dans son Art Poétique, *chant 4. les Auteurs qui mettent leur Apollon aux gages d'un Libraire*, & qu'il n'avoit fait les deux vers qui précèdent,

Je sai qu'un noble esprit peut sans honte & sans
crime,
Tirer de son travail un tribut légitime,

Que pour consoler mon Pere, qui avoit retiré
quel-

quelque profit de l'impression de ses Tragédies. Le profit qu'il en retira fut très-modique, & il donna dans la suite Esther & Athalie au Libraire, de la maniere dont Boileau avoit donné tous ses Ouvrages.

Andromaque qui parut en 1667. fit connoître que le jeune Poëte, à qui Boileau avoit appris à rimer difficilement, avoit en peu de tems fait de grands progrès. Mais je suis obligé d'interrompre l'histoire de ses Tragédies pour raconter celle de deux Ouvrages d'une nature bien différente.

Le public ne les attendoit ni d'un jeune homme occupé de Tragédies, ni d'un élève du Port-Royal. La vivacité du Poëte, qui se crut offensé dans son talent, ce qu'il avoit de plus cher, lui fit oublier ce qu'il devoit à ses premiers Maîtres, & l'engagea à entrer sans réflexion dans une querelle qui ne le regardoit pas.

Desmarests de Saint Sorlin, que le mauvais succès de son Clovis avoit rebuté, las d'être Poëte, voulut être Prophète, & prétendit avoir la clef de l'Apocalypse. Il annonça une armée de 144 mille victimes, qui rétablirait, sous la conduite du Roi, la vraie Religion. Par tous les termes mystiques qu'inventoit son imagination échauffée, il en avoit déjà échauffé plusieurs autres. Il eut l'honneur d'être foudroyé par Monsieur Nicole, qui écrivit contre lui les lettres qu'il intitula *Visionnaires*, parce qu'il les écrivoit contre un grand visionnaire, auteur de la Comédie des *Visionnaires*. Il fit remarquer dans la première de ces lettres, que ce prétendu illuminé ne s'étoit d'abord fait connoître dans le monde que par des Romans & des Comédies, *qualités*, ajouta-t-il, *qui ne sont pas fort honorables au jugement des honnêtes gens, & qui sont horribles, considérées suivant les principes de la Religion Chrétienne. Un faiseur de romans &*

un Poëte de théâtre est un empoisonneur public, non des corps, mais des ames. Il se doit regarder comme coupable d'une infinité d'homicides spirituels, ou qu'il a causés en effet, ou qu'il a pu causer.

Mon Pere, à qui sa conscience reprochoit des occupations qu'on regardoit à Port-Royal comme très-criminelles, se persuada que ces paroles n'avoient été écrites que contre lui, & qu'il étoit celui qu'on appelloit un empoisonneur public. Il se croyoit d'autant mieux fondé dans cette persuasion, qu'à cause de sa liaison avec les Comédiens, il avoit été comme exclus de Port-Royal, par une lettre de la Mere Racine sa tante, qui est si bien écrite, qu'on ne fera pas fâché de la lire.

G LO I R E A J E S U S - C H R I S T
E T A U T R E S - S A I N T S A C R E M E N T .

Ayant appris que vous aviez dessein de faire ici un voyage, j'avois demandé permission à notre Mere de vous voir, parce que quelques personnes nous avoient assurées que vous étiez dans la pensée de songer sérieusement à vous, & j'aurois été bien-aise de l'apprendre par vous-même, afin de vous témoigner la joie que j'aurois, s'il plaisoit à Dieu de vous toucher: mais j'ai appris depuis peu de jours une nouvelle qui m'a touchée sensiblement. Je vous écris dans l'amertume de mon cœur, & en versant des larmes que je voudrois pouvoir répandre en assez grande abondance devant Dieu, pour obtenir de lui votre salut, qui est la chose du monde que je soubaitte avec le plus d'ardeur. J'ai donc appris avec douleur que vous fréquentiez plus que jamais des gens dont le nom est abominable à toutes les personnes qui ont tant soit peu de piété; & avec raison, puisqu'on leur interdit l'entrée de l'Eglise & la Communion des fidèles, même à la mort, à moins qu'ils ne se reconnoissent. Fugez donc, mon cher neveu, dans quel état je puis être, puisque

puisque vous n'ignorez pas la tendresse que j'ai toujours eue pour vous, & que je n'ai jamais rien désiré sinon que vous fussiez tout à Dieu dans quelque emploi honnête. Je vous conjure donc, mon cher neveu, d'avoir pitié de votre âme, & de rentrer dans votre cœur pour y considérer sérieusement dans quel abîme vous vous êtes jetté. Je souhaite que ce qu'on m'a dit ne soit pas vrai; mais si vous êtes assez malheureux pour n'avoir pas rompu un commerce qui vous deshonore devant Dieu & devant les hommes, vous ne devez pas penser à nous venir voir; car vous savez bien que je ne pourrois pas vous parler, vous sachant dans un état si déplorable, & si contraire au Christianisme. Cependant je ne cesserai point de prier Dieu qu'il vous fasse miséricorde, & à moi en vous la faisant, puisque votre salut m'est si cher.

Voilà une de ces lettres que son neveu dans sa ferveur pour le Théâtre appelloit des excommunications. Il crut donc que Monsieur Nicole, en parlant contre les Poëtes, avoit eu dessein de l'humilier: il prit la plume contre lui & contre tout le P. R. & il fit une lettre pleine de traits piquans, qui pour les agrémens du stile fut goûtée de tout le monde. *Je ne fais*, dit l'Auteur de la continuation de l'Histoire de l'Académie Française, *si nous avons rien de mieux écrit ni de plus ingénieux en notre Langue.* Les ennemis de Port-Royal encouragerent le jeune écrivain à continuer; & même, à ce qu'on prétend, lui firent espérer un Bénéfice. Tandis que Monsieur Nicole & les autres Solitaires de Port-Royal gardoient le silence, il parut deux réponses, dont la première fort solide, & qui fut d'abord attribuée à Monsieur de Sacy, étoit de Monsieur du Bois: la seconde fort inférieure, étoit de Monsieur Barbier d'Aucour. Mon Pere connut bien au stile qu'elles ne venoient pas de Port-Royal, & il les méprisa. Mais peu après, ces deux mêmes réponses parurent

dans une édition des Visionnaires faite en Hollande en deux volumes, & il étoit écrit dans l'avertissement à la tête de cette édition, qu'on avoit inferé dans „ ce recueil les deux réponses faites à „ un jeune homme qui, s'étant chargé de l'intérêt „ commun de tout le Théâtre, avoit conté des „ histoires faites à plaisir, parce que ces deux réponses feroient plaisir, ayant pour leur bonté „ partagé les Juges, dont les uns estimoient plus „ la premiere, tandis que les autres se déclaroient „ hautement pour la seconde.”

Mon Pere moins piqué de ces deux réponses, que du soin que Messieurs de Port-Royal prenoient de les faire imprimer dans leurs Ouvrages avec un pareil avertissement, fit contre eux la seconde lettre, & mit à la tête une Préface qui n'a jamais été imprimée, & qu'il assaisonna des mêmes railleries qui régnoient dans les deux lettres. Après avoir dit qu'il n'y a point de plaisir à rire avec des gens délicats qui se plaignent qu'on les déchire dès qu'on les nomme, & qui aussi sensibles que les gens du monde, ne souffrent volontiers que les mortifications qu'ils s'imposent à eux-mêmes, il s'adressoit ainsi à Monsieur Nicole directement „ Je demande à ce vénérable Théologien en quoi j'ai erré, si c'est dans le droit „ ou dans le fait. J'ai avancé que la Comédie étoit innocente, le Port-Royal dit qu'elle est „ criminelle, mais je ne crois pas qu'on puisse „ taxer ma proposition d'hérésie, c'est bien assez „ de la taxer de témérité. Pour le fait ils n'ont „ nié que celui des Capucins, encore ne l'ont-ils „ pas nié tout entier. Toute la grace que je lui „ demande, est qu'il ne m'oblige pas non-plus à „ croire un fait qu'il avance, lorsqu'il dit que le „ monde fut partagé entre les deux réponses qu'on „ fit à ma lettre, & qu'on disputa long-tems, laquelle des deux étoit la plus belle: il n'y eut „ pas

„ pas la moindre dispute là-dessus, & d'une com-
 „ mune voix elles furent jugées aussi froides l'u-
 „ ne que l'autre: mais tout ce qu'on fait pour
 „ ces Messieurs a un caractère de bonté que tout
 „ le monde ne connoît pas.

„ Il est aisé de connoître, ajoutoit-il, par le
 „ soin qu'ils ont pris d'immortaliser ces répon-
 „ ses, qu'ils y avoient plus de part qu'ils ne
 „ disoient. A la vérité ce n'est pas leur cou-
 „ tume de laisser rien imprimer pour eux, qu'ils
 „ n'y mettent quelque chose du leur. Ils por-
 „ tent aux Docteurs les approbations toutes dres-
 „ sées. Les avis de l'Imprimeur sont ordinai-
 „ rement des Eloges qu'ils se donnent à eux-
 „ mêmes; & l'on scelleroit à la Chancellerie des
 „ Privilèges fort éloquens, si leurs livres s'im-
 „ primoient avec privilège.”

Content de cette Préface & de sa seconde let-
 tre, il alla montrer ces nouvelles productions à
 Boileau, qui toujours amateur de la vérité, quoi-
 qu'il n'eût encore aucune liaison avec Port Royal.
 Lui représenta que cet Ouvrage feroit honneur
 à son esprit, mais n'en feroit pas à son cœur,
 parce qu'il attaquoit des hommes fort estimés,
 & le plus doux de tous, * auquel il avoit lui-
 même

* Monsieur Nicole qui avoit Regenté la Troisième à
 P. R. avoit été son maître. Tout le monde sait quelle
 étoit sa douceur; il subsistoit du profit de ses Ouvra-
 ges, & le grand débit des trois volumes de la Perpé-
 tuité fit dire dans le public qu'il profitoit du travail d'au-
 trui, parce qu'on croyoit cet Ouvrage commun entre
 lui & Monsieur Arnaud qui avoit seulement mis un cha-
 pitre de sa façon dans le premier volume, & ne vit pas
 les autres. Monsieur Nicole souffrit ces discours sans y
 répondre. Lorsque le Pere Bouhours en écrivant sur la
 Langue Françoisé, releva plusieurs expressions des tra-
 ductions de P. R. Monsieur de Sacy dit qu'il ne se sou-
 mettroit point à ces remarques: Monsieur Nicole dit
 qu'il se corrigeroit, & en effet n'employa point dans

même comme aux autres de grandes obligations. *Eh bien*, répondit mon Pere, pénétré de ce reproche, *le public ne verra jamais cette seconde lettre*: il retira tous les exemplaires qu'il put trouver de la premiere, & elle étoit devenue fort rare, lorsqu'elle parut dans des Journaux. Broffette qui la fit imprimer dans son édition de Boileau, quoiqu'elle n'eût aucun rapport aux Ouvrages de cet Auteur, joignit en note, que le Port-Royal „ al „ larmé d'une lettre qui le menaçoit d'un Ecrivain „ aussi redoutable que Pascal, trouva le moyen d'ap „ paifer & de regagner le jeune Racine." Broffette étoit fort mal instruit. Le Port-Royal garda toujours le silence, & ne fit aucune démarche pour la réconciliation. Mon Pere fit lui seul dans la fuite toutes les démarches que je dirai. On n'ignore pas le repentir qu'il a témoigné; & un jour il fit une réponse si humble à un de ses confreres qui l'attaqua dans l'Académie par une plaisanterie au sujet de ce démêlé, que personne dans la suite n'osa le railler sur le même sujet. Lorsque Broffette fit imprimer la premiere lettre, il ne connoissoit pas la seconde, qui n'étoit connue de personne, ni de nous-mêmes. Elle fut trouvée, je ne fais par quel hazard, dans les papiers de Monsieur

les Essais de Morale, celles qui lui parurent justement critiquées. Dans les petits troubles qui arrivoient à P. R. sur quelques diversités de sentimens, il ne prenoit aucun parti, disant qu'il n'étoit point des guerres civiles. Madame de Longueville qui de l'envie de connoître les hommes fameux, passoit souvent, comme bien d'autres, à l'ennui de les voir trop long-tems, ne changea jamais à l'égard de Monsieur Nicole qu'elle trouvoit fort poli. Dans les conversations où il étoit contredit, ce qui arrivoit plus d'une fois, elle prenoit toujours son parti: Ce qui lui fit dire quand elle mourut, qu'il avoit perdu tout son crédit: *j'ai même*, disoit il, *perdu mon Abbaye*, parce qu'elle l'appelloit toujours Monsieur l'Abbé Nicole.

sieur l'Abbé Dupin, & ceux qui en furent les maîtres après sa mort, la firent imprimer.

Je reprens l'Histoire des Pièces de Théâtre, & je viens à *Andromaque*. Elle fut représentée en 1667, & fit, au rapport de Monsieur Perrault, à peu près le même bruit que le Cid avoit fait dans les premières représentations. On voit par l'Épître Dédicatoire, que l'Auteur avoit eu auparavant l'honneur de la lire à Madame: il remercie son Altesse Royale des conseils qu'elle a bien voulu lui donner. Cette Pièce couta la vie à Montfleuri célèbre Acteur: il y représenta le rôle d'Orreste avec tant de force, qu'il s'épuisa entièrement: ce qui fit dire à l'Auteur du Parnasse réformé, que tout Poëte désormais voudra avoir l'honneur de faire crever un Comédien.

La Tragédie d'Andromaque eut trop d'admirateurs pour n'avoir pas d'ennemis. Saint Evremond ne fut ni du nombre des ennemis, ni du nombre des admirateurs, puisqu'il n'en fit que cet éloge: *Elle a bien l'air des belles choses, il ne s'en faut presque rien qu'il n'y ait du grand*. Un Comédien, nommé Subligny, se signala par une critique en forme de Comédie. Elle ne fut pas inutile à l'Auteur critiqué, qui corrigea dans la seconde édition d'Andromaque quelques négligences de stile, & laissa néanmoins subsister certains tours nouveaux, que Subligny mettoit au nombre des fautes de stile, & qui ayant été approuvés depuis comme tours heureux, sont devenus familiers à notre Langue. Les critiques les plus sérieuses contre cette Pièce tombèrent sur le personnage de Pyrrhus, qui parut au Grand Condé trop violent & trop emporté, & que d'autres accusèrent d'être un mal-honnête homme, parce qu'il manque de parole à Hermione. L'Auteur au lieu de répondre à une critique si peu solide, entreprit de faire dans sa Tragédie suivante le portrait

d'un parfaitement honnête homme; c'est ce que Boileau donne à penser quand il dit à son ami en lui représentant l'avantage qu'on retire des critiques :

Au Cid persecuté Cinna doit sa naissance,
Et ta plume peut-être aux Censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

La Comédie des Plaideurs précéda Britannicus & parut en 1668. En voici l'origine.

Mon Pere avoit enfin obtenu un Bénéfice, puisque le privilége de la premiere édition d'Andromaque, qui est du 28 Septembre 1667. est accordé au Sieur Racine Prieur de l'Epinau, titre qui ne lui est plus donné dans un autre privilége accordé quelques mois après, parce qu'il n'étoit déjà plus Prieur. Boileau le fut huit ou neuf ans; mais quand il reconnut qu'il n'avoit point de dispositions pour l'Etat Ecclésiastique, il se fit un devoir de remettre le Bénéfice entre les mains du Collateur, & pour remplir un autre devoir, encore plus difficile, après avoir calculé ce que le Prieuré lui avoit rapporté pendant le tems qu'il l'avoit possédé, il fit distribuer cette somme aux pauvres, & principalement aux pauvres du lieu: rare exemple donné par un Poëte accusé d'aimer l'argent.

Son ami eût imité une si belle action, s'il eût eu à restituer des biens d'Eglise: mais sa vertu ne fut jamais à une pareille épreuve. A peine eut-il obtenu son Bénéfice, qu'un Régulier vint le lui disputer, prétendant que ce Prieuré ne pouvoit être possédé que par un Régulier: il fallut plaider, & voilà ce procès *que ni ses Juges, ni lui n'entendirent*, comme il le dit dans la Préface des Plaideurs. C'étoit ainsi que la Providence lui opposoit toujours de nouveaux obstacles pour en-
trer

trer dans l'Etat Ecclésiastique, où il ne vouloit entrer que par des vuës d'intérêt. Fatigué enfin du procès, las de voir des Avocats & de solliciter des Juges, il abandonna le Bénéfice, & se consola de cette perte par une Comédie contre les Juges & les Avocats.

Il faisoit alors de fréquens repas chez un fameux Traiteur où se rassembloient Boileau, Chappelle, Furetiere, & quelques autres. D'ingenieuses plaisanteries égayoient ces repas, où les fautes étoient sévèrement punies. Le Poëme de la Pucelle de Chapelain étoit sur une table, & on regloit le nombre de vers que devoit lire un coupable, sur la qualité de sa faute. Elle étoit fort grave quand il étoit condamné à en lire vingt vers, & l'arrêt qui condamnoit à lire la page entiere, étoit l'arrêt de mort. Plusieurs traits de la Comédie des Plaideurs furent le fruit de ces repas: chacun s'empressoit d'en fournir à l'Auteur. Monsieur de Brilhac Conseiller au Parlement de Paris, lui apprenoit les termes de Palais. Boileau lui fournit l'idée de la dispute entre Chicanneau & la Comtesse: il avoit été témoin de cette scène qui s'étoit passée chez son frere le Greffier entre un homme très-connu alors, & une Comtesse que l'Actrice qui jouïa ce personnage, contrefit jusqu'à paroître sur le théâtre avec les mêmes habillemens, comme il est rapporté dans le Commentaire sur la seconde Satyre de Boileau. Plusieurs autres traits de cette Comédie avoient également rapport à des personnes alors très-connues; & par l'Intimé qui dans la cause du chapon commence comme Cicéron, *pro Quintio: Quæ res duæ plurimum possunt. . . gratia & eloquentia, &c.* on désignoit un Avocat qui s'étoit servi du même exorde dans la cause d'un Pâtissier contre un Boulanger. Soit que ces plaisanteries eussent attiré des ennemis à cette Pièce, soit que le parterre ne fût pas d'abord sensible

au sel Attique dont elle est remplie, elle fut mal reçue, & les Comédiens dégoutés de la seconde représentation, n'osèrent hasarder la troisième. Moliere qui étoit présent à cette seconde représentation, quoiqu'alors brouillé avec l'Auteur, ne se laissa séduire ni par aucun intérêt particulier, ni par le jugement du public: il dit tout haut en sortant que cette Comédie étoit excellente, & que ceux qui s'en moquoient méritoient qu'on se moquât d'eux. Un mois après, les Comédiens représentant à la Cour une Tragédie, osèrent donner à la suite cette malheureuse Pièce; le Roi en fut frappé, & ne crut pas deshonorer sa gravité ni son goût par des éclats de rire si grands, que la Cour en fut étonnée.

LOUIS XIV. jugea de la Pièce comme Moliere en avoit jugé. Les Comédiens charmés d'un succès qu'ils n'avoient pas espéré, pour l'annoncer plus promptement à l'Auteur, revinrent toute la nuit à Paris, & allèrent le réveiller. Trois carrosses pendant la nuit, dans une rue où l'on n'étoit pas accoutumé d'en voir pendant le jour, réveillèrent le voisinage; on se mit aux fenêtres, & comme on savoit qu'un Conseiller des Requêtes avoit fait un grand bruit contre la Comédie des Plaideurs, on ne douta point de la punition du Poëte qui avoit osé railler les Juges en plein théâtre. Le lendemain tout Paris le croyoit en prison, tandis qu'il se félicitoit de l'approbation que la Cour avoit donnée à sa Pièce, dont le mérite fut enfin reconnu à Paris.

* L'année suivante 1668, il reçut une gratification

** En voici la copie.*

Maitre CHARLES LEBEGUE, Conseiller du Roi, Trésorier Général de ses Bâtimens; NOUS VOUS MANDONS que des deniers de votre Charge de la présente année, même de ceux destinés par Sa Majesté pour les Pensions & Gratifications des Gens de Lettres, tant Fran-

cation de 1200 liv. sur un ordre particulier de Monsieur Colbert.

Britannicus qui parut en 1670, eut aussi beaucoup de contradictions à essuyer, & l'Auteur avouë dans sa Préface qu'il craignit quelque tems que cette Tragédie n'eût une destinée malheureuse. Je ne connois cependant aucune critique imprimée dans le tems contre *Britannicus*. Ces sortes de critiques à la vérité tombent peu après dans l'oubli, mais il se trouve toujours dans la suite quelque faiseur de recueil, qui veut les en retirer. Tout est bon pour ceux qui moins curieux de la reconnoissance du public, que de la retribution du Libraire, n'ont d'autre ambition que celle de faire imprimer un livre nouveau; & dans le recueil des Pièces fugitives faites sur les Tragédies de nos deux Poètes fameux, qu'en 1740 Giffey imprima en deux volumes, je ne trouve rien sur *Britannicus*.

On fait l'impression que firent sur LOUIS XIV. quelques vers de cette Pièce. Lorsque Narcisse rapporte à Neron les discours qu'on tient contre lui, il lui fait entendre qu'on raille son ardeur à briller par des talens, qui ne doivent point être les talens d'un Empereur.

II

François qu'Etrangers, qui excellent en toutes sortes de Sciences, VOUS payiez comptant au Sieur Racine la somme de douze cens livres que NOUS lui avons ordonnée pour la Pension & Gratification que Sa Majesté lui a accordée, en considération de son application aux Belles-Lettres, & des Pièces de Théâtre qu'il donne aux public. Rapportant la présente, & quittance sur ce suffisante, ladite somme de douze cens livres sera passée & allouée en la dépense de vos comptes par Messieurs des Comptes à Paris; lesquels NOUS prions ainsi le faire sans difficulté. FAIT à Paris le dernier jour de Décembre 1668.

COLBERT.

LA MOTTE COQUART.

Il excelle à conduire un char dans la carrière,
 A disputer des prix indignes de ses mains,
 A se donner lui-même en spectacle aux Romains,
 A venir prodiguer sa voix sur un théâtre....

Ces vers frapperent le jeune Monarque, qui avoit quelquefois dansé dans les ballets; & quoiqu'il dansât avec beaucoup de noblesse, il ne voulut plus paroître dans aucun ballet, reconnoissant qu'un Roi ne doit point se donner en spectacle. On trouvera ce que je dis ici, confirmé par une des lettres de Boileau. *

Ceux qui ajoûtent foi en tout 'au Bolæana, croient que Boileau, qui trouvoit les vers de Bajazet trop négligés, trouvoit aussi le dénouement de Britannicus puérile, & reprochoit à l'Auteur d'avoir fait Britannicus trop petit devant Neron. Il y a grande apparence que Monsieur de Monchenay, mal servi par sa mémoire lorsqu'il composa ce recueil, s'est trompé en cet endroit. Je n'ai jamais entendu dire que Boileau eût fait de pareilles critiques; je fais seulement qu'il engagea mon Pere à supprimer une scène entiere de cette Pièce, avant que de la donner aux Comédiens, & par cette raison cette scène n'est encore connue de personne. Ces deux amis avoient un égal empressement à se communiquer leurs Ouvrages avant que de les montrer au public, égale sévérité de critique l'un pour l'autre, & égale docilité. Voici cette scène que Boileau avoit conservée, & qu'il nous a remise: elle étoit la premiere du troisiéme Acte.

* Recueil de lettres p. 260.

BURRHUS, NARCISSE.

BURRHUS.

QUoi, Narcisse au Palais obsédant l'Empereur,
 Laisse Britannicus en proie à sa fureur!
 Narcisse, qui devoit d'une amitié sincère
 Sacrifier au Fils tout ce qu'il tient du Pere!
 Qui devoit en plaignant avec lui son malheur,
 Loin des yeux de César détourner sa douleur!
 Voulez-vous qu'accablé d'horreur, d'inquiétude,
 Pressé du desespoir qui suit la solitude,
 Il avance sa perte en voulant l'éloigner,
 Et force l'Empereur à ne plus l'épargner?
 Lorsque de Claudius l'impuissante vieilleffe
 Laisse de tout l'Empire Agrippine maîtresse,
 Qu'instruit du successeur que lui gardoient les Dieux,
 Il vit déjà son nom écrit dans tous les yeux;
 Ce Prince à ses bienfaits mesurant votre zèle,
 Crut laisser à son Fils un Gouverneur fidèle,
 Et qui sans s'ébranler verroit passer un jour
 Du côté de Neron la fortune & la Cour.
 Cependant aujourd'hui sur la moindre menace,
 Qui de Britannicus présage la disgrâce,
 Narcisse qui devoit le quitter le dernier,
 Semble dans le malheur le plonger le premier:
 César vous voit par tout attendre son passage.

NARCISSE.

Avec tout l'univers je viens lui rendre hommage,
 Seigneur: c'est le dessein qui m'amene en ces lieux.

BURRHUS.

Près de Britannicus vous le servirez mieux.
 Craignez-vous que César n'accuse votre absence?
 Sa grandeur lui répond de votre obéissance.
 C'est à Britannicus qu'il faut justifier
 Un soin dont ses malheurs se doivent défier.
 Vous pouvez sans péril respecter sa misère,

Neron

Neron n'a point juré la perte de son frere.
 Quelque froideur qui semble altérer leurs esprits,
 Votre maître n'est point au nombre des Proscrits.
 Neron même en son cœur touché de votre zèle
 Vous en tiendrait peut-être un compte plus fidèle,
 Que de tous ces respects vainement affidus,
 Oubliés dans la foule aussi-tôt que rendus.

N A R C I S S E.

Ce langage, Seigneur, est facile à comprendre.
 Avec quelque bonté, César daigne m'entendre;
 Mes soins trop bien reçus pourroient vous irriter...
 A l'avenir, Seigneur, je sçaurai l'éviter.

B U R R H U S.

Narcisse, vous reglez mes desseins sur les vôtres :
 Ce que vous avez fait vous l'imputez aux autres.
 Ainsi lorsqu'inutile au reste des humains,
 Claude laissoit gemir l'Empire entre vos mains,
 Le reproche éternel de votre conscience
 Condamnoit devant lui Rome entiere au silence.
 Vous lui laissiez à peine écouter vos flatteurs,
 Le reste vous sembloit autant d'accusateurs,
 Qui prêts à s'élever contre votre conduite
 Alloient de nos malheurs développer la suite;
 Et lui portant les cris du Peuple & du Sénat,
 Lui demander justice au nom de tout l'Etat.
 Toutefois pour César je crains votre présence :
 Je crains, puisqu'il vous faut parler sans complai-
 fance,
 Tous ceux qui comme vous, flattant tous ses desirs,
 Sont toujours dans son cœur du parti des plaisirs.
 Jadis à nos conseils l'Empereur plus docile,
 Affectoit pour son frere une bonté facile,
 Et de son rang pour lui moderant la splendeur,
 De sa chute à ses yeux cachoit la profondeur.
 Quel soupçon aujourd'hui, quel desir de vengeance
 Rompt du sang des Césars l'heureuse intelligence ?
 Junie est enlevée, Agrippine frémit;

Jaloux

Jaloux & sans espoir Britannicus gémit :
 Du cœur de l'Empereur son épouse bannie,
 D'un divorce à toute heure attend l'ignominie.
 Elle pleure ; & voilà ce que leur a couté
 L'entretien d'un flatteur qui veut être écouté.

N A R C I S S E.

Seigneur, c'est un peu loin pousser la violence ;
 Vous pouvez tout, j'écoute, & garde le silence.
 Mes actions un jour pourront vous repartir :
 Jusques-là....

B U R R H U S.

Puissiez-vous bien-tôt me démentir !
 Plût aux Dieux qu'en effet ce reproche vous touche !
 Je vous aiderai même à me fermer la bouche.
 Seneque dont les soins devoient me soulager,
 Occupé loin de Rome, ignore ce danger.
 Réparons, vous & moi, cette absence funeste :
 Du sang de nos Césars réunissons le reste.
 Rapprochons les, Narcisse, au plutôt, dès ce jour,
 Tandis qu'ils ne sont point séparés sans retour.

On ne trouve rien dans cette scène qui ne réponde au reste de la Pièce pour la versification : mais son ami craignit qu'elle ne produisît un mauvais effet sur les spectateurs. *Vous les indisposerez*, lui dit-il, *en leur montrant ces deux hommes ensemble. Pleins d'admiration pour l'un, & d'horreur pour l'autre, ils souffriront pendant leur entretien. Convient-il au Gouverneur de l'Empereur, à cet homme si respectable par son rang & sa probité, de s'abaisser à parler à un misérable affranchi, le plus scélérat de tous les hommes ? Il le doit trop mépriser, pour avoir avec lui quelque éclaircissement. Et d'ailleurs quel fruit espere-t-il de ses remontrances ? Est-il assez simple pour croire qu'elles feront naître quelques remords dans le cœur de Narcisse ?* Lors-
 qu'il

qu'il lui fait connoître l'intérêt qu'il prend à *Britannicus*, il découvre son secret à un traître; & au lieu de servir *Britannicus*, il en précipite la perte. Ces réflexions parurent justes, & la scène fut supprimée.

Cette Pièce fit connoître que l'Auteur n'étoit pas seulement rempli des Poètes Grecs, & qu'il favoit également imiter les fameux Ecrivains de l'Antiquité. Que de vers heureux, & combien d'expressions énergiques prises dans Tacite! Tout ce que Burrhus dit à Neron, quand il se jette à ses pieds, & qu'il tâche de l'attendrir en faveur de *Britannicus*, est un extrait de ce que Seneque a écrit de plus beau dans son Traité sur la Clémence adressé à ce même Neron. Ce passage du panégyrique de Trajan par Pline, *Insulas quas modo Senatorum, jam delatorum turba compleverat, &c.* a fourni ces deux beaux vers.

Les déserts autrefois peuplés de Sénateurs,
Ne sont plus habités que par leurs délateurs.

Monfieur de Fontenelle dans la vie de Corneille son oncle, nous dit que *Berenice* fit un duel. En effet, ce vers de Virgile, *Infelix puer atque impar congressus Achilli*, fut appliqué alors par quelques personnes au jeune combattant, à qui cependant la victoire demeura. Elle ne fut pas même disputée; la partie n'étoit pas égale. Corneille n'étoit plus le Corneille du *Cid* & des *Horaces*, il étoit devenu l'Auteur d'*Agefilas*. Une Princesse * fameuse par son esprit & par son amour pour la Poësie, avoit engagé les deux Rivaux à traiter ce même sujet. Ils lui donnerent en cette occasion une grande preuve de leur obéissance, & les deux *Berenices* parurent en même tems en 1671. L'Ab.

* Henriette Anne d'Angleterre.

L'Abbé de Villars voulut faire briller son esprit aux dépens de l'une & de l'autre Pièce; ses plaisanteries furent trouvées très-fades, & ses critiques parurent outrées à Subligny lui-même, qui, prenant alors la défense du même Poëte dont il avoit critiqué l'Andromaque, fit voir que l'Ecrivain ingénieux du peuple élémentaire, n'entendoit pas les matieres Poëtiques. Tout sert aux Auteurs sages. L'Abbé de Villars avoit vivement relevé cette exclamation, *Dieux!* échappée à Berenice. L'Auteur en reconnoissant sa faute, en corrigea deux autres de la même nature, dont son Critique ne s'étoit pas apperçu. Berenice disoit à la fin du premier Acte :

Rome entiere en ce même moment
Fait des vœux pour Titus, & par des sacrifices
De son règne naissant consacre les prémices.
Je prétends quelque part à des souhaits si doux ;
Phénice, allons nous joindre aux vœux qu'on fait
pour nous.

Et dans l'Acte suivant Berenice disoit à Titus :

Pourquoi des Immortels atester la puissance ?

Dans la seconde édition, l'Auteur changea ces expressions qu'il avoit mises dans la bouche de Berenice, sans faire attention qu'elle étoit Juive.

Sa Tragédie, quoiqu'honorée du suffrage du grand Condé par l'heureuse application qu'il avoit faite de ces deux vers :

Depuis trois ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la premiere fois,

Fut très-peu respectée sur le théâtre Italien. Il assista à cette Parodie bouffonne; & y parut rire
comme

comme les autres, mais il avoüoit à ses amis qu'il n'avoit ri qu'extérieurement. La rime indécente qu'Arlequin mettoit à la suite de *la Reine Berenice*, le chagrinoit au point de lui faire oublier le concours du public à sa Pièce, les larmes des spectateurs, & les éloges de la Cour. C'étoit dans de pareils momens qu'il se dégoûtoit du métier de Poëte, & qu'il faisoit résolution d'y renoncer: il reconnoissoit la foiblesse de l'homme, & la vanité de notre amour-propre, que si peu de chose humilie. Il fut encore frappé d'un mot de Chapelle, qui fit plus d'impression sur lui que toutes les critiques de l'Abbé de Villars, qu'il avoit su mépriser. Ses meilleurs amis vantoient l'art avec lequel il avoit traité un sujet si simple, en ajoutant que le sujet n'avoit pas été bien choisi. Il ne l'avoit pas choisi; la Princesse que j'ai nommée, lui avoit fait promettre qu'il le traiteroit: & comme courtisan, il s'étoit engagé. *Si je m'y étois trouvé*, disoit Boileau, *je l'aurois bien empêché de donner sa parole*. Chapelle, sans louer ni critiquer, gardoit le silence. Mon Pere enfin le pressa vivement de se déclarer. *Avouez-moi en ami*, lui dit-il, *vosre sentiment*. *Que pensez-vous de Berenice?* *Ce que j'en pense?* répondit Chapelle, *Marion pleure, Marion crie, Marion veut qu'on la marie*. Ce mot, qui fut bien-tôt répandu, a été depuis attribué mal à-propos à d'autres.

La Parodie bouffonne, faite sur le Théâtre Italien, les railleries de Saint-Evremont, & le mot de Chapelle ne consoloient pas Corneille, qui voyoit la Berenice rivale de la sienne, raillée & suivie, tandis que la sienne étoit entierement abandonnée.

Il avoit depuis long-tems de véritables inquiétudes, & n'en avoit point fait mystere à son ami Saint-Evremont, lorsque le remerciant des éloges qu'il avoit reçus de lui dans sa Dissertation

tion sur l'Alexandre, il lui avoit écrit: „ Vous
 „ m'honorez de votre estime dans un tems où il
 „ semble qu'il y ait un parti fait pour ne m'en
 „ laisser aucune. C'est un merveilleux avantage
 „ pour moi, qui ne peux douter que la postérité
 „ ne s'en rapporte à vous. Aussi, je vous avoue
 „ que je pense avoir quelque droit de traiter de
 „ ridicules ces vains trophées qu'on établit sur
 „ les anciens Heros refondus à notre mode. ”

Cette critique injuste a ébloui quelques personnes, sur-tout depuis qu'un Ecrivain célèbre l'a renouvelée. * „ Pourquoi, dit-il, ces Heros ne nous font-ils pas rire? C'est que nous ne sommes pas savans, nous ignorons les mœurs des Grecs & des Romains. Il faudroit, pour en rire, des gens éclairés. La chose est assez risible, mais il manque *des rieurs*.” Quand le parterre seroit rempli de gens instruits des mœurs Grecques & Romaines, les rieurs manqueroient encore; puisque ceux qui ont formé leur goût dans les Lettres Grecques & Romaines, connoissent encore mieux que les autres le mérite de ces Tragédies qui paroissent *risibles* à Monsieur de Fontenelle. Le souvenir d'une ancienne épigramme peut-il rester si long-tems sur le cœur?

Corneille étoit excusable, quand il cherchoit quelques prétextes pour se consoler. Il avoit des chagrins, & ces chagrins lui avoient fait prendre en mauvaise part une plaisanterie de la Comédie des Plaideurs, où ce vers du Cid,

Ses rides sur son front ont gravé ses exploits,

est appliqué à un vieux Sergent. *Ne tient-il donc, disoit-il, qu'à un jeune homme, de venir ainsi tourner en ridicule les vers des gens?* L'offense n'étoit

* Monsieur de Fontenelle dans son Histoire du Théâtre.

n'étoit pas grave, mais il n'étoit pas de bonne humeur.

Segrais rapporte qu'étant auprès de lui à la représentation de Bajazet, qui fut joué en 1672, Corneille lui fit observer que tous les personnages de cette Pièce avoient sous des habits Turcs des sentimens François. *Je ne le dis qu'à vous*, ajoûta-t-il : *d'autres croiroient que la jalousie me fait parler*. Eh! pourquoi s'imaginer que les Turcs ne savent pas exprimer comme nous les sentimens de la nature? Si Corneille eût voulu jeter les yeux sur tant de lauriers & sur tant d'années dont il étoit chargé, il n'auroit point compromis une gloire qui ne pouvoit plus croître. Tantôt il se flattoit que ses Rivaux attendoient sa mort avec impatience, ce qui lui faisoit dire :

Si mes quinze lustres
Font encor quelque peine aux Modernes illustres,
S'il en est de fâcheux jusqu'à s'en chagriner,
Je n'aurai pas long-tems à les importuner.

Tantôt s'imaginant que les Pièces qu'on préféroit aux siennes ne devoient leur succès qu'aux brigues, il disoit :

Pour me faire admirer je ne fais point de ligues :
J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigues,
Et mon ambition, pour faire plus de bruit,
Ne les va point quêter de réduit en réduit. . . .
Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée. . . .

Son malheur venoit de sa tendresse inconcevable pour les enfans de sa vieilleffe, qu'il croyoit que tout le monde devoit admirer comme il les admiroit. Cependant il étoit obligé d'avoir recours à la Troupe des Comédiens du Marais, parce que celle de l'Hôtel de Bourgogne,

gne, occupée des Pièces de son Rival, refusoit les siennes. Les Pièces du Grand Corneille refusées par les Comédiens ! *O vieilleffe ennemie!* à quelle humiliation elle expose un Poëte qui veut l'être trop long-tems !

Si Corneille avoit ses chagrins, son Rival avoit aussi les siens. Il entendoit dire souvent que les beautés de ses Tragédies étoient des beautés de mode, qui ne dureroient pas. Madame de Sevigné, comme beaucoup d'autres, se faisoit une vertu de rester fidèle à ce qu'elle appelloit *ses vieilles admirations*. Voici quelques endroits de ses lettres qui feront connoître les différens discours qu'on tenoit alors ; & ces endroits quoique pleins de jugemens précipités, plairont à cause de ce stile qu'on admire dans une Dame, & qui fait lire tant de lettres qui n'apprennent presque rien. C'est ainsi qu'elle parle de Bajazet avant que de l'avoir vu. „ Cette Pièce, dit-on, „ est autant au dessus de Corneille, que Corneille „ le est au-dessus de Boyer. Voilà ce qui s'appelle „ le louer... *Du bruit de Bajazet mon ame importunée* fait que je veux aller à la Comédie : „ nous en jugerons par nos yeux & nos oreilles. „

Après avoir vu la Pièce elle l'envoie à sa chère fille en lui disant : „ Je vous envoie Bajazet ; „ je voudrois aussi vous envoyer la Chammélay „ pour rechauffer la Pièce... Il y a des choses agréables, rien de parfaitement beau, rien „ qui enleve, point de ces tirades de Corneille „ qui font frissonner. Ma fille, gardons-nous „ bien de lui comparer Racine. Sentons-en la „ différence. Jamais il n'ira plus loin qu'Andromaque... Il fait des Comédies pour la Chammélay, & non pas pour les siècles à venir : si „ jamais il n'est plus jeune & qu'il cesse d'être „ amou-

„ amoureux *, ce ne fera plus la même chose.
 „ Vive donc notre vieil ami Corneille. Pardon-
 „ nons lui de méchans vers en faveur des divi-
 „ nes & sublimes beautés qui nous transportent.
 „ Ce sont des traits de Maître qui sont inimitables.
 „ Despréaux en dit encore plus que moi. En un
 „ mot c'est le bon goût : tenez-vous-y.”

Ces Prophéties se sont trouvées fausses. L'Auteur de *Britannicus* fit voir qu'il pouvoit aller encore plus loin, & qu'il travailloit pour l'avenir. Je dirai bien-tôt pourquoi on lui reprochoit de travailler pour la *Chammêlay*, & je détruirai cette accusation. Personne ne croira que *Boileau* ait jamais pensé comme *Madame de Sevigné* le fait ici penser; puisqu'on est au contraire porté à croire qu'il louoit trop son ami. † *Le Pere Tournemine* dans une Lettre imprimée avance qu'il ne décria l'*Agefilas* & l'*Attila*, que pour immoler les dernières Pièces de *Corneille* à *Racine* son idole. Ce n'étoit pas certainement lui immoler de grandes victimes; & *Boileau* ne pensa jamais à élever son idole, (pour répéter le terme du *P. Tournemine*) au dessus de *Corneille*: Il favoit rendre justice à l'un & à l'autre; il les admiroit tous deux, sans décider sur la préférence.

Le parti de *Corneille* s'affoiblit beaucoup plus l'année suivante, quand *Mithridate* paroissant avec toute sa haine pour Rome, sa dissimulation, & sa jalousie cruelle, fit voir que le Poëte favoit donner aux anciens Heros toute leur ressemblance.

e ne trouve point que cette Tragédie ait es-
 fuyé

* Il avoit déjà été plus loin qu'*Andromaque*, puisqu'il avoit fait *Britannicus*. Pouvoit-elle dire que *Britannicus* ne fût que l'Ouvrage d'un jeune amoureux?

† Cette Lettre est à la tête des Oeuvres posthumes de *Corneille*, imprimées en 1738.

fuyé d'autres contradictions, que d'être confondue, comme les autres, dans la misérable Satyre intitulée *Apollon vendeur de Mitbridate*; ouvrage qui, rempli des jeux de mots les plus insipides, ne fit aucun honneur à Barbier d'Aucour.

En cette même année, mon Pere fut reçu à l'Académie Françoisé, & sa réception ne fut pas remarquable, comme l'avoit été celle de Corneille, par un remerciement empoullé. Corneille dans une pareille occasion se nomma *un indigne Mignon de la fortune*, & ne pouvant exprimer sa joie, l'appella *un épanouissement du cœur, une liquefaction intérieure, qui relâche toutes les puissances de l'âme*; de sorte que Corneille qui savoit si bien faire parler les autres, se perdit en parlant pour lui-même. Le remerciement de mon Pere fut fort simple & fort court, & il le prononça d'une voix si basse, que Monsieur Colbert qui étoit venu pour l'entendre, n'en entendit rien, & que ses voisins même en entendirent à peine quelques mots. Il n'a jamais paru dans les recueils de l'Académie, & ne s'est point trouvé dans ses papiers après sa mort. L'Auteur apparemment n'en fut pas content, quoique suivant quelques personnes éclairées il fût né autant Orateur que Poëte. Ces personnes en jugent par les deux discours Académiques dont je parlerai bien-tôt, & par une Harangue au Roi, dont elles disent qu'il fut l'Auteur: elle fut prononcée par une autre bouche que la sienne en 1685, & se trouve dans les Memoires du Clergé.

Un de ses Confreres dans l'Académie se déclara son rival, en traitant comme lui le sujet d'*Iphigenie*. Les deux Tragédies parurent en * 1675: celle

* Les Auteurs du Théâtre François disent en 1674, & se fondent sur une autorité, qui peut être douteuse. C'est ce que je ne puis décider.

celle de le Clerc n'est plus connue que par l'Épigramme faite sur sa chute, & la gloire de l'autre fut célébrée par Boileau.

Jamais Iphigénie en Aulide immolée,
N'a couté tant de pleurs à la Grece assemblée, &c.

C'étoit en 1677, que Boileau parloit ainsi : & comme il avoit acquis une grande autorité sur le Parnasse, depuis qu'en 1674 il avoit donné son Art Poétique & ses quatre Épîtres, il étoit bien capable de rassurer son ami, attaqué par tant de critiques. A la fin de l'Épître qu'il lui adresse, il souhaite pour le bonheur de leurs Ouvrages qu'à Chantilly Condé les lise quelquefois, parce qu'ils étoient tous deux fort aimés du Grand Condé, qui rassembloit souvent à Chantilly les Gens de Lettres, & se plaisoit à s'entretenir avec eux de leurs Ouvrages dont il étoit bon juge. Lorsque dans ces conversations Littéraires il soutenoit une bonne cause, il parloit avec beaucoup de grace & de douceur; mais quand il en soutenoit une mauvaise, il ne falloit pas le contredire; sa vivacité devenoit si grande, qu'on voyoit bien qu'il étoit dangereux de lui disputer la victoire. Le feu de ses yeux étonna une fois si fort Boileau dans une dispute de cette nature, qu'il ceda par prudence, & dit tout bas à son voisin : *Doresnavant je serai toujours de l'avis de Monsieur le Prince, quand il aura tort.* *

J'ignore en quel tems Boileau & son ami travaillèrent à un Opera, par ordre du Roi, à la sollicitation de Madame de Montespan. Cette particularité seroit fort inconnue, si Boileau, qui
auroit

* L'Auteur du *Bolœana* rapporte ce mot d'une manière à faire croire qu'il ne l'a pas compris. Il en a de même défiguré plusieurs autres.

auroit bien pu se dispenser de faire imprimer dans la suite son Prologue, ne l'avoit racontée dans l'avertissement qui le précède. Je ne crois pas qu'on ait jamais vu un seul vers de mon Pere en ce genre d'ouvrage, qu'il essayoit à contre-cœur. Les Poëtes n'ont que leur genie à suivre, & ne doivent jamais travailler par ordre. Le public ne leur fait aucun gré de leur obéissance.

Un Rival aussi peu à craindre que le Clerc, se rendit bien plus redoutable que lui, quand *la Phédre* parut en 1677. Il en suspendit quelque tems le succès, par la Tragédie qu'il avoit composée sur le même sujet, & qui fut représentée en même tems. La curiosité de chercher la cause de la premiere fortune de la *Phédre* de Pradon, est le seul motif qui la puisse faire lire aujourd'hui. La véritable raison de cette fortune, fut le crédit d'une puissante cabale dont les chefs s'assembloient à l'Hôtel de Bouillon. Ils s'aviserent d'une nouvelle ruse, qui leur couta, disoit Boileau, quinze mille livres : ils retinrent les premieres loges pour les six premieres représentations de l'une & de l'autre Pièce, & par conséquent ces loges étoient vuides ou remplies quand ils vouloient.

Les six premieres représentations furent si favorables à la *Phédre* de Pradon & si contraires à celle de mon Pere, qu'il étoit près de craindre pour elle une véritable chute, dont les bons Ouvrages sont quelquefois menacés, quoiqu'ils ne tombent jamais. La bonne Tragédie rappella enfin les spectateurs, & l'on méprisa le Sonnet qui avoit ébloui d'abord :

Dans un fauteuil doré Phédre mourante & blême,
&c.

Ce Sonnet avoit été fait par Madame Deshoulières

lières qui protégeoit Pradon, non par admiration pour lui, mais parce qu'elle étoit amie de tous les Poètes qu'elle ne regardoit pas comme capables de lui disputer le grand talent qu'elle croyoit avoir pour la Poësie. On ne s'avisa pas de soupçonner Madame Deshoullieres du Sonnet: on se persuada fort mal-à-propos que l'Auteur étoit Monsieur le Duc de Nevers, parce qu'il faisoit des vers, & qu'il étoit du parti de l'Hôtel de Bouillon. On répondit à ce Sonnet par une Parodie sur les mêmes rimes, & on ne respecta dans cette Parodie ni le Duc de Nevers, ni sa sœur la Duchesse de Mazarin retirée en Angleterre. Quand les Auteurs de la Parodie n'eussent fait que plaifanter Monsieur le Duc de Nevers sur sa passion pour rimer, ils avoient tort, puisqu'ils attaquoient un homme qui n'avoit cherché querelle à personne; mais dans leurs plaifanteries ils passoient les bornes d'une querelle littéraire, en quoi ils n'étoient pas excusables. Je ne rapporte ni leur Parodie, ni le Sonnet: on trouve ces Pièces dans les longs Commentateurs de Boileau, & dans plusieurs recueils. On ne douta point d'abord que cette Parodie ne fût l'ouvrage du Poëte offensé, & que son ami Boileau n'y eût part. Le soupçon étoit naturel. Le Duc irrité annonça une vengeance éclatante. Ils desavouèrent la Parodie, dont en effet ils n'étoient point les auteurs; & Monsieur le Duc Henri Jules les prit tous deux sous sa protection, en leur offrant l'Hôtel de Condé pour retraite. *Si vous êtes innocens, leur dit-il, venez-y, & si vous êtes coupables, venez-y encore.* La querelle fut apaisée quand on fut que quelques jeunes Seigneurs très distingués avoient fait dans un repas la Parodie du Sonnet.

La *Phédre* resta victorieuse de tant d'ennemis, & Boileau pour relever le courage de son ami lui adressa

adressa sa septième Epître sur l'utilité qu'on retire de la jalousie des envieux. L'Auteur de *Phèdre* étoit flatté du succès de sa Tragédie, moins pour lui que pour l'intérêt du Théâtre. Il se félicitoit d'y avoir fait goûter une Pièce où la vertu avoit été mise dans tout son jour, où la seule pensée du crime étoit regardée avec autant d'horreur que le crime même, & il espéroit par cette Pièce reconcilier la Tragédie avec quantité de personnes célèbres par leur piété & par leur doctrine. L'envie de se rapprocher de ses premiers Maîtres le faisoit ainsi parler dans sa Préface, & d'ailleurs il étoit persuadé que l'amour, à moins qu'il ne soit entièrement tragique, ne doit point entrer dans les Tragédies.

On se trompe beaucoup quand on croit qu'il remplissoit les siennes de cette passion, parce qu'il en étoit lui-même rempli. Les Poètes se conforment au goût de leur siècle. Un jeune Auteur qui cherche à plaire à la Cour d'un jeune Roi où l'on respire l'amour & la galanterie, fait respirer le même air à ses Héros & Héroïnes. Cette raison & la nécessité de suivre une route différente de Corneille en marchant dans la même carrière, lui fit traiter ses sujets dans un goût différent; & lorsque la tendresse qui régné dans ses Tragédies est attribuée par Monsieur de Valincour à un caractère plein de passion, il parle lui-même suivant ce préjugé naturel, qu'un Auteur se peint dans ses Ouvrages; mais Monsieur de Valincour ne pouvoit ignorer que son ami, quoique né si tendre, n'avoit jamais été esclave de l'amour, que peut-être à cause de la tendresse même de son cœur, il regardoit comme plus dangereux encore pour lui que pour un autre. Il en étoit un habile Peintre, parce qu'étant né Poëte, il étoit habile imitateur: il a su peindre parfaitement la fierté & l'ambition dans le personnage d'Agrippine, quoi-

qu'il fût bien éloigné d'être fier & ambitieux. Madame de Sevigné, dans un endroit de ses lettres que j'ai rapporté, fait entendre qu'il étoit très amoureux de la Chammélay, & que même il faisoit ses Tragédies conformément au goût de la déclamation de cette Actrice. Dans sa vie imprimée à la tête de la dernière édition de ses œuvres, on lit qu'il en avoit un fils naturel, & que l'infidélité de cette Comédienne qui lui préféra le Comte de Tonnerre, fut cause qu'il renonça à cette Actrice & aux Pièces de Théâtre.

Puisque de pareils discours, faussement répandus dans le tems, subsistent encore aujourd'hui à la tête de ses Oeuvres, c'est à moi à les détruire : mais quoique certain de leur fausseté, c'est à regret que je parle de choses dont je voudrois que la mémoire fût effacée. Ce prétendu fils naturel n'a jamais existé *, & même selon toutes les apparences, mon Pere n'a jamais eu pour la Chammélay cette passion qu'on a conjecturée de ses affiduités auprès d'elle, sur lesquelles je garderois le silence, si je n'étois obligé d'en dire la véritable raison.

Cette femme n'étoit point née Actrice. La nature ne lui avoit donné que la beauté, la voix & la mémoire : du reste elle avoit si peu d'esprit, qu'il falloit lui faire entendre les vers qu'elle avoit à dire, & lui en donner le ton. Tout le monde fait le talent que mon Pere avoit pour la déclamation, dont il donna le vrai goût aux Comédiens capables de le prendre. Ceux qui s'imaginent que la déclamation qu'il avoit introduite sur le Théâtre, étoit enflée & chantante, sont je crois dans l'erreur. Ils en jugent par la Duclos, élève de la Chammélay, & ne font pas attention que

* Ce conte est d'autant plus ridiculement inventé, que la Chammélay étoit mariée.

que la Chammélay, quand elle eut perdu son maître, ne fut plus la même, & que venue sur l'âge, elle pouffoit de grands éclats de voix, qui donnerent un faux goût aux Comédiens. Lorsque Baron après vingt ans de retraite, eut la foiblesse de remonter sur le Théâtre, il ne jouoit plus avec la même vivacité qu'autrefois, au rapport de ceux qui l'avoient vu dans sa jeunesse: c'étoit le vieux Baron; cependant il répétoit encore tous les mêmes tons que mon Pere lui avoit appris. Comme il avoit formé Baron, il avoit formé la Chammélay, mais avec beaucoup plus de peine. Il lui faisoit d'abord comprendre les vers qu'elle avoit à dire, lui montrait les gestes, & lui dictoit les tons, que même il notoit. L'écoliere fidèle à ses leçons, quoiqu'Actrice par art, sur le Théâtre paroissoit inspirée par la nature, & comme par cette raison elle jouoit beaucoup mieux dans les Pièces de son maître que dans les autres, on disoit qu'elles étoient faites pour elle, & on en concluoit l'amour de l'Auteur pour l'Actrice.

Je ne prétends pas soutenir qu'il ait toujours été exempt de foiblesse, quoique je n'en aie entendu raconter aucune; mais (& ma piété pour lui ne me permet pas d'être infidèle à la Vérité) j'ose soutenir qu'il n'a jamais connu par expérience ces troubles & ces transports, qu'il a si bien dépeints. Ceux qui veulent croire qu'il étoit fort amoureux, doivent croire aussi que les lettres tendres, & les petites Pièces galantes n'étoient pas pour lui un travail. Les vers d'amour lui auroient-ils couté? Ces petites Pièces qui passent bien-tôt de main en main, ne s'anéantissent pas, lorsqu'elles sont faites par un Auteur connu. Dans le recueil des Pièces fugitives de Corneille imprimé en 1738, plusieurs petites pièces galantes ont trouvé place, parce qu'elles sont de Cor-

neille, c'est-à-dire du Poëte qu'on a surnommé *le Sublime*. Pourquoi n'en trouve-t-on pas de celui qu'on a surnommé *le Tendre*, & pourquoi ses plus anciens amis n'ont-ils jamais dit qu'ils en eussent vu une seule? De tous ceux qui l'ont fréquenté dans le tems qu'il travailloit pour le Théâtre, & que j'ai connus depuis, aucun ne m'a nommé une personne qui ait eu sur lui le moindre empire; & je suis certain que depuis son mariage jusqu'à sa mort, la tendresse conjugale a régné seule dans son cœur, quoiqu'il ait été bien reçu dans une Cour aimable, qui le trouvoit aimable lui-même & par la conversation & par la figure. Il n'étoit point de ces Poëtes qui ont un Apollon refrigné: il avoit au contraire une physionomie belle & ouverte: ce qu'il m'est permis de dire, puisque LOUIS XIV. la cita un jour comme une des plus heureuses, en parlant des belles physionomies qu'il voyoit à sa Cour. A ces graces extérieures il joignoit celles de la conversation, dans laquelle jamais distrait, jamais Poëte, ni Auteur, il songeoit moins à faire paroître son esprit, que l'esprit des personnes qu'il entretenoit. Il ne parloit jamais de ses Ouvrages, & répondoit modestement à ceux qui lui en parloient: doux, tendre, insinuant, & possédant le langage du cœur, il n'est pas étonnant qu'on se persuade qu'il l'ait parlé quelquefois. Son caractère l'y portoit, mais suivant la maxime qu'il fait dire à Burrhus, *on n'aime point, si l'on ne veut aimer*; il ne vouloit point par raison, avant même que la Religion vint à son secours: il vécut dans la société des femmes comme Boileau, avec une politesse toujours respectueuse, sans être leur fade adulateur: ni l'un ni l'autre n'eurent besoin d'elles pour faire prôner leur mérite & leurs Ouvrages.

Une chanson tendre que Boileau a faite ne lui fut

fut point inspirée par l'amour qu'il n'a jamais connu : il la fit pour montrer qu'un Poëte peut chanter *une Iris en l'air*. Dans la dernière édition de ses œuvres, achevée à Paris depuis deux mois, on lui attribue trois Epigrammes qu'il n'a jamais faites, quoiqu'il ne soit pas nécessaire de lui en chercher : il en a assez donné lui-même. J'ai été surtout surpris d'en trouver une qui a pour titre, à *une Demoiselle que l'Auteur avoit dessein d'épouser*. Tous ceux qui l'ont connu un peu familièrement, savent qu'il n'a jamais songé au mariage, & n'en ignorent pas la raison. Il avoit comme son ami les mœurs fort douces, mais son caractère n'étoit pas tout-à-fait si liant. Il n'avoit pas la même répugnance à se prêter aux conversations qui rouloient sur des matières Poëti-ques; il aimoit au contraire qu'on parlât vers, & ne haïssoit pas qu'on lui parlât des siens. On trouvoit aisément en lui le Poëte, & dans mon Pere on le cherchoit.

Après *Pbédre*, il avoit encore formé quelques projets de Tragédies, dont il n'est resté dans ses papiers aucun vestige, si ce n'est le plan du premier Acte d'une *Iphigenie en Tauride*. Quoique ce plan n'ait rien de curieux, je le joindrai à ses lettres, pour faire connoître de quelle manière, quand il entreprenoit une Tragédie, il dispo- soit chaque Acte en prose. Quand il avoit ainsi lié toutes les scènes entre elles, il disoit : *Ma Tragédie est faite*, comptant le reste pour rien.

Il avoit encore eu le dessein de traiter le sujet d'*Alcèste*, & Monsieur de Longepierre m'a assuré qu'il lui en avoit entendu réciter quelques morceaux; c'est tout ce que j'en fais. Quelques personnes prétendent qu'il vouloit aussi traiter le sujet d'*Oedipe*, ce que je ne puis croire, puisqu'il a dit souvent qu'il avoit osé jouter contre Euripide; mais qu'il ne seroit jamais assez hardi pour

joûter contre Sophocle. L'eût-il osé sur-tout dans la Pièce qui est le chef-d'œuvre de l'Antiquité? Il est vrai que le sujet d'Oedipe où l'amour ne doit jamais trouver place sans avilir la grandeur du sujet, & même sans choquer la vraisemblance, convenoit au dessein qu'il avoit de ramener la Tragédie des Anciens, & de faire voir qu'elle pouvoit être parmi nous comme chez les Grecs exempte d'amour. Il vouloit purifier entierement notre Théâtre; mais ayant fait réflexion qu'il avoit un meilleur parti à prendre, il prit le parti d'y renoncer pour toujours, quoiqu'il fût encore dans toute sa force, n'ayant qu'environ trente-huit ans, & quoique Boileau le félicitât de ce qu'il étoit le seul capable de consoler Paris de la vieillesse de Corneille. Beaucoup plus sensible, comme il l'a avoué lui-même, aux mauvaises critiques qu'effuyoient ses Ouvrages, qu'aux loüanges qu'il en recevoit, ces amertumes salutaires que Dieu répandoit sur son travail, le dégoûtèrent peu-à-peu du métier de Poëte. Par sa retraite, Pradon resta maître du champ de bataille, ce qui fit dire à Boileau :

Et la Scène Françoise est en proie à Pradon.

Comme j'ai parlé de l'union qui régna d'abord entre Moliere, Chapelle, Boileau & mon Pere, il semble que la jeunesse de ces Poëtes auroit dû me fournir plusieurs traits amufans, pour égayer la première Partie de ces Mémoires. Quelque curieux que j'aye été d'en apprendre, je n'ai rien trouvé de ce genre, que ce que Grimaretz rapporte dans la Vie de Moliere, d'un souper fait à Auteuil, où Moliere rassembloit quelquefois ses amis dans une petite maison qu'il y avoit louée. Ce fameux souper quoique peu croyable, est très-véritable.

Mon

Mon Pere, heureusement n'en étoit pas ; le sage Boileau qui en étoit y perdit la raison comme les autres. Le vin ayant jetté tous les Convives dans la morale la plus sérieuse, leurs réflexions sur les miseres de la vie, & sur cette maxime des Anciens : Que le premier bonheur est de ne point naître, & le second de mourir promptement, leur fit prendre l'héroïque résolution d'aller sur le champ se jeter dans la riviere. Ils y alloient, & elle n'étoit pas loin. Moliere leur représenta qu'une si belle action ne devoit pas être ensevelie dans les ténèbres de la nuit, & qu'elle méritoit d'être faite en plein jour. Ils s'arrêterent, & se dirent en se regardant les uns les autres : *Il a raison* ; à quoi Chapelle ajoûta, *Oui, Messieurs, ne nous noyons que demain matin, & en attendant allons boire le vin qui nous reste.* Le jour suivant changea leurs idées, & ils jugerent à propos de supporter encore les miseres de la vie. Boileau a raconté plus d'une fois cette folie de sa jeunesse.

* J'ai parlé dans mes réflexions sur la Poësie d'un autre souper fait chez Moliere, pendant lequel la Fontaine fut accablé des railleries de ses meilleurs amis, du nombre desquels étoit mon Pere. Ils ne l'appelloient tous que *le Bon-homme* : c'étoit le surnom qu'ils lui donnoient à cause de sa simplicité. La Fontaine essuya leurs railleries avec tant de douceur, que Moliere qui en eut enfin pitié, dit tout bas à son voisin : *Ne nous mosquons pas du Bon-homme, il vivra peut-être plus que nous tous.*

La société entre Moliere & mon Pere ne dura pas longtems. J'en ai dit la raison. Boileau resta uni à Moliere, qui venoit le voir souvent, & faisoit grand cas de ses avis. Dans la suite Boileau lui conseilla de quitter le Théâtre, du moins
comme

* Tome II. p. 256.

comme Acteur. *Votre santé*, lui dit-il, *dépérit, parce que le métier de Comédien vous épuise : que n'y renoncez-vous ? Hélas !* lui répondit Moliere en soupirant, *c'est le point d'honneur qui me retient. Et quel point d'honneur*, répondit Boileau ? *Quoi ! vous barbouiller le visage d'une moustache de Sganarelle, pour venir sur un Théâtre recevoir des coups de bâton ? Voilà un beau point d'honneur pour un Philosophe comme vous.*

Il regarda toujours Moliere comme un génie unique : & le Roi lui demandant un jour, quel étoit le plus rare des grands Ecrivains qui avoient honoré la France pendant son règne, il lui nomma Moliere. *Je ne le croyois pas*, répondit le Roi ; *mais vous vous y connoissez mieux que moi.*

Boileau se vanta toute sa vie d'avoir appris à mon Pere à rimer difficilement : à quoi il ajoutoit que des vers aisés n'étoient pas des vers aisément faits. Il ne faisoit pas aisément les siens, & il a eu raison de dire, *Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.* Un de ses amis le trouvant dans sa chambre fort agité, lui demanda ce qui l'occupoit. *Une rime*, répondit-il : *je la cherche depuis trois heures.* *Voulez-vous*, lui dit cet ami, *que j'aie vous chercher un Dictionnaire de rimes ? Il pourra vous être de quelque secours.* *Non, non*, reprit Boileau, *cherchez-moi plutôt le Dictionnaire de la Raison.*

Il ne s'est jamais vanté, comme il est dit dans le Bolæana, d'avoir le premier parlé en vers de notre Artillerie ; & son dernier Commentateur prend une peine fort inutile, en rappelant plusieurs vers d'anciens Poètes pour prouver le contraire. La gloire d'avoir parlé le premier du fusil & du canon, n'est pas grande. Il se vançoit d'en avoir le premier parlé poétiquement, & par de nobles périphrases.

Il composa la Fable du Bucheron dans sa plus grande force, &, suivant ses termes, dans son bon
tems.

tems. Il trouvoit cette Fable languissante dans la Fontaine. Il voulut essayer s'il ne pourroit pas mieux faire, sans imiter le stile de Marot, desapprouvant ceux qui écrivoient dans ce stile. *Pourquoi, disoit-il, emprunter une autre langue, que celle de son siècle?*

L'Épithape bonne ou mauvaise, qui se trouve parmi ses Epigrammes, & sur laquelle ses Commentateurs n'ont rien dit, parce qu'ils n'ont pu l'entendre, fut faite sur Monsieur de Gourville: elle commence par ces vers, *Cy-gît justement regreté, &c.*

Quoiqu'il ait été accusé d'aimer l'argent, accusation fondée sur ce qu'il paroïssoit le dépenser avec peine, il avoit les sentimens nobles & desintéressés. La fierté dans les manieres, étoit selon lui, le vice des sots, & la fierté du cœur la vertu des honnêtes gens. J'ai fait connoître la générosité avec laquelle il donna tous ses Ouvrages aux Libraires, & le scrupule qui lui fit rendre aux pauvres tout le revenu de son Bénéfice. Comme il avoit eu quelque part à l'Opera de Bellerophon, Lulli, soit pour le récompenser, soit pour le réconcilier avec l'Opera, lui offrit un présent considérable qu'il refusa. On fait ses libéralités pour Patru & Cassandre, & la maniere dont il fit rétablir la pension du grand Corneille, en offrant le sacrifice de la sienne: action très véritable, que m'a racontée un témoin encore vivant *, & qu'on a eu tort de révoquer en doute, puisque Boursaut, qui ne devoit pas être disposé à le louer, la rapporte dans ses Lettres, aussi bien que celle qui regarde Cassandre, en ajoutant ces paroles remarquables : „ J'ai été ennemi de Monsieur Despréaux, „ &

* Dans les Mémoires de Trevoux, & dans la Lettre du Pere Tournemine imprimée à la tête des Oeuvres diverses de Corneille 1738.



„ & quand je le ferois encore, je ne pourrois m'em-
 „ pêcher d'en bien parler... Quoique rien ne
 „ soit plus beau que ses Poësies, je trouve les ac-
 „ tions que je viens dire, encore plus belles”.
 La bourse de Boileau, comme il est dit dans son E-
 loge Historique par Monsieur de Boze, fut ou-
 verte à beaucoup d'autres Gens de Lettres, &
 même à Linierre, qui souvent avec l'argent qu'il
 venoit d'en recevoir, alloit boire au premier ca-
 baret, & y faisoit une chanson contre son bien-
 faiteur.

Boileau aimoit la société, & étoit très exact à
 tous les rendez-vous. *Je ne me fais jamais atten-*
dre, disoit-il, parce que j'ai remarqué que les dé-
fauts d'un homme se présentent toujours aux yeux de
celui qui l'attend. Loin d'aimer à choquer ceux à
 qui il parloit, il tâchoit de ne leur rien dire que
 d'agréable, quand même il ne pensoit pas comme
 eux; quoiqu'il ne fût nullement flatteur. Dans
 une compagnie où il étoit, une Demoiselle dan-
 sa, chanta, & joua du clavecin, pour faire bril-
 ler tous ses talens. Comme il trouva qu'elle n'ex-
 celloit ni dans le clavecin, ni dans le chant, ni
 dans la danse, il lui dit: *On vous a tout appris,*
Mademoiselle, hormis à plaire; c'est pourtant ce que
vous savez le mieux.

Il mortifia cependant sans le vouloir, Barbin le
 Libraire, qui s'étoit fait une fête de lui donner à
 diner dans une maison de campagne très petite,
 mais très ornée, dont il faisoit ses délices. Après
 le diner il le mene admirer son jardin, qui étoit
 très peigné, mais fort petit comme la maison.
 Boileau après en avoir fait le tour, appelle son
 cocher, & lui ordonne de mettre ses chevaux.
Eh pourquoi donc, lui dit Barbin, *voulez-vous vous*
en retourner si promptement? C'est, répondit Boi-
 leau, *pour aller à Paris prendre l'air.*

Il pouvoit dire de lui-même, comme Horace,
Irasci

Irasci celerem, tamen ut placabilis essem. Il eut un jour une dispute fort vive avec son frere le Chanoine, qui lui donna un démenti d'une maniere assez dure. Les amis communs voulurent mettre la paix, & l'exhorterent à pardonner à son frere. *De tout mon cœur,* répondit-il, *parce que je me suis possédé : je ne lui ai dit aucune sottise. S'il m'en étoit échappé une, je ne lui pardonnerois de ma vie.*

Il avoit l'esprit trop solide pour être un homme à bons mots, mais il a fait souvent des réponses pleines de sens. Elles sont presque toutes mal rendues & défigurées dans le *Bolæana*. J'en rapporterai quelques-unes dans la suite de ces Mémoires, quand l'occasion s'en présentera, & je ne rapporterai que celles dont je me croirai bien instruit.

Quoiqu'il ait respecté dans tous les tems de sa vie la sainteté de la Religion, il n'en étoit pas encore assez pénétré, lorsque mon Pere se déterminâ à ne plus faire de Tragédies profanes, pour croire qu'elle l'obligeât à ce sacrifice. Edifié cependant du motif qui faisoit prendre à son ami une si grande résolution, il ne songea jamais à l'en détourner, & resta toujours également uni avec lui, malgré la vie différente qu'il embrassa, & dont je vais rendre compte.

Fin de la premiere Partie.



S E C O N D E P A R T I E.

J'ARRIVE enfin à l'heureux moment, où les grands sentimens de Religion dont mon Pere avoit été rempli dans son enfance, & qui avoient été longtems comme assoupis dans son cœur, sans s'y éteindre, se réveillèrent tout-à-coup. Il avoua que les Auteurs des Pièces de Théâtre étoient des empoisonneurs publics; & il reconnut qu'il étoit peut-être le plus dangereux de ces empoisonneurs. Il résolut non seulement de ne plus faire de Tragédies, & même de ne plus faire de vers; il résolut encore de réparer ceux qu'il avoit faits, par une rigoureuse pénitence. La vivacité de ses remords lui inspira le dessein de se faire Chartreux. Un saint Prêtre de sa Paroisse, Docteur de Sorbonne, qu'il prit pour Confesseur, trouva ce parti trop violent. Il représenta à son pénitent, qu'un caractère tel que le sien ne soutiendrait pas long-tems la solitude; qu'il feroit plus prudemment de rester dans le monde, & d'en éviter les dangers en se mariant à une personne remplie de piété; que la société d'une épouse sage l'obligeroit à rompre avec toutes les pernicieuses sociétés où l'amour du Théâtre l'avoit entraîné. Il lui fit espérer en même tems que les soins du ménage l'arracheroient malgré lui à la passion qu'il avoit le plus à craindre, qui étoit celle des vers. Nous savons cette particularité, parce que dans la suite de sa vie, lorsque des inquiétudes domestiques, comme les maladies de ses enfans, l'agitoient, il s'écrioit quelquefois: *Pourquoi m'y suis-je exposé? Pourquoi m'a-t-on détourné de me faire Chartreux? Je serois bien plus tranquille.*

Lorsqu'il

Lorsqu'il eut pris la résolution de se marier, l'amour ni l'intérêt n'eurent aucune part à son choix; il ne consulta que la raison pour une affaire si sérieuse: & l'envie de s'unir à une personne très vertueuse que de sages amis lui proposèrent, lui fit épouser le premier Juin 1677. Catherine de Romanet, fille d'un Trésorier de France du Bureau des Finances d'Amiens.

Suivant l'état du bien énoncé dans le contrat de mariage, il paroît que les Pièces de Théâtre n'étoient pas alors fort lucratives pour les Auteurs, & que le produit, soit des représentations, soit de l'impression des Tragédies de mon Pere, ne lui avoit procuré que de quoi vivre, payer ses dettes, acheter quelques meubles, dont le plus considérable étoit sa bibliothèque estimée 1500 livres, & menager une somme de 6000 livres qu'il employa aux frais de son mariage.

La gratification de 600 livres que le Roi lui avoit fait payer en 1664, ayant été continuée tous les ans sous le titre de pension d'Homme de Lettres, fut portée dans la suite à 1500 livres, & enfin à 2000 livres. M. Colbert le fit outre cela favoriser d'une Charge de Trésorier de France au Bureau des Finances de Moulins, qui étoit tombée aux parties casuelles. La Demoiselle qu'il épousa lui apporta un revenu pareil au sien. Lorsqu'il eut l'honneur d'accompagner le Roi dans ses campagnes, il reçut de tems en tems des gratifications sur la cassette par les mains du premier Valet de chambre. J'ignore si Boileau en recevoit de pareilles. Voici celles que reçut mon Pere, suivant ses Registres de recette & de dépense, qu'il tint avec une grande exactitude depuis son mariage. Je rapporte cet état pour faire connoître les bontés de LOUIS XIV. C'est un hommage que doit ma reconnoissance à la mémoire d'un Prince si généreux.

Le

Le 12 Avril 1678. reçu sur la cassette.	500 louis
Le 22 Octobre 1679.	400
Le 2 Juin 1681.	500
Le 28 Février 1683.	500
Le 8 Avril 1684.	500
Le 10 Mai 1685	500
Le 24 Avril 1688.	1000
	<hr/>
	3900

Ces différentes gratifications , (les louis valoient alors 11 livres) font la somme de 42900 livres. Il fut gratifié d'une Charge ordinaire de Gentilhomme de Sa Majesté le 12 Décembre 1690, à condition de payer dix mille livres à la veuve de celui dont on lui donnoit la charge, & il eut enfin comme Historiographe une pension de 4000 livres. Voilà sa fortune, qui n'a pu augmenter que par ses épargnes, autant que peut épargner un homme obligé de faire des voyages continuels à la Cour & à l'Armée, & qui se trouve chargé de sept enfans.

Sa plus grande fortune, fut le caractère de la personne qu'il avoit épousée. * „L'Auteur d'un „ Roman assez connu, a cru faire une peinture „ admirable de cette union, en disant qu'on doit „ à sa tendresse conjugale tous les beaux sentimens d'amour répandus dans ses Tragédies, „ parce que quand il avoit de pareils sentimens à „ exprimer, il alloit passer une heure dans l'appartement de sa femme, & tout rempli d'elle „ remontoit dans son cabinet pour faire ses vers. Comme il n'a composé aucune Tragédie profane depuis son mariage, le merveilleux de cet endroit du

* Mémoires d'un Homme de qualité.

du Roman, est très romanesque: mais je le puis remplacer par un autre très véritable, & beaucoup plus merveilleux.

Il trouva dans la tendresse conjugale un avantage bien plus solide, que celui de faire de bons vers. Sa compagne fut par son attachement à tous les devoirs de femme & de mere, & par son admirable piété, le captiver entierement, faire la douceur du reste de sa vie, & lui tenir lieu de toutes les sociétés auxquelles il venoit de renoncer. Je ferois connoître la confiance avec laquelle il lui communiquoit ses pensées les plus secretes, si j'avois retrouvé les lettres qu'il lui écrivoit, & que sans doute pour lui obéir, elle ne conservoit pas. Je fais que les termes tendres répandus dans de pareilles lettres, ne prouvent pas toujours que la tendresse soit dans le cœur; & que Ciceron à qui sa femme, lorsqu'il étoit en exil, paroissoit sa lumiere, sa vie, sa passion, sa très fidelle épouse, *mea lux... mea vita... mea desideria... fidelissima & optima conjux*, répudia quelque tems après sa chere Terentia pour épouser une jeune fille fort riche: mais je parle de deux époux que la Religion avoit unis, quoiqu'aux yeux du monde ils ne parussent pas faits l'un pour l'autre. L'un n'avoit jamais eu de passion plus vive que celle de la Poësie: l'autre porta l'indifférence pour la Poësie, jusqu'à ignorer toute sa vie ce que c'est qu'un vers; & m'ayant entendu parler, il y a quelques années, de rimes masculines & féminines, elle m'en demanda la différence: à quoi je répondis qu'elle avoit vécu avec un meilleur maître que moi. Elle ne connut ni par les représentations, ni par la lecture, les Tragédies auxquelles elle devoit s'intéresser; elle en apprit seulement les titres par la conversation. Son indifférence pour la fortune parut un jour

inconcevable à Boileau. Je rapporte ce fait, après avoir prévenu que la vie d'un homme de Lettres ne fournit pas des faits bien importans. Mon Pere rapportoit de Versailles la bourse de mille louis dont j'ai parlé, & trouva ma Mere qui l'attendoit dans la maison de Boileau à Auteuil. Il courut à elle, & l'embrassant: *Félicitez-moi*, lui dit-il, *voici une bourse de mille louis que le Roi m'a donnée.* Elle lui porta aussi tôt des plaintes contre un de ses enfans qui depuis deux jours ne vouloit point étudier. *Une autre fois*, reprit-il, *nous en parlerons, livrons-nous aujourd'hui à notre joie.* Elle lui représenta qu'il devoit en arrivant faire des reprimandes à cet enfant, & continuoit ses plaintes, lorsque Boileau, qui dans son étonnement se promenoit à grands pas, perdit patience, & s'écria: *Quelle insensibilité! peut-on ne pas songer à une bourse de mille louis!*

On peut comprendre qu'un homme, quoique passionné pour les amusemens de l'esprit, préfère à une femme enchantée de ces mêmes amusemens, & éclairée sur ces matieres, une compagne uniquement occupée du ménage, ne lisant de livres que ses livres de piété, ayant d'ailleurs un jugement excellent, & étant d'un très bon conseil en toutes occasions; on avouera cependant que la Religion a dû être le lien d'une si parfaite union entre deux caracteres si opposés: la vivacité de l'un lui faisant prendre tous les événemens avec trop de sensibilité, & la tranquillité de l'autre la faisant paroître presque insensible aux mêmes événemens. L'on pourroit faire la même réflexion sur la liaison des deux fideles amis. A la vérité leur maniere de penser des ouvrages d'esprit, étant la même, ils avoient le plaisir de s'en entretenir souvent; mais comme ils avoient tous deux un différent caractere, leur union constante

a dû

a dû avoir pour lien la probité; puisque, comme dit Ciceron*, il ne peut y avoir de véritable amitié qu'entre des gens de bien.

Un des premiers soins de mon Pere après son mariage fut de se reconcilier avec Messieurs de Port-Royal. Il ne lui fut pas difficile de faire sa paix avec M. Nicole qui ne savoit ce que c'étoit que la guerre, & qui le reçut à bras ouverts, lorsqu'il le vint voir accompagné de M. l'Abbé Dupin. Il ne lui étoit pas si aisé de se reconcilier avec M. Arnaud, qui avoit toujours sur le cœur les plaisanteries écrites sur la Mere Angelique sa sœur, plaisanteries fondées, par faute d'examen, sur des faits qui n'étoient pas exactement vrais. Boileau chargé de la négociation avoit toujours trouvé M. Arnaud intraitable. Un jour il s'avisa de lui porter un exemplaire de la Tragédie de Phédre de la part de l'Auteur. Monsieur Arnaud demouroit alors dans le Fauxbourg saint Jacques. Boileau en allant le voir, prend la résolution de lui prouver qu'une Tragédie peut être innocente aux yeux des Casuistes les plus sévères; & ruminant sa thèse en chemin: „ Cet homme, disoit-il, „ aura-t-il toujours raison, & ne pourrai-je par- „ venir à lui faire avoir tort? Je suis bien sûr „ qu'aujourd'hui j'ai raison: s'il n'est pas de mon „ avis, il aura tort. ” Plein de cette pensée, il entre chez Monsieur Arnaud, où il trouve une nombreuse compagnie. Il lui présente la Tragédie, & lui lit en même-tems l'endroit de la Préface où l'Auteur témoigne tant d'envie de voir la Tragédie reconciliée avec les personnes de piété. Ensuite déclarant qu'il abandonnoit Acteurs, Actrices, & Théâtre, sans prétendre les soutenir en aucune façon, il élève sa voix en Prédicateur
pour

* Hoc sentio nisi in bonis amicitiam esse non posse.
De Amic.

pour soutenir que si la Tragédie étoit dangereuse, c'étoit la faute des Poètes, qui en cela même alloient directement contre les règles de leur Art; mais que la Tragédie de Phédre conforme à ces règles, n'avoit rien que d'utile. L'Auditoire composé de jeunes Théologiens, l'écoutoit en souriant, & regardoit tout ce qu'il avançoit comme les paradoxes d'un Poète peu instruit de la bonne morale. Cet Auditoire fut bien surpris lorsque M. Arnaud prit ainsi la parole: *Si les choses sont comme il le dit, il a raison, & la Tragédie est innocente.* Boileau rapportoit qu'il ne s'étoit jamais senti de sa vie si content. Il pria M. Arnaud de vouloir bien jeter les yeux sur la Pièce qu'il lui laissoit, pour lui en dire son sentiment: Il revint quelques jours après le demander, & Monsieur Arnaud lui donna ainsi sa décision: *Il n'y a rien à reprendre au caractère de Phédre, puisqu'il nous donne cette grande leçon, que lorsqu'en punition de fautes précédentes Dieu nous abandonne à nous-mêmes, & à la perversité de notre cœur, il n'est point d'excès où nous ne puissions nous porter, même en les détestant. Mais pourquoi a-t-il fait Hyppolite amoureux?* Cette critique est la seule qu'on puisse faire contre cette Tragédie, & l'Auteur qui se l'étoit faite à lui-même, se justifioit en disant: *Qu'auroient pensé les Petits-Maitres d'un Hyppolite ennemi de toutes les femmes? Quelles mauvaises plaisanteries n'auroient-ils point faites!* Boileau charmé d'avoir si bien conduit sa négociation, demanda à Monsieur Arnaud la permission de lui amener l'Auteur de la Tragédie. Ils vinrent chez lui le lendemain, & quoiqu'il fût encore en nombreuse compagnie, le coupable entrant avec l'humilité & la confusion peintes sur le visage, se jeta à ses pieds: Monsieur Arnaud se jeta aux siens; tous deux s'embrassèrent. Monsieur Arnaud lui
promit

promit d'oublier le passé, & d'être toujours son ami, promesse fidèlement exécutée.

En 1674. l'Université projettoit une Requête qu'elle devoit présenter au Parlement, pour demander que la Philosophie de Descartes ne fût point enseignée. On en parloit chez Monsieur le Premier Président de Lamoignon, qui dit qu'on ne pourroit se dispenser de rendre un Arrêt conforme à cette Requête. Boileau présent à cette conversation imagina l'Arrêt burlesque qu'il composa avec mon Pere, & Bernier le fameux Voyageur, leur ami commun. Monsieur Dongois neveu de Boileau y mit le stile du Palais, & quand l'Arrêt fut en état, il le joignit à plusieurs expéditions qu'il devoit porter à signer à Monsieur le Premier Président, avec qui il étoit fort familier. Monsieur de Lamoignon ne se laissa pas surprendre: à peine eut-il jetté les yeux sur l'Arrêt, *Voilà*, dit-il, *un tour de Despréaux*. Cet Arrêt burlesque eut un succès que n'eût peut-être point eu une Pièce sérieuse; il sauva l'honneur des Philosophes & des Magistrats. L'Université ne songea plus à présenter sa requête.

Quoique Boileau & mon Pere n'eussent encore aucun titre qui les appellât à la Cour, ils y étoient fort bien reçus tous les deux. Monsieur Colbert les aimoit beaucoup. Etant un jour enfermé avec eux dans sa maison de Saux, on vint lui annoncer l'arrivée d'un Evêque, il répondit avec colere: *Qu'on lui fasse tout voir, excepté moi*.

Les Inscriptions mises au bas des tableaux sur les victoires du Roi, peintes par Monsieur le Brun dans la Galerie de Versailles, étoient pleines d'emphase, parceque Monsieur Charpentier qui les avoit faites, croyoit qu'on devoit mettre de l'esprit partout. Ces pompeuses déclamations déplurent avec raison à Monsieur de Louvois, qui,

par ordre du Roi les fit effacer, pour mettre à la place les Inscriptions simples que Boileau & mon Pere lui fournirent. Mon Pere a donné dans quelques occasions des devises, qui dans leur simplicité ont été trouvées fort heureuses, comme celle dont le corps étoit une orangerie, & l'âme, *conjuratos ridet aquilones*. Elle fut approuvée parcequ'elle avoit également rapport à l'orangerie de Versailles bâtie depuis peu, & à la ligue qui se formoit contre la France. Je n'en rapporte pas quelques autres qu'il donna dans la petite Académie, parceque l'honneur de pareilles choses doit être partagé entre tous ceux qui composent la même Compagnie.

C'étoit lui-même qui avoit donné l'idée de rassembler cette Compagnie. Il fut par là comme le fondateur de l'Académie des Médailles, qu'on nomma d'abord *la petite Académie*, & qui, devenue beaucoup plus nombreuse, prit sous une autre forme le nom d'Académie des Belles-Lettres. Elle ne fut composée dans son origine que d'un très-petit nombre de personnes, qu'on choisit pour exécuter le projet d'une histoire en médailles des principaux événemens du règne de LOUIS XIV. On devoit au bas de chaque médaille gravée, mettre en peu de mots le recit de l'événement qui avoit donné lieu à la médaille; mais on trouva que des récits forts courts n'apprendroient les choses qu'imparfaitement, & qu'une histoire suivie du règne entier seroit beaucoup plus utile. Ce projet fut agité & résolu chez Madame de Montespan. C'étoit elle qui l'avoit imaginé; & quoique la flatterie en fût l'objet, comme l'écrivoit depuis Madame la Comtesse de Caylus, *on conviendra que ce projet n'étoit pas celui d'une femme commune, ni d'une maitresse ordinaire*. Lorsqu'on eut pris ce parti, Madame de Maintenon proposa au Roi de charger du soin
d'é.

d'écrire cette histoire, Boileau & mon Pere. Le Roi qui les en jugea capables, les nomma ses Historiographes en 1677.

Mon Pere toujours attentif à son salut, regarda le choix de Sa Majesté, comme une grace de Dieu, qui lui procuroit cette importante occupation, pour le détacher entierement de la Poësie. Boileau lui-même parut aussi s'en détacher. Il est certain qu'il passa douze ou treize ans sans donner d'autres ouvrages en vers, que les deux derniers chants du Lutrin, parcequ'il voulut finir l'action de ce Poëme.

Les deux Poëtes résolus de ne plus l'être, ne songerent qu'à devenir Historiens; & pour s'en rendre capables, ils passerent d'abord beaucoup de tems à se mettre au fait & de l'Histoire générale de France, & de l'Histoire particuliere du règne qu'ils avoient à écrire. Mon Pere, pour se mettre ses devoirs devant les yeux, fit une es-pèce d'extrait du Traité de Lucien sur la maniere d'écrire l'Histoire. Il remarqua dans cet excellent traité des traits qui avoient rapport à la circonstance dans laquelle il se trouvoit, & il les rassembla dans l'écrit qui se trouvera à la suite de ses Lettres. Il fit ensuite des extraits de Mezerai, & de Vittorio Siri, & se mit à lire les Mémoires, Lettres, Instructions & autres Pièces de cette nature dont le Roi avoit ordonné qu'on lui donnât la communication.

Dans la campagne de cette année 1677. les villes que le Roi assiégea tomberent quand il parut; & lorsque de retour de ses rapides conquêtes, il vit à Versailles ses deux Historiens, il leur demanda pourquoi ils n'avoient pas eu la curiosité de voir un siège. *Le voyage*, leur dit-il, *n'étoit pas long. Il est vrai*, reprit mon Pere, *mais nos Tailleurs furent trop lents. Nous leur avions commandé des habits de campagne: lorsqu'ils*

nous les apporterent , les villes que Votre Majesté assiégeoit étoient prises. Cette réponse fut bien reçue du Roi , qui leur dit de prendre leurs mesures de bonne heure , parceque dorénavant ils le suivroient dans toutes les campagnes , pour être témoins des choses qu'ils devoient écrire.

La foible santé de Boileau ne lui permit que de faire une campagne , qui fut celle de Gand , l'année suivante. Mon Pere qui les fit toutes , avoit soin de rendre compte à son associé dans l'emploi d'écrire l'Histoire , de tout ce qui se passoit à l'armée ; & une partie de ces lettres se trouvera à la suite de ces Mémoires. Ce fut dans leur premiere campagne , que Boileau apprenant que le Roi s'étoit si fort exposé , qu'un boulet de canon avoit passé à sept pas de Sa Majesté , alla à lui & lui dit : *Je vous prie , Sire , en qualité de votre Historien , de ne pas me faire fuir si-tôt mon Histoire.*

Lorsqu'ils partirent en 1678. on vit pour la premiere fois deux Poëtes suivre une armée pour être témoins de sièges & de combats : ce qui donna lieu à des plaisanteries dont on amusoit le Roi. On prétendoit les surprendre en plusieurs occasions dans l'ignorance des choses militaires ; & même des choses les plus communes. Leurs meilleurs amis étoient ceux qui leur tendoient des pièges. S'ils n'y tomboient pas , on faisoit accroire qu'ils y étoient tombés. Tout ce qu'on dit de leur simplicité n'est peut-être pas exactement vrai. Je rapporterai cependant ce que j'ai entendu dire à d'anciens Seigneurs de la Cour.

La veille de leur départ pour la premiere campagne , Monsieur de Cavoye s'avisa , dit-on , de demander à mon Pere s'il avoit eu l'attention de faire ferrer ses chevaux à forfait. Mon Pere qui n'entend rien à cette question , lui en demande l'explication. *Croyez-vous donc* , lui dit Monsieur

sieur de Cavoye, que quand une armée est en marche, elle trouve par-tout des maréchaux ? Avant que de partir on fait un forfait avec un maréchal de Paris, qui vous garantit que les fers qu'il met aux pieds de votre cheval y resteront six mois. Mon Pere répond (ou plutôt on lui fait répondre :) *C'est ce que j'ignorois, Boileau ne m'en a rien dit ; mais je n'en suis pas étonné, il ne songe à rien.* Il va trouver Boileau pour lui reprocher sa négligence. Boileau avoue son ignorance, & dit qu'il faut promptement s'informer du maréchal le plus fameux pour ces sortes de forfaits. Ils n'eurent pas le tems de le chercher. Dès le soir même, Monsieur de Cavoye raconta au Roi le succès de sa plaisanterie. Un fait pareil, quand il seroit véritable, ne seroit aucun tort à leur réputation.

Puisque les plus petits faits, quand on parle de certains hommes, intéressent toujours, j'en rapporterai encore un de la même nature. Un jour, après une marche fort longue, Boileau très-fatigué se jeta sur un lit en arrivant, sans vouloir souper. M. de Cavoye qui le fut, alla le voir après le souper du Roi, & lui dit avec un air consterné, qu'il avoit à lui apprendre une fâcheuse nouvelle. *Le Roi*, ajouta-t-il, *n'est point content de vous ; il a remarqué aujourd'hui une chose qui vous fait un grand tort. Eh quoi donc*, s'écria Boileau tout allarmé ? *Je ne puis*, continua Monsieur de Cavoye, *me résoudre à vous la dire ; je ne saurois affliger mes amis.* Enfin après l'avoir laissé quelque tems dans l'agitation, il lui dit : *Puisqu'il faut vous l'avouer, le Roi a remarqué que vous étiez tout de travers à cheval. Si ce n'est que cela*, répondit Boileau, *laissez-moi dormir.*

Quoique mon Pere fût son confrere dans l'honorable emploi d'écrire l'Histoire du Roi, & dans la petite Académie, il ne l'avoit point encore pour con-

frere dans l'Académie Française : & comme il souhaitoit de le voir dans cette Compagnie, il l'avoit sans doute en vue , lorsqu'il fit valoir l'empressement de l'Académie à chercher des Sujets *, dans le Discours qu'il prononça le 30 Octobre de cette même année 1678, à la réception de Monsieur l'Abbé Colbert depuis Archevêque de Rouen. „ Oui, Monsieur, lui disoit-il, l'Académie vous a choisi : car nous voulons bien „ qu'on le sache, ce n'est point la brigue, ce ne „ sont point les sollicitations qui ouvrent les portes de l'Académie, elle va elle-même au-devant du mérite, elle lui épargne l'embarras de „ se venir offrir, elle cherche les Sujets qui lui „ sont propres, &c”.

J'ignore si l'Académie étoit alors dans l'usage, comme le disoit son Directeur, de choisir & de chercher elle-même ses Sujets. Je fais seulement que tous les Académiciens ne songeoient pas à chercher Boileau, & il y en avoit plusieurs qu'il ne songeoit pas non plus à solliciter. Le Roi lui demanda un jour pendant son souper, s'il étoit de l'Académie. Boileau répondit avec un air fort modeste, qu'il n'étoit pas digne d'en être. *Je veux que vous en soyez*, répondit le Roi. Quelque tems après, une place vauqua, & la Fontaine qui la vouloit solliciter, alla lui demander s'il seroit son concurrent. Boileau l'assura que non, & ne fit aucune démarche. Il eut cependant quelques voix, mais la pluralité fut pour la Fontaine : & lorsque suivant l'usage, on alla demander au Roi son agrément pour cette nomination, le Roi répondit seulement, *Je verrai* : de maniere que la Fontaine, quoique nommé, ne fut point reçu,

* Ce Discours qui n'a jamais été imprimé dans ses Oeuvres, ni dans les Recueils de l'Académie, se trouvera à la suite de ces Memoires.

reçu, & resta très-longtems, ainsi que l'Académie, dans l'incertitude. Enfin, une nouvelle place vauqua & l'Académie aussi-tôt nomma Boileau. Le Roi, lorsqu'on lui demanda son agrément, l'accorda en ajoutant : *Maintenant vous pouvez recevoir la Fontaine.* Boileau fut reçu le 3 Juillet 1684. L'Assemblée fut nombreuse le jour de sa réception. On étoit curieux d'entendre son Discours. Il étoit obligé de louer & de s'humilier. Il recevoit une grace inespérée, & il n'étoit pas homme à faire un remerciement à genoux. Il se tira habilement de ce pas difficile. Il loua sans flatterie, il s'humilia noblement, & en disant que l'entrée de l'Académie lui devoit être fermée *par tant de raisons*, il fit songer à tant d'Académiciens, dont les noms étoient dans ses Satyres.

A la fin de cette même année Corneille mourut, & mon Pere, qui, le lendemain de cette mort, entroit dans les fonctions de Directeur, prétendoit que c'étoit à lui à faire faire pour l'Académicien qui venoit de mourir, un Service suivant la coutume. Mais Corneille étoit mort pendant la nuit, & l'Académicien qui étoit encore Directeur la veille, prétendit que comme il n'étoit sorti de place que le lendemain matin, il étoit encore dans ses fonctions au moment de la mort de Corneille, & que par conséquent c'étoit à lui à faire faire le Service. Cette dispute n'avoit pour motif qu'une généreuse émulation : tous deux vouloient avoir l'honneur de rendre les devoirs funebres à un Mort si illustre. Cette contestation glorieuse pour les deux Parties, fut décidée par l'Académie en faveur de l'ancien Directeur : ce qui donna lieu à ce mot fameux que Bensérade dit à mon Pere, *Nul autre que vous ne pouvoit prétendre à enterrer Corneille; cependant vous n'avez pu y parvenir.*

La place de Corneille à l'Académie fut remplie par Thomas Corneille son frere, qui fut reçu avec Monsieur Bergeret. Mon Pere qui présidoit à cette réception en qualité de Directeur, répondit à leurs remerciemens par un Discours qui fut très-applaudi, & il le prononça avec tant de grace, qu'il répara entierement le Discours de sa réception. La matiere de celui-ci lui avoit plû davantage. L'admiration sincere qu'il avoit pour Corneille le lui avoit inspiré. Bayle en rapportant que Sophocle, lorsqu'il apprit la mort d'Euripide, parut sur le Théâtre en habit de deuil, & ordonna à ses Acteurs d'ôter leurs couronnes, ajoute : „ Ce que fit alors Sophocle étoit une „ preuve très-équivoque de son regret, parceque „ deux grands hommes qui aspirent à la même „ gloire, qui veulent s'exclure l'un l'autre du „ premier rang, s'entr'estiment intérieurement „ plus qu'ils ne voudroient, mais ne s'entr'aient pas. L'un d'eux vient-il à mourir, le „ survivant courra lui jeter de l'eau bénite, & „ en fera l'éloge de bon cœur : il est délivré des „ épines de la concurrence ”. Par cette même raison, Corneille avoit fait dire à Cornélie sur la douleur de César à la mort de Pompée :

O soupirs ! ô regrets ! ô qu'il est doux de plaindre
Le fort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre !

Quiconque eût pensé la même chose en cette occasion, eût été très-injuste. Les deux Rivaux depuis long-tems ne combattoient plus, & tous deux retirés de la carrière n'avoient plus rien à se disputer : c'étoit au Public à décider. Il n'a point encore décidé, on s'est toujours contenté de les comparer entr'eux. Le parallele a souvent été fait, & presque toujours avec plus d'antitheses que de justesse. Monsieur de Fontenelle,

tenelle, qui malgré la douceur de son caractère témoigne dans la vie de Corneille un peu de passion contre le Rival de Corneille, règle ainsi les places (je parle de cette vie imprimée dans la dernière édition de ses Oeuvres: celle qui se trouve dans l'Histoire de l'Académie Française ne contient pas les mêmes paroles) *Corneille a la première place, Racine la seconde. On fera à son gré l'intervalle entre ces deux places, un peu plus ou moins grand. C'est-là ce qui se trouve en ne comparant que les Ouvrages de part & d'autre. Mais si on compare ces deux hommes, l'inégalité est plus grande. Il peut-être incertain que Racine eût été, si Corneille n'eût pas été avant lui: il est certain que Corneille a été par lui-même.* Monsieur de Fontenelle qui a toujours été applaudi quand il a écrit sur les matières qui font l'objet des travaux de l'Académie des Sciences, a souvent rendu sur le Parnasse des décisions qui ont eu peu de partisans: ce qui me fait espérer que celle-ci sera du nombre.

Pour revenir au Discours prononcé à la réception de Thomas Corneille, je ferai remarquer qu'il n'est pas étonnant que mon Pere qui n'avoit pas été heureux dans le Discours sur sa propre réception, l'ait été dans celui-ci, qui lui fournissoit pour sujet l'éloge de Corneille. Il le faisoit dans l'effusion de son cœur, parce qu'il étoit intérieurement persuadé que Corneille valoit beaucoup mieux que lui: & en cela seulement il pensoit comme Monsieur de Fontenelle. Quelque crainte qu'il eût de parler de vers à mon Frere, quand il le vit en âge de pouvoir discerner le bon du mauvais, il lui fit apprendre par cœur des endroits de Cinna, & lorsqu'il lui entendoit reciter ce beau Vers,

Et monté sur le faite, il aspire à descendre:

Remarquez bien cette expression, lui disoit-il avec enthousiasme. On dit aspirer à monter; mais il faut connoître le cœur humain aussi bien que Corneille l'a connu, pour avoir su dire de l'Ambitieux, qu'il aspire à descendre. On ne croira point qu'il ait affecté la modestie lorsqu'il parloit ainsi en particulier à son fils: il lui disoit ce qu'il pensoit.

Tout l'endroit de son Discours dans l'Académie, qui contenoit l'éloge de Corneille, fut extrêmement goûté, & comme il avoit réüssi parce qu'il louoit ce qu'il admiroit, il réüssit également dans l'éloge de Louis XIV, lorsque s'adressant à Monsieur Bergeret premier Commis du Secrétaire d'Etat des affaires étrangères, il fit voir combien les négociations étoient faciles, sous un Roi dont les Ministres n'avoient tout au plus que *l'embaras de faire entendre avec dignité aux Cours Etrangères, ce qu'il leur dictoit avec sagesse.* Là, il dépeignit le Roi, la veille du jour qu'il partit pour se mettre à la tête de ses armées, écrivant dans son cabinet six lignes, pour les envoyer à son Ambassadeur, & les Puissances Etrangères ne pouvant s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qui leur étoit tracé par ces six lignes: Paroles qui représentoient toutes ces Puissances sous l'image du Roi Antiochus, étonné quoiqu'à la tête de ses armées, du cercle que l'Ambassadeur Romain traça autour de lui, & obligé de rendre sa réponse avant que d'en sortir.

Louis XIV. informé du succès de ce Discours, voulut l'entendre. L'Auteur eut l'honneur de lui en faire la lecture, après laquelle le Roi lui dit: *Je suis très-content *: je vous louerois davantage,* si

* Il a dit une autre fois le même mot à Boileau, si ce que Brossette rapporte dans son Commentaire est exact.

si vous m'aviez moins loué. Ce mot fut bientôt répandu partout & attira à mon Pere une Lettre que je vais rapporter, parcequ'ayant été écrite par un homme qui étoit alors dans la disgrâce, & qui écrivoit à un ami dans toute la sincérité de son cœur, & la confiance du secret, elle fait voir de quelle maniere pensoient de LOUIS XIV ceux mêmes qui croyoient avoir quelque sujet de s'en plaindre.

„ J'ai à vous remercier, Monsieur, du Discours qui m'a été envoyé de votre part. Rien n'est assurément si éloquent, & le Heros que vous y louez est d'autant plus digne de vos louanges, qu'il y a trouvé de l'excès. Il est bien difficile qu'il n'y en ait toujours un peu; les plus grands hommes sont hommes, & sentent toujours par quelque endroit de l'infirmité humaine. Je vous dirois bien des choses sur cela, si j'avois le plaisir de vous voir; mais il faudroit avoir dissipé un nuage, que j'ose dire être une tache dans ce soleil. Ce ne seroit pas une chose difficile, si ceux qui le pourroient faire avoient assez de générosité pour l'entreprendre. Je vous assure que les pensées que j'ai sur cela ne sont point intéressées, & que ce qui peut me regarder me touche fort peu. Si j'ai quelque peine, c'est d'être privé de la consolation de voir mes amis. Un tête à tête avec vous & avec votre compagnon me feroit bien du plaisir, mais je n'achetterois pas ce plaisir par la moindre lâcheté. Vous sçavez ce que cela veut dire: ainsi je demeure en paix, & j'attends avec patience que Dieu fasse connoître à ce Prince si accompli, qu'il n'a point dans son Royaume de Sujet plus fidèle, plus passionné pour sa véritable gloire, & si je l'ose dire, qui l'aime d'un amour plus pur, & plus dégagé de tout intérêt. Je pourrois ajoûter

D 7

„ que

„ que je suis naturellement si sincere, que si je
 „ ne sentoie dans mon cœur la vérité de ce que
 „ je dis, rien au monde ne seroit capable de me
 „ le faire dire. C'est pourquoi aussi je ne pour-
 „ rois me refoudre à faire un pas pour avoir la
 „ liberté de revoir mes amis, à moins que ce ne
 „ fût à mon Prince seul que j'en fusse redevable.
 Je suis, &c.

Boileau, nouvel Académicien, fut longtems assez exact aux assemblées, dans lesquelles il avoit souvent des contradictions à essuyer. Il parle dans une Lettre écrite à mon Pere, de ses disputes avec Monsieur Charpentier *. Dans ces disputes Litteraires, il ne trouvoit pas ordinairement le grand nombre pour lui, parcequ'il étoit environné de Confreres peu disposés à être de son avis. Un jour cependant il fut victorieux, & quand il racontoit cette victoire, il ajoûtoit en élevant la voix: *Tout le monde fut de mon avis, ce qui m'étonna; car j'avois raison, & c'étoit moi.*

Lorsqu'il fut question de recevoir à l'Académie Monsieur le Marquis de Saint Aulaire, il s'y opposa vivement, & répondit à ceux qui lui représentoient qu'il falloit avoir des égards pour un homme de cette condition: *Je ne lui dispute pas ses titres de Noblesse, mais je lui dispute ses titres du Parnasse.* Un des Académiciens ayant repliqué que Monsieur de Saint Aulaire avoit aussi ses titres du Parnasse, puisqu'il avoit fait de fort jolis vers: *Eh bien, Monsieur,* lui dit Boileau, *puisque vous estimez ses vers, faites-moi l'honneur de mépriser les miens.*

En 1685, Monsieur le Marquis de Seignelay devant donner dans sa maison de Saux une fête au Roi, demanda des vers à mon Pere, qui malgré

* Recueil des Lettres p. 90.

gré la résolution qu'il avoit prise de n'en plus faire, n'en put refuser dans une pareille occasion, à un Ministre auquel il étoit fort attaché, fils de son bienfaiteur. J'ai plus d'une fois entendu dire à Monsieur le Chancelier, que l'Antiquité (& qui la connoît mieux que lui?) ne nous offroit rien, dans un pareil genre, de si parfait que cette *Idylle sur la Paix*. Il admire comment le Poëte, en faisant parler des Bergers, a su réunir aux sentimens tendres & aux peintures riantes, les grandes & terribles images, dans un stile toujours naturel, & sans sortir du ton de l'*Idylle*. Puisqu'il m'est permis de rapporter historiquement les sentimens des autres, & que je rapporte ceux d'un grand Juge, j'ajouterais que je l'ai entendu, à ce sujet, faire remarquer l'heureuse disposition du même Auteur à écrire dans tous les genres différens. Est-il Orateur? est-il Historien? il excelle. Est-il Poëte? S'il fait une Comédie, il fait y faire rire, & le parterre, & ceux qui n'aiment que la fine plaisanterie. Dans ses Tragédies, il change de stile suivant les sujets. La versification d'*Andromaque*, n'est pas celle de *Britannicus*: celle de *Phédre* n'est pas celle d'*Athalie*. Compose-t-il des Chœurs & des Cantiques? il a le Lyrique le plus sublime. Fait-il des Epigrammes? il les assaisonne du meilleur sel. Entrepren-d-il une *Idylle*? il l'invente dans un goût nouveau. Quelques personnes prétendent que Lulli chargé de la mettre en Musique, trouva dans la force des vers un travail que les vers de Quinault ne lui avoient pas fait connoître. Il est pourtant certain que Lulli est aussi grand Musicien dans cette *Idylle* que dans ses Opera, & a parfaitement rendu le Poëte: j'avouerai seulement qu'à ces deux vers:

Retranchez de nos ans,
Pour ajouter à ses années,

la chute, à cause de la prononciation de la dernière syllabe, ne satisfait pas l'oreille, & que ce n'est pas la faute du Musicien, mais celle du Poëte, qui n'avoit pas pour le Musicien cette même attention qu'avoit Quinault.

Lorsque Monsieur le Comte de Thoulouse fut sorti de l'enfance, Madame de Montespan consulta mon Pere sur le choix de celui à qui on confieroit l'éducation du jeune Prince. Elle demandoit un homme d'un mérite distingué & d'un nom connu. Mon Pere voulant en cette occasion obliger Monsieur du Trouffet qu'il estimoit beaucoup, dit à Madame de Montespan : *Je vous propose sans crainte un homme dont le nom n'est pas connu, mais il mérite de l'être : ses Ouvrages qu'il n'a point donnés au public sous son nom, en ont été bien reçus.* Ces Ouvrages étoient la critique de la Princesse de Cleves, la Vie du Duc de Guise, & quelques petites Pièces de Vers fort ingénieuses. Monsieur du Trouffet connu depuis sous le nom de Valincourt fut agréé. On lui confia l'éducation du Prince. Il fut dans la suite Secrétaire général de la Marine, & par l'estime qu'il acquit à la Cour, justifia le choix de Madame de Montespan, & les témoignages de celui qui le lui avoit fait connoître.

Je n'ai jamais pu lire, sans une surprise extrême, ce qu'il dit dans sa Lettre à Monsieur l'Abbé d'Olivet, en parlant de l'histoire du Roi : * *Des préaux & Racine, après avoir long-tems essayé ce travail, sentirent qu'il étoit tout-à-fait opposé à leur genie.* Monsieur de Valincourt associé pour ce travail à Boileau après la mort de mon Pere, & chargé seul de la continuation de cette Histoire après la mort de Boileau, suivant toute apparence n'a jamais rien composé sur cette matiere. Il pou-
voit

* Histoire de l'Académie Française, 2. vol.

voit avoir, aussi-bien que ses prédécesseurs, le stile historique; mais pourquoi a-t-il voulu faire entendre que regardant ce travail comme opposé à leur genie, ils ne s'en occupoient pas; lui qui a su mieux qu'un autre combien ils s'en étoient occupés, & qui a été dépositaire après leur mort, de ce qu'ils en avoient écrit? Le fatal incendie, qui en 1726 consuma la maison qu'il avoit à saint Cloud, fut si prompt, qu'on ne put sauver les papiers les plus importans de l'Amirauté, & que les morceaux de l'Histoire du Roi périrent avec plusieurs autres papiers précieux à la Littérature. Le Recueil des Lettres de Boileau & de mon Pere fera connoître l'application continuelle qu'ils donnoient à l'Histoire dont ils étoient chargés. Quand ils avoient écrit quelque morceau intéressant, ils alloient le lire au Roi.

Ces lectures se faisoient chez Madame de Montespan. Tous deux avoient leur entrée chez elle aux heures que le Roi y venoit jouër, & Madame de Maintenon étoit ordinairement présente à la lecture. Elle avoit, au rapport de Boileau, plus de goût pour mon Pere que pour lui, & Madame de Montespan avoit au contraire plus de goût pour Boileau que pour mon Pere; mais ils faisoient toujours ensemble leur cour, sans aucune jalousie entr'eux. Lorsque le Roi arrivoit chez Madame de Montespan, ils lui lisoient quelque chose de son Histoire, ensuite le jeu commençoit: & lorsqu'il échappoit à Madame de Montespan, pendant le jeu, des paroles un peu aigres, ils remarquerent, quoique fort peu clair-voyans, que le Roi, sans lui répondre, regardoit en souriant Madame de Maintenon, qui étoit assise vis-à-vis de lui sur un tabouret, & qui enfin disparut tout-à-coup de ces assemblées. Ils la rencontrèrent dans la Galerie, & lui demanderent pourquoi elle ne venoit plus écouter leur lecture. Elle leur répon-

dit

dit fort froidement: *Je ne suis plus admise à ces misteres.* Comme ils lui trouvoient beaucoup d'esprit, ils en furent mortifiés & étonnés. Leur étonnement fut bien plus grand, lorsque le Roi obligé de garder le lit, les fit appeller, avec ordre d'apporter ce qu'ils avoient écrit de nouveau sur son Histoire, & qu'ils virent en entrant, Madame de Maintenon assise dans un fauteuil près du chevet du Roi, s'entretenant familièrement avec Sa Majesté. Ils alloient commencer leur lecture, lorsque Madame de Montespan qui n'étoit point attendue, entra, & après quelques complimens au Roi, en fit de si longs à Madame de Maintenon, que pour les interrompre, le Roi lui dit de s'asseoir, *n'étant pas juste, ajouta-t-il, qu'on lise sans vous, un Ouvrage que vous avez vous-même commandé.* Son premier mouvement fut de prendre une bougie pour éclairer le Lecteur: elle fit ensuite réflexion qu'il étoit plus convenable de s'asseoir, & de faire tous ses efforts pour paroître attentive à la lecture. Depuis ce jour le crédit de Madame de Maintenon alla en augmentant, d'une manière si visible, que les deux Historiens lui firent leur cour, autant qu'ils la faisoient faire.

Mon Pere, dont elle goûtoit la conversation, étoit beaucoup mieux reçu que son ami qu'il menoit toujours avec lui. Ils s'entretenoient un jour avec elle de la Poësie, & Boileau déclamant contre le goût de la Poësie burlesque, qui avoit régné autrefois, dit dans sa colere: *Heureusement ce misérable goût est passé, & on ne lit plus Scarron même dans les Provinces.* Son ami chercha promptement un autre sujet de conversation, & lui dit, quand il fut seul avec lui: *Pourquoi parlez-vous devant elle de Scarron? Ignorez-vous l'intérêt qu'elle y prend? Hélas! non,* reprit-il; *mais c'est toujours la première chose que j'oublie quand je la vois.*
Mal-

Malgré la remontrance de son ami, il eut encore la même distraction au lever du Roi. On y parloit de la mort du Comédien Poisson. *C'est une perte*, dit le Roi, *il étoit bon Comédien...* Oui, reprit Boileau, *pour faire un D. Japhet : il ne brilloit que dans ces misérables Pièces de Scarron.* Mon Pere lui fit signe de se taire, & lui dit en particulier : *Je ne puis donc paroître avec vous à la Cour, si vous êtes toujours si imprudent. F'en suis honteux*, lui répondit Boileau : *mais quel est l'homme à qui il n'échappe une sottise ?*

Incapable de trahir jamais sa pensée, il n'avoit pas toujours assez de présence d'esprit pour la taire. Il avoüoit que la franchise étoit une vertu souvent dangereuse ; mais il se consoloit de ses imprudences, par la conformité de caractère qu'il prétendoit avoir avec Monsieur Arnaud, dont, pour se justifier, il racontoit le fait suivant, qui peut trouver place dans un Ouvrage où je rassemble plusieurs traits de simplicité d'hommes connus. Monsieur Arnaud obligé de se cacher, trouva une retraite à l'Hôtel de Longueville, à condition qu'il n'y paroîtroit qu'avec un habit séculier, une grande perruque sur la tête, & l'épée au côté. Il y fut attaqué de la fièvre, & Madame de Longueville ayant fait venir le Médecin Brayer, lui recommanda d'avoir grand soin d'un Gentilhomme qu'elle protegeoit particulièrement, & à qui elle avoit donné depuis peu une chambre dans son hôtel. Brayer monte chez le malade, qui après l'avoir entretenu de sa fièvre, lui demande des nouvelles. *On parle*, lui dit Brayer, *d'un livre nouveau de Port-Royal, qu'on attribue à Monsieur Arnaud ou à Monsieur de Saci ; mais je ne le crois pas de Monsieur de Saci : il n'écrit pas si bien.* A ce mot, Monsieur Arnaud oubliant son habit gris & sa perruque, lui répond vivement ? *Que voulez-vous dire ? mon neveu écrit mieux que moi.*
Brayer

Brayer envisage son malade, se met à rire, descend chez Madame de Longueville, & lui dit : *La maladie de votre Gentilhomme n'est pas considérable ; je vous conseille cependant de faire en sorte qu'il ne voie personne. Il ne faut pas le laisser parler.* Madame de Longueville étonnée des réponses indiscrettes qui échappoient souvent à Monsieur Arnaud & à Monsieur Nicole, disoit qu'elle aimeroit mieux confier son secret à un libertin.

Boileau ne favoit ni dissimuler, ni flatter. Il eut cependant par hazard quelques faillies assez heureuses. Lorsque le Roi lui demanda son âge, il répondit, *Je suis venu au monde un an avant Votre Majesté, pour annoncer les merveilles de son règne.*

Dans le tems que l'affectation de substituer le mot de *Gros* à celui de *Grand* régnoit à Paris comme en quelques Provinces, où l'on dit un gros chagrin, pour un grand chagrin, le Roi lui demanda ce qu'il pensoit de cet usage : *Je le condamne,* répondit-il, *parcequ'il y a bien de la différence entre Louis le Gros & Louis le Grand.*

Malgré quelques réponses de cette nature, il n'avoit pas la réputation d'être Courtisan, & mon Pere passoit pour plus habile que lui dans cette science, quoiqu'il n'y fût pas non plus regardé comme bien expert, par les fins Courtisans, & par le Roi même, qui dit en le voyant un jour à la promenade avec Monsieur de Cavoye : *Voilà deux hommes que je vois souvent ensemble ; j'en devine la raison : Cavoye avec Racine se croit Bel esprit : Racine avec Cavoye se croit Courtisan.* Si l'on entend par Courtisan, un homme qui ne cherche qu'à mériter l'estime de son Maître, il l'étoit : si l'on entend un homme, qui, pour arriver à ses vues, est savant dans l'art de la dissimulation & de la flaterie, il ne l'étoit point,

point, & le Roi n'en avoit pas pour lui moins d'estime.

Il lui en donna des preuves en l'attirant souvent à sa Cour, où il voulut bien lui accorder un appartement dans le Château, & même les entrées. Il aimoit à l'entendre lire, & lui trouvoit un talent singulier pour faire sentir la beauté des Ouvrages qu'il lisoit. Dans une indisposition qu'il eut, il lui demanda de lui chercher quelque livre propre à l'amuser : mon Pere proposa une des Vies de Plutarque. *C'est du Gaulois*, répondit le Roi. Mon Pere repliqua qu'il tâcheroit en lisant de changer les tours de phrase trop anciens, & de substituer les mots en usage aux mots vieillis depuis Amiot. Le Roi consentit à cette lecture, & celui qui eut l'honneur de la faire devant lui, fut si bien changer en lisant, tout ce qui pouvoit, à cause du vieux langage, choquer l'oreille de son Auditeur, que le Roi écouta avec plaisir, & parut goûter toutes les beautés de Plutarque : mais l'honneur que recevoit ce Lecteur sans titre, fit murmurer contre lui les Lecteurs en charge.

Quelque agrément qu'il pût trouver à la Cour, il y mena toujours une vie retirée, partageant son tems entre peu d'amis & ses livres. Sa plus grande satisfaction étoit de revenir passer quelques jours dans sa famille ; & lorsqu'il se retrouvoit à sa table avec sa femme & ses enfans, il disoit qu'il faisoit meilleure chere qu'aux tables des Grands.

Il revenoit un jour de Versailles pour goûter ce plaisir, lorsqu'un Ecuyer de M. le Duc vint lui dire qu'on l'attendoit à diner à l'Hôtel de Condé. *Je n'aurai point l'honneur d'y aller*, lui répondit-il. *Il y a plus de huit jours que je n'ai vu ma femme & mes enfans, qui se font une fête de manger aujourd'hui avec moi une très-belle carpe ; je ne puis me dispenser de diner avec eux.*

L'Ecuyer

L'Ecuyer lui représenta qu'une compagnie nombreuse invitée au repas de M. le Duc, se faisoit aussi une fête de l'avoir, & que le Prince seroit mortifié s'il ne venoit pas. Une personne de la Cour qui m'a raconté la chose, m'a assuré que mon Pere fit apporter la carpe, qui étoit d'environ un écu, & que la montrant à l'Ecuyer, il lui dit: *Jugez vous-même si je puis me dispenser de dîner avec ces pauvres enfans qui ont voulu me régaler aujourd'hui, & n'auroient plus de plaisir s'ils mangeoient ce plat sans moi. Je vous prie de faire valoir cette raison à Son Altesse Sérénissime.* L'Ecuyer la rapporta fidèlement, & l'éloge qu'il fit de la carpe, devint l'éloge de la bonté du Pere, qui se croyoit obligé de la manger en famille. Quand un homme a mérité qu'on admire son caractère dans ces petites choses, il est permis de les rapporter en disant de lui ce que dit Tacite de son Beau-pere, *bonum virum facile crederes, magnum libenter.*

Ce caractère n'est pas celui d'un homme ardent à saisir toutes les occasions de faire sa cour. Il ne les cherchoit jamais, & souvent sa piété l'empêchoit de profiter de celles qui se présentoient. On lui dit qu'il feroit plaisir au Roi, d'aller donner quelques leçons de Déclamation à une Princesse, qui est aujourd'hui dans un rang très-élevé. Il y alla, & quand il vit qu'il s'agissoit de faire répéter quelques endroits d'Andromaque, qu'on avoit fait apprendre par cœur à la jeune Princesse, il se retira & demanda en grace qu'on n'exigeât point de lui de pareilles leçons.

Monsieur de Fontenelle nous apprend que Corneille agité de quelques inquiétudes au sujet de ses Pièces Dramatiques, eut besoin d'être rassuré par des Casuistes, qui lui firent toujours grace en faveur de la pureté qu'il avoit établie sur le Théâtre. Mon Pere qui fut son Casuiste à lui-même,

même, ne se fit aucune grace: & comme il ne rougissoit point d'avoüer ses remords, il ne laissa ignorer à personne qu'il eût voulu pouvoir anéantir ses Tragédies profanes, dont on ne lui parloit point à la Cour, parce qu'on savoit qu'il n'aimoit point à en entendre parler.

On peut reprocher aux Editeurs la négligence des dernières éditions de ses Oeuvres *. Il n'est pas étonnant néanmoins qu'elles n'ayent point été exactes depuis sa mort, puisqu'elles ne l'étoient pas de son vivant. Il ne présida qu'aux premières, & dans la suite ce fut Boileau, qui, sans lui en parler, examina les épreuves. Le Libraire obtint enfin de l'Auteur même d'en revoir un exemplaire, & il ne put s'empêcher d'y faire plusieurs corrections: mais avant que de mourir, il fit bruler cet exemplaire, comme je l'ai dit ailleurs †; & mon Frere qui fut le Ministre de ce sacrifice, n'eut pas la liberté d'examiner de quelle nature étoient les corrections: il vit seulement qu'elles étoient plus nombreuses dans le premier volume que dans le second.

Toute sa crainte étoit d'avoir un fils qui eût envie de faire des Tragédies. „ Je ne vous
 „ dissimulerai point, disoit-il à mon Frere, que
 „ dans la chaleur de la composition, on ne soit
 „ quelquefois content de soi; mais, & vous pou-
 „ vez m'en croire, lorsqu'on jette le lendemain
 „ les yeux sur son Ouvrage, on est tout étonné
 „ de ne plus rien trouver de bon dans ce qu'on
 „ admiroit la veille; & quand on vient à conside-
 „ rer, quelque bien qu'on ait fait, qu'on auroit
 „ pu mieux faire, & combien on est éloigné de
 „ la

* C'est celui de nos Poètes qui a été imprimé avec le moins de soin. Non seulement la dernière édition contient une Vie faite par un homme peu instruit, & des Lettres pitoyables sur ses Tragédies; mais on a remis dans le texte des vers que l'Auteur avoit changés.

† Réflexions sur la Poësie, vol. I. p. 1350

„ la perfection, on est souvent découragé. Ou-
 „ tre cela, quoique les applaudissemens que j'ai
 „ reçus m'ayent beaucoup flatté, la moindre
 „ critique, quelque mauvaise qu'elle ait été, m'a
 „ toujours causé plus de chagrin, que toutes les
 „ louanges ne m'ont fait de plaisir”.

Il comptoit au nombre des choses chagrinantes les louanges des ignorans, & lorsqu'il se mettoit en bonne humeur, il rapportoit le compliment d'un vieux Magistrat, qui, n'ayant jamais été à la Comédie, s'y laissa entraîner par une compagnie, à cause de l'assurance qu'elle lui donna qu'il verroit jouer l'Andromaque de Racine. Il fut très-attentif au spectacle, qui finissoit par les Plai-
 deurs. En sortant il trouva l'Auteur & lui dit: *Je suis, Monsieur, très-content de votre Andromaque, c'est une jolie Pièce: je suis seulement étonné qu'elle finisse si gaiement. J'avois d'abord eu quelque envie de pleurer, mais la vue des petits chiens m'a fait rire.* Le Bon-homme s'étoit imaginé que tout ce qu'il avoit vu représenter sur le Théâtre, étoit Andromaque.

Boileau racontoit aussi qu'un de ses parens à qui il avoit fait présent de ses Oeuvres, lui dit, après les avoir lues: *Pourquoi, mon cousin, tout n'est-il pas de vous, dans vos Ouvrages? J'y ai trouvé deux Lettres à Monsieur de Vivonne, dont l'une est de Balzac, & l'autre de Voiture.*

Un homme qui vivoit à la Cour, & qui depuis a été dans une grande place, lui demanda par quelle raison il avoit fait un Traité sur le Sublimé. Il n'avoit fait qu'ouvrir le volume de ses Oeuvres, dont Boileau lui avoit fait présent, & ayant lu sublimé pour sublime, il ne pouvoit comprendre qu'un Poëte eût écrit sur un tel sujet.

Boileau allant toucher sa pension au Trésor Royal, remit son ordonnance à un Commis, qui y lisant ces paroles, *la pension que nous avons accordée*

DE JEAN RACINE. 97

accordée à Boileau à cause de la satisfaction que ses Ouvrages nous ont donnée, lui demanda de quelle espèce étoient ses Ouvrages. De maçonnerie, répondit-il : je suis un Architecte.

Les Poètes qui s'imaginent être connus & admirés de tout le monde, trouvent souvent des occasions qui les humilient. Ils doivent s'attendre encore que leurs Ouvrages essuyeront les discours les plus bizarres, & seront exposés tantôt aux critiques injustes des envieux, tantôt aux louanges stupides des ignorans, & tantôt aux fausses décisions de ceux qui se croient des Juges. Un Poète, après avoir excité la terreur dans ses Tragédies, * peut s'entendre comparer à une petite Colombe gémissante, comme je l'ai dit autre part; & tous ces discours, quoique méprisables, révoltent toujours l'amour propre d'un Auteur, qui croit que tout le monde lui doit rendre justice.

Mon Pere, pour dégouter encore mon Frere de vers, & dans la crainte qu'il n'attribuât à ses Tragédies, les caresses dont quelques Grands Seigneurs l'accabloient, lui disoit; „ Ne croyez pas „ que ce soient mes vers qui m'attirent toutes ces „ caresses. Corneille fait des vers cent fois plus „ beaux que les miens, & cependant personne „ ne le regarde. On ne l'aime que dans la bouche de ses Acteurs: au lieu que sans fatiguer „ les gens du monde du recit de mes Ouvrages, „ dont je ne leur parle jamais, je me contente de „ leur tenir des propos amusans, & de les entre- „ tenir de choses qui leur plaisent. Mon talent „ avec eux n'est pas de leur faire sentir que j'ai „ de l'esprit, mais de leur apprendre qu'ils en „ ont. Ainsi quand vous voyez Monsieur le Duc „ passer

* *Veneri columbulus.* Reflexions sur la Poësie. vol. 2, n. 186.

„ passer souvent des heures entieres avec moi,
 „ vous seriez étonné, si vous étiez présent, de
 „ voir que souvent il en sort, sans que j'aye dit
 „ quatre paroles: mais peu à peu je le mets en
 „ humeur de causer, & il sort de chez moi en-
 „ core plus satisfait de lui que de moi”.

Le premier précepte qu'il lui donna quand il le fit entrer dans le monde, fut celui-ci: „ Ne prenez jamais feu sur le mal que vous entendrez dire de moi. On ne peut plaire à tout le monde, & je ne suis pas exempt de fautes plus qu'un autre. Quand vous trouverez des personnes qui ne vous paroîtront pas estimer mes Tragédies, & qui même les attaqueront par des critiques injustes, pour toute réponse, contentez-vous de les assurer que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour plaire au public, & que j'aurois voulu pouvoir mieux faire”.

Il avoit eu dans sa jeunesse une passion démesurée pour la gloire. La Religion l'avoit entièrement changé. Il reprochoit souvent à Boileau, l'amour qu'il conservoit toujours pour ses vers, jusqu'à vouloir donner au public les moindres Epigrammes faites dans sa jeunesse, & vider, comme il disoit, son porte-feuille entre les mains d'un Libraire. Loin d'être si liberal du sien, il ne nous l'a pas même laissé.

Il eût pu exceller dans l'Epigramme. Je ne rapporterai point ici celles qu'il a faites. On connoît les meilleures; sçavoir celle sur l'Aspar, sur l'Iphigénie de le Clerc, & sur la Judith de Boyer. Cette dernière est regardée comme une Epigramme parfaite. Monsieur de Valincourt remarque qu'il avoit l'esprit porté à la raillerie, & même à une raillerie amere, ce qui étoit cause qu'il disoit quelquefois des choses un peu piquantes, sans avoir intention de fâcher les personnes à qui il les disoit. Lorsque après la Capitulation du Château
 de

de Namur, le Prince de Barbançon qui en étoit Gouverneur en sortoit, il lui dit, *Voilà un mauvais tems pour déménager* ; ce qu'il ne lui disoit qu'à cause des pluies continuelles. Le Prince qui crut qu'il vouloit le railler, répondit avec douceur : *Quand on déménage comme je fais, le plus mauvais tems est trop beau*, & cette réponse plût fort au Roi.

Il est vrai, comme il est rapporté dans le *Boleana*, que mon Pere dit à quelqu'un qui s'étonnoit de ce que la Judith de Boyer n'étoit point sifflée : *Les sifflés sont à Versailles aux Sermons de l'Abbé Boileau*. Il estimoit infiniment l'Abbé Boileau, & ne fit cette réponse que pour faire remarquer certaine bizarerie d'un goût passager, qui est cause qu'un bon Prédicateur n'est pas goûté, tandis qu'un mauvais Poëte est applaudi.

La Piété qui avoit éteint en lui la passion des vers, fut aussi modérer son panchant à la raillerie, & il n'avoit plus depuis long tems qu'une plaisanterie agréable avec ses amis, comme lorsqu'il cria à Monsieur de Valincourt qui entroit dans la Galerie de Versailles : *Eh ! Monsieur, où est le feu ?* Parce que Monsieur de Valincourt, avec un air empressé, marchoit toujours à grands pas, ou plutôt couroit, comme un homme qui va annoncer que le feu est quelque part.

Boileau avoit contribué à faire sentir à mon Pere le danger de la raillerie, même entre amis. S'il recevoit de lui des conseils, il lui en donnoit à son tour : c'est le caractère de la véritable amitié, comme dit Ciceron : *Moneri & monere proprium est veræ amicitiae*. Dans une dispute qu'ils eurent sur quelque point de Littérature, Boileau accablé de ses railleries lui dit d'un grand sens froid, quand la dispute fut finie : *Avez-vous eu envie de me fâcher ? Dieu m'en garde*, répond son

ami. *Eh bien*, reprend Boileau, *vous avez donc tort, car vous m'avez fâché.*

Dans une autre dispute de même nature, Boileau pressé par de bonnes raisons, mais dites avec chaleur & raillerie, perdit patience & s'écria : *Eh bien, oui, j'ai tort : mais j'aime mieux avoir tort, que d'avoir orgueilleusement raison.*

Il ne pouvoit assez admirer comment son ami, que la vivacité de son esprit & de son temperament portoit à plusieurs passions dangereuses dans la société, pour soi-même & pour les autres, avoit toujours pu en moderer la violence; ce qu'il attribuoit aux sentimens de Religion qu'il avoit eu gravés dans le cœur dès l'enfance, & qui le retinrent contre ses panchans, dans les tems même les plus impetueux de sa jeunesse. Sur quoi il disoit, *La Raison conduit ordinairement les autres à la Foi; c'est la Foi qui a conduit Monsieur Racine à la Raison* *.

Boileau avoit reçu de la nature un caractère plus propre à la tranquillité & au bonheur. Exempt de toutes passions, il n'eut jamais à combattre contre lui-même. Il n'étoit point satyrique dans la conversation, ce qui faisoit dire à Madame de Sevigné, qu'il n'étoit cruel qu'en vers. Sans être, ce qu'on appelle Devot, il fut exact dans tous les tems de sa vie, à remplir les principaux devoirs de la Religion. Se trouvant à Pâque dans la terre d'un ami, il alla à confesse au Curé, qui ne le connoissoit pas, & qui étoit un homme fort simple. Avant que d'entendre sa confession, il lui demanda quelles étoient ses occupations ordinaires : *De faire des Vers*, répondit Boileau. *Tant pis*, dit le Curé. *Et quels Vers? Des Satyres*, ajouta

* Ce mot n'est pas exactement rapporté dans le *Bolzana*.

joûta le Pénitent. *Encore pis*, répondit le Confesseur. *Et contre qui? Contre ceux*, dit Boileau, *qui font mal des vers; contre les vices du tems; contre les Ouvrages pernicioeux, contre les Romans, contre les Opera...* *Ab!* dit le Curé, *il n'y a donc pas de mal, & je n'ai plus rien à vous dire.*

On peut bien assurer que ces deux Poëtes n'ont jamais rougi de l'Évangile. Mon Pere, comme chef de famille, se croyoit obligé à une plus grande régularité. Il n'alloit jamais aux Spectacles, & ne parloit devant ses enfans, ni de Comédie, ni de Tragédie profane. A la Priere qu'il faisoit tous les soirs au milieu d'eux & de ses domestiques, quand il étoit à Paris, il ajoûtoit la lecture de l'Évangile du jour, que souvent il expliquoit lui-même, par une courte exhortation proportionnée à la portée de ses Auditeurs, & prononcée avec cette ame qu'il donnoit à tout ce qu'il disoit.

Pour occuper de lectures pieuses Monsieur de Seignelay malade, il alloit lui lire les Pseaumes: cette lecture le mettoit dans une espèce d'enthousiasme, dans lequel il faisoit sur le champ une paraphrase du Pseaume. J'ai entendu dire à Monsieur l'Abbé Renaudot, qui étoit un des Auditeurs, que cette paraphrase leur faisoit sentir toute la beauté du Pseaume, & les enlevoit.

Un autre exemple de cet enthousiasme qui le faisoit dans la lecture des choses qu'il admiroit, est rapporté par Monsieur de Valincourt. Il étoit avec lui à Auteuil chez Boileau avec Monsieur Nicole & quelques autres amis distingués. On vint à parler de Sophocle dont il étoit si grand admirateur, qu'il n'avoit jamais osé prendre un de ses sujets de Tragédie. Plein de cette pensée, il prend un Sophocle Grec, & lit la Tragédie d'Oedipe en la traduisant sur le champ. Il s'émut à tel point,

dit Monsieur de Valincourt *, que tous les Auditeurs éprouverent les sentimens de terreur & de pitié dont cette Pièce est pleine. „ J'ai vu, a-
 „ joute-t-il, nos meilleures Pièces représentées
 „ par nos meilleurs Acteurs : rien n'a jamais ap-
 „ proché du trouble où me jetta ce récit ; & au
 „ moment que j'écris, je m'imagine voir encore
 „ Racine, le livre à la main, & nous tous cons-
 „ ternés autour de lui". Voilà sans doute ce qui
 a fait croire qu'il avoit le dessein de composer un Oedipe.

Un morceau d'éloquence qui le mettoit dans l'enthousiasme, étoit la Priere à Dieu qui termine le livre contre Monsieur Mallet. Il aimoit à la lire, & lorsqu'il se trouvoit avec des personnes disposées à l'entendre, il les attendrissoit, suivant ce que m'a raconté Monsieur Rollin, qui avoit été présent à une de ces lectures.

Dans l'Écrit intitulé *le nouvel Absalon, &c.* qui fut imprimé par ordre de LOUIS XIV. il reconnoissoit l'éloquence de Démosthene contre Philippe, & l'on fait quelle admiration il avoit pour Démosthene. *Ce bourreau fera tant qu'il lui donnera de l'esprit*, dit-il un jour, en entendant Monsieur de Toureil qui proposoit différentes manières d'en traduire une phrase. Boileau avoit la même admiration pour Démosthene. *Toutes les fois, disoit-il, que je relis l'Oraison pour la Couronne, je me repens d'avoir écrit.*

Monsieur de Valincourt rapporte encore que quand mon Pere avoit un Ouvrage à composer, il alloit se promener : qu'alors se livrant à son enthousiasme, il récitoit ses vers à haute voix, & que travaillant ainsi à la Tragédie de Mithridate
 dans

* Lettre à M. l'Abbé d'Oliver, Histoire de l'Académie Française.

dans les Thuilleries où il se croyoit seul, il fut surpris de se voir entouré d'un grand nombre d'ouvriers, qui, occupés au jardin, avoient quitté leur ouvrage pour venir à lui. Il ne se crut pas un Orphée dont les chants attiroient ces ouvriers pour les entendre, puisqu'au contraire, au rapport de Monsieur de Valincourt, ils l'entouroient craignant que ce ne fût un homme au desespoir, prêt à se jeter dans le bassin. M. de Valincourt eût pu ajoûter qu'au milieu même de cet enthousiasme, si-tôt qu'il étoit abordé par quelqu'un, il revenoit à lui, n'avoit plus rien de Poëte, & étoit tout entier à ce qu'on lui disoit.

Segrais qui admiroit avec raison Corneille, mais qui n'avoit pas raison de le louer aux dépens de Boileau & de mon Pere, avance dans ses Mémoires, que cette maxime de la Rochefoucault, *C'est une grande pauvreté de n'avoir qu'une sorte d'esprit*, fut écrite à leur occasion: *Parce que, dit Segrais, tout leur entretien roule sur la Poësie; ôtez-les de là, ils ne savent plus rien.* Ce reproche injuste à l'égard de Boileau même, l'est encore plus à l'égard de mon Pere. Un homme qui n'eût été que Poëte, & qui n'eût parlé que vers, n'eut pas long-tems réüssi à la Cour. Il évitoit toujours, comme je l'ai déjà dit, de parler de ses Ouvrages, & lorsque quelques Auteurs venoient pour lui montrer les leurs, il les renvoyoit à Boileau, en leur disant, que pour lui il ne se mêloit plus de Vers. Quand il en parloit, c'étoit avec modestie & lorsqu'il se trouvoit avec ce petit nombre de Gens de Lettres, dont, ainsi que Boileau, il cultivoit la société. Ceux qu'ils voyoient le plus souvent étoient les Peres Bourdaloue, Bouhours, & Rapin; Messieurs Nicole, Valincourt, la Bruyere, la Fontaine & Bernier: ils perdirent ce dernier en 1688. Sa mort eut pour cause une plaisanterie qu'il essuya de la part

de Monsieur le Premier Président de Harlai étant à sa table. Ce Philosophe que ses voyages & les principes de Gassendi avoient mis au-dessus de beaucoup d'opinions communes, n'eut pas la fermeté de soutenir une raillerie assez froide. Comme il étoit d'un commerce fort doux, sa mort fut très sensible à Boileau & à mon Pere.

Leurs amis étoient communs, comme leurs sentimens. Tous deux respectoient autant qu'ils le devoient le R. P. Bourdaloue. Les grands hommes s'estiment mutuellement, quoique leurs talens soient différens. Boileau a publié combien l'estime du P. Bourdaloue étoit honorable pour lui, quand il a dit :

Ma franchise sur-tout gagna sa bienveillance :
Enfin, après Arnaud, ce fut l'illustre en France
Que j'admire le plus, & qui m'aima le mieux.

En parlant de sa franchise, il en donne un exemple dans ces vers même. Il eut, au rapport de Madame de Sevigné, à un diner chez M. de Lamoignon, une dispute fort vive avec le Compagnon du P. Bourdaloue, en présence de ce Pere, de deux Evêques, & de Corbinelli. Voici l'histoire de cette dispute, écrite par Madame de Sevigné.

* „ On parla des Ouvrages des Anciens & des
„ Modernes. Despréaux soutint les Anciens à la
„ reserve d'un seul Moderne, qui surpasse à son
„ goût & les Vieux & les Nouveaux. Le Com-
„ pagnon de Bourdaloue, qui faisoit l'entendu,
„ lui demanda quel étoit donc ce livre si distin-
„ gué dans son esprit. Il ne voulut pas le nom-
„ mer.” Corbinelli lui dit : „ Monsieur, je vous
„ conjure de me le dire, afin que je le lise toute la
„ nuit.

* Lettre du 15 Janvier 1690.

„ nuit. Despréaux lui répondit en riant : *Ab !*
 „ Monsieur, vous l'avez lu plus d'une fois, j'en
 „ suis assuré. Le Jésuite reprend, & presse Des-
 „ préaux de nommer cet Auteur si merveilleux,
 „ avec un air dédaigneux, un *cotal riso amaro.*
 „ Despréaux lui dit, *Mon Pere, ne me pressez*
 „ *point* : le Pere continue. Enfin Despréaux le
 „ prend par le bras, & le serrant bien fort lui
 „ dit : *Mon Pere, vous le voulez : Eh bien, c'est*
 „ *Pascal, morbleu ! Pascal !* dit le Pere tout é-
 „ tonné, *Pascal est beau autant que le Faux le peut*
 „ *être. Le Faux,* dit Despréaux, *le Faux ! Sa-*
 „ *chez qu'il est aussi vrai qu'il est inimitable : on*
 „ *vient de le traduire en trois Langues.* Le Pere
 „ répond : *Il n'en est pas plus vrai pour cela.* Des-
 „ préaux entame une autre dispute : le Pere
 „ s'échauffe de son côté ; & après quelques dis-
 „ cours fort vifs de part & d'autre, Despréaux
 „ prend Corbinelli par le bras, s'enfuit au bout
 „ de la chambre ; puis revenant & courant com-
 „ me un forcené, il ne voulut jamais se rapro-
 „ cher du Pere, & alla rejoindre la Compagnie”.
 Ici finit l'histoire, le rideau tombe. J'ignore si
 Madame de Sevigné n'a point orné son récit, mais
 je fais que le P. Bouhours s'entretenant avec Boi-
 leau sur la difficulté de bien écrire en François,
 lui nommoit ceux de nos Ecrivains qu'il regar-
 doit comme ses modeles, pour la pureté de la
 Langue. Boileau rejettoit tous ceux qu'il nom-
 moit, comme mauvais modeles. *Quel est donc, se-*
lon vous, lui dit le P. Bouhours, *l'Ecrivain par-*
fait ? Que lisons-nous ? *Mon Pere,* reprit Boileau,
lisons les Lettres Provinciales, & croyez-moi, ne
lisons pas d'autre livre. Le même Pere en se plaignant
 à lui de quelques critiques imprimées contre sa
 traduction du nouveau Testament, lui disoit : *Je*
sais d'où elles partent, je connois mes ennemis, je
saurai me venger d'eux. Gardez-vous-en bien, re-

prit Boileau, *ce seroit alors qu'ils auroient raison de dire que vous n'avez pas entendu votre Original, qui ne prêche que le pardon des ennemis.*

Mon Pere avoit plus d'attention que Boileau à ne rien dire aux personnes à qui il parloit, qui fût contraire à leur maniere de penser. D'ailleurs, il étoit moins souvent que lui dans le monde. Lorsqu'il pouvoit s'échapper de Versailles, il venoit s'enfermer dans son cabinet, où il employoit son tems à travailler à l'Histoire du Roi qu'il ne perdoit jamais de vue, ou à lire l'Écriture Sainte, qui lui inspiroit des réflexions pieuses qu'il mettoit quelquefois par écrit. Il lisoit avec admiration les Ouvrages de Monsieur Bossuet, & n'avoit pas à beaucoup près le même respect pour ceux de Monsieur Huet. Il n'approuvoit pas l'usage que ce savant Ecrivain vouloit faire en faveur de la Religion, de son érudition profane. Il appliquoit au livre de la Démonstration Évangélique ce vers de Terence :

Te cum tuâ

Monstratione magnus perdat Jupiter.

Il desapprouvoit sur tout le Livre du même Auteur, intitulé *Quæstiones Alnetanæ*, dont il a fait un extrait.

Quoiqu'il se fût fait depuis plusieurs années un devoir de Religion de ne plus penser à la Poësie, il s'y vit cependant rappelé par un devoir de Religion, auquel il ne s'attendoit pas. Madame de Maintenon attentive à tout ce qui pouvoit procurer aux jeunes Demoiselles de Saint Cyr une éducation convenable à leur naissance, se plaignit du danger qu'on trouvoit à leur apprendre à chanter & reciter des vers, à cause de la nature de nos meilleurs vers, & de nos plus beaux airs. Elle communiqua sa peine à mon Pere, & lui deman-
da

da s'il ne seroit pas possible de réconcilier la Poësie & la Musique avec la Piété. Le projet l'édifia & l'allarma. Il souhaita que tout autre que lui fût chargé de l'exécution. Ce n'étoit point le reproche de sa conscience qu'il craignoit dans ce travail, il craignoit pour sa gloire. Il avoit une réputation acquise, & il pouvoit la perdre, puisqu'il avoit perdu l'habitude de faire des vers, & qu'il n'étoit plus dans la vigueur de l'âge. Que diroient ses ennemis, & que se diroit-il à lui-même, si après avoir brillé sur le Théâtre profane, il alloit échouer sur un Théâtre consacré à la Piété? Je vais rapporter ce qu'une plume meilleure que la mienne a écrit sur ses craintes, sur l'origine de la Tragédie d'Esther, & sur celle d'Athalie.

Une aimable élève de Saint Cyr, quoique sortie depuis peu de cette Maison, & mariée à Monsieur le Comte de Caylus, exécuta le Prologue de la Piété fait pour elle, & plusieurs fois le rôle d'Esther. Par les charmes de sa personne & de sa déclamation, elle contribua au succès de cette Pièce dont elle a parlé dans le Recueil qu'elle fit un an avant sa mort, & qu'elle intitula *mes Souvenirs*, parce qu'elle y rassembla ce que lui rappela sa mémoire de plusieurs événemens arrivés de son tems à la Cour: c'est de ces *Souvenirs*, Recueil si estimé des personnes qui en ont connoissance, qu'est tiré le morceau suivant, & un autre que je donnerai encore *. „ Madame de Brinon, prie-
 „ miere Superieure de S. Cyr, aimoit les vers &
 „ la Comédie; & au défaut des Pièces de Cor-
 „ neille & de Racine, qu'elle n'osoit faire jouer,
 „ elle en composoit de détestables à la vérité;

„ mais
 * Le stile de Madame la Comtesse de Caylus rend ces deux Morceaux précieux: je les dois à Monsieur le Comte de Caylus son fils, dont le zèle officieux est connu de tout le monde.

„ mais c'est cependant à elle & à son goût pour
 „ le Théâtre qu'on doit les deux belles Pié-
 „ ces que Racine a faites pour S. Cyr. Madame
 „ de Brinon avoit de l'esprit & une facilité in-
 „ croyable d'écrire & de parler, car elle faisoit
 „ aussi des espèces de Sermons fort éloquens; &
 „ tous les Dimanches après la Messe elle expli-
 „ quoit l'Evangile comme auroit pu faire M. le
 „ Tourneux.

„ Mais je reviens à l'origine de la Tragédie de
 „ Saint Cyr. Madame de Maintenon voulut voir
 „ une des Pièces de Madame de Brinon. Elle la
 „ trouva telle qu'elle étoit, c'est-à-dire si mau-
 „ vaïse, qu'elle la pria de n'en plus faire jouer
 „ de semblables, & de prendre plutôt quelque
 „ belle Pièce de Corneille ou de Racine, choi-
 „ sissant seulement celles où il y auroit le moins
 „ d'amour. Ces petites filles représenterent Cin-
 „ na assez passablement pour des enfans qui n'a-
 „ voient été formées au Théâtre que par une
 „ vieille Religieuse. Elles jouèrent aussi Andro-
 „ maque: & soit que les Actrices en fussent mieux
 „ choisies, ou qu'elles commençassent à prendre
 „ des airs de la Cour, dont elles ne laissoient pas
 „ de voir de tems en tems ce qu'il y avoit de
 „ meilleur, cette Pièce ne fut que trop bien re-
 „ présentée au gré de Madame de Maintenon, &
 „ elle lui fit appréhender que cet amusement ne
 „ leur insinuât des sentimens opposés à ceux qu'el-
 „ le vouloit leur inspirer. Cependant comme el-
 „ le étoit persuadée que ces sortes d'amusemens
 „ sont bons à la jeunesse; qu'ils donnent de la
 „ grace, apprennent à mieux prononcer, & cul-
 „ tivent la mémoire (car elle n'oublioit rien de
 „ tout ce qui pouvoit contribuer à l'éducation de
 „ ces Demoiselles, dont elle se croyoit avec rai-
 „ son particulièrement chargée) elle écrivit à
 „ Monsieur Racine après la représentation d'An-
 „ droma-

„ dromaque : *Nos petites filles viennent de jouer*
 „ *votre Andromaque, & l'ont si bien jouée qu'elles*
 „ *ne la joueront de leur vie, ni aucune autre de vos*
 „ *Pièces.* Elle le pria dans cette même lettre de
 „ lui faire dans ses momens de loisir quelque es-
 „ pece de Poëme moral ou historique, dont l'a-
 „ mour fût entièrement banni, & dans lequel il
 „ ne crût pas que sa réputation fût intéressée, par-
 „ ce que la Pièce resteroit ensevelie à Saint Cyr,
 „ ajoutant qu'il lui importoit peu que cet Ouvra-
 „ ge fût contre les règles, pourvu qu'il contri-
 „ buât aux vues qu'elle avoit de divertir les De-
 „ moiselles de Saint Cyr en les instruisant. Cette
 „ lettre jetta Racine dans une grande agitation.
 „ Il vouloit plaire à Madame de Maintenon; le
 „ refus étoit impossible à un Courtisan, & la com-
 „ mission délicate pour un homme qui com-
 „ me lui avoit une grande réputation à soutenir,
 „ & qui, s'il avoit renoncé à travailler pour les
 „ Comédiens, ne vouloit pas du moins détruire
 „ l'opinion que ses Ouvrages avoient donnée de
 „ lui. Despréaux qu'il alla consulter décida brus-
 „ quement pour la négative. Ce n'étoit pas le
 „ compte de Racine. Enfin après un peu de re-
 „ flexions, il trouva dans le sujet d'Esther tout ce
 „ qu'il falloit pour plaire à la Cour. Despréaux
 „ lui-même en fut enchanté, & l'exhorta à tra-
 „ vailler avec autant de zèle qu'il en avoit eu
 „ pour l'en détourner.

„ Racine ne fut pas long-tems sans porter à
 „ Madame de Maintenon, non seulement le plan
 „ de sa Pièce, (car il avoit accoutumé de les
 „ faire en prose, scène pour scène, avant que
 „ d'en faire les vers) il porta le premier acte
 „ tout fait. Madame de Maintenon en fut char-
 „ mée, & sa modestie ne put l'empêcher de trou-
 „ ver dans le caractère d'Esther & dans quelques
 „ circonstances de ce sujet, des choses flatteuses
 „ pour



„ pour elle. La Vasty avoit ses applications-
 „ Aman des traits de ressemblance & indépenda-
 „ ment de ces idées; l'Histoire d'Esther conve-
 „ noit parfaitement à Saint Cyr. Les chœurs que
 „ Racine, à l'imitation des Grecs, avoit toujours
 „ en vue de remettre sur la scène, se trouvoient
 „ placés naturellement dans Esther, & il étoit
 „ ravi d'avoir eu cette occasion de les faire con-
 „ noître & d'en donner le goût. Enfin je crois
 „ que si l'on fait attention au lieu, au tems & aux
 „ circonstances, on trouvera que Racine n'a pas
 „ moins marqué d'esprit en * cette occasion, que
 „ dans d'autres Ouvrages plus beaux en eux-
 „ mêmes.

„ Esther fut représentée un an après la résolu-
 „ tion que Madame de Maintenon avoit prise de
 „ ne plus laisser jouer de Pièces profanes à Saint
 „ Cyr. Elle eut un si grand succès, que le sou-
 „ venir n'en est pas encore effacé.

„ Jusques-là il n'avoit point été question de
 „ moi, & on n'imaginait pas que je dusse y re-
 „ présenter un rôle; mais me trouvant présente
 „ aux recits que Monsieur Racine venoit faire à
 „ Madame de Maintenon de chaque scène
 „ à mesure qu'il les composoit, j'en retenois
 „ des vers: & comme j'en recitai un jour à Mon-
 „ sieur Racine, il en fut si content, qu'il deman-
 „ da en grace à Madame de Maintenon de m'or-
 „ donner de faire un personnage: ce qu'elle fit.
 „ Mais je ne voulus point de ceux qu'on avoit
 „ déjà destinés; ce qui l'obligea de faire pour
 „ moi le Prologue de sa Pièce. Cependant ayant
 „ appris, à force de les entendre, tous les au-
 „ tres

* Voilà parler en personne éclairée: Les ennemis
 de l'Auteur ne parlerent pas de même. Ils disoient
 qu'il entendoit mieux à parler d'Amour que de Dieu.
 Ainsi ses premières craintes avoient été bien fondées,
 puisqu'Esther malgré son succès, fut très-critiquée.

DE JEAN RACINE. III

„ tres rôles, je les jouai successivement à mesure
„ qu'une des Actrices se trouvoit incommodée : car
„ on représenta Esther tout l'hiver, & cette Pié-
„ ce qui devoit être renfermée dans Saint Cyr,
„ fut vue plusieurs fois du Roi & de toute la
„ Cour, toujours avec le même applaudisse-
„ ment”.

Esther fut représentée en 1689. Les Demoiselles avoient été formées à la déclamation par l'Auteur même, qui en fit d'excellentes Actrices. Pour cette raison il étoit tous les jours par ordre de Madame de Maintenon, dans la Maison de Saint Cyr : & la mémoire qu'il y a laissée, lui fait tant d'honneur, qu'il m'est permis d'en parler. J'ose dire qu'elle y est chérie & respectée, à cause de l'admiration qu'eurent toutes ces Dames pour la douceur & la simplicité de ses mœurs. J'eus l'honneur d'entretenir, il y a deux mois, quelques-unes de celles qui l'y virent alors; elles m'en parlerent avec une espèce d'enthousiasme, & toutes me dirent d'une commune voix : *Vous êtes fils d'un homme qui avoit un grand génie & une grande simplicité.* Elles ont eu la bonté de chercher parmi les lettres de Madame de Maintenon, celles où il étoit fait mention de lui, & m'en ont communiqué quatre, que je joins au recueil des lettres.

Des applications particulières contribuerent encore au succès de la Tragédie d'Esther : ces jeunes & tendres fleurs transplantées, étoient représentées par les Demoiselles de Saint Cyr. La Vasty, comme dit Madame de Caylus, avoit quelque ressemblance. Cette Esther qui a puisé ses jours dans la race proscrite par Aman, avoit aussi sa ressemblance : quelques paroles échappées à un Ministre avoient dit-on donné lieu à ces vers, *il sait qu'il me doit tout, &c.* On prétendoit aussi expliquer ces ténèbres jettées sur les yeux les plus saints, dont il est parlé dans le Prologue, en sorte que

que l'Auteur avoit suivi l'exemple des Anciens, dont les Tragédies ont souvent rapport aux événemens de leur tems.

Madame de Sevigné parle dans ses lettres des applaudissemens que reçut cette Tragédie: „ Le Roi & toute la Cour sont, dit-elle, * charmés d'Esther. Monsieur le Prince y a pleuré; Madame de Maintenon & huit Jésuites dont étoit le P. Gaillard ont honoré de leur présence la dernière représentation. Enfin c'est un chef-d'œuvre de Racine. Elle † dit encore dans un autre endroit: Racine s'est surpassé; il aime Dieu comme il aimoit ses Maîtresses §; il est pour les choses saintes comme il étoit pour les profanes. La Sainte Ecriture est suivie exactement. Tout est beau; tout est grand; tout est écrit avec dignité”.

Les grandes leçons que contient cette Tragédie pour les Rois que leurs Ministres trompent souvent; pour les Ministres qu'aveugle leur fortune; & pour les Innocens, qui prêts à périr voient le Ciel prendre leur défense; les applaudissemens réitérés de la Cour, & surtout ceux du Roi qui honora plusieurs fois cette Pièce de sa présence, devoient fermer la bouche aux critiques. Cependant elle fut vivement attaquée. Plusieurs même de ceux qui avoient répété si souvent dans leurs Epitres dédicatoires, ou dans leurs Discours Académiques, que le Roi étoit au-dessus des autres hommes autant par la justice de son esprit que par la grandeur de son rang, ne regarderent pas dans cette occasion sa décision
comme

* Lettre 512.

† Lettre 516.

§ Lorsque M. Sevigné parle de *Maîtresses*, elle n'eût pu en nommer une autre que la Chammélay, & elle parle suivant le préjugé dont j'ai fait voir plus haut la cause & la fausseté.

comme une loi pour eux. Je juge de la maniere dont cette Tragédie fut critiquée, par une apologie qui en fut faite dans ce tems, & que j'ai trouvée par hazard.

L'Auteur de cette Apologie manuscrite, après avoir avoué que le jugement du Public n'est pas favorable à la Pièce, & qu'il est même déjà un peu tard pour en appeller, entreprend de montrer qu'elle a été jugée sans examen, & que tout son mérite n'est pas connu. Après l'avoir relevée par la grandeur du sujet, par les caracteres, & la régularité de la conduite, il s'arrête à faire observer ce que les connoisseurs y remarquerent d'abord, cette maniere admirable & nouvelle de faire parler d'amour, en conservant à un sujet saint toute sa sainteté, & en conservant à Assuérus toute la majesté d'un Roi de Perse. L'amour s'accorde difficilement avec la fierté, encore plus difficilement avec la sagesse: cependant ce Roi idolâtre parle d'amour de maniere que rien n'est si pur ni si chaste, parce que devant Esther il est comme amoureux de la Vertu-même.

L'Auteur de cette Pièce fit cette même année pour la Maison de Saint Cyr quatre Cantiques tirés de l'Écriture Sainte, qui auroient été plus utiles aux Demoiselles de cette Maison, si la Musique avoit répondu aux paroles; mais le Musicien à qui ils furent donnés, & qui avoit déjà mis en chant les chœurs d'Esther, n'avoit pas le talent de Lully.

Le Roi fit exécuter plusieurs fois ces Cantiques devant lui, & la premiere fois qu'il entendit chanter ces paroles:

Mon Dieu, quelle guerre cruelle!
Je trouve deux hommes en moi:
L'un veut que plein d'amour pour Toi
Mon cœur te soit toujours fidelle:

L'autre

L'autre à tes volontés rebelle
Me révolte contre ta Loi :

Il se tourna vers Madame de Maintenon en lui disant : *Madame, voilà deux Hommes que je connois bien.*

La Lettre suivante fut écrite au sujet de ces Cantiques par un homme très connu alors par son esprit & sa piété.

„ Que ces Cantiques sont beaux ! qu'ils sont
„ admirables , tendres , naturels , pleins d'onc-
„ tion ! Ils élèvent l'ame , & la portent où l'Au-
„ teur l'a voulu porter , jusqu'au Ciel , jusqu'à
„ Dieu. J'augure un grand bien de ces Canti-
„ ques, autorisés par l'approbation du Monar-
„ que, & de son goût qui sera le goût de tout
„ le monde. Je regarde l'Auteur comme l'Apô-
„ tre des Muses , & le Prédicateur du Parnasse,
„ dont il semble n'avoir appris le langage que
„ pour leur prêcher en leur langue l'Evangile , &
„ leur annoncer le Dieu inconnu. Je prie Dieu
„ qu'il benisse sa mission , & qu'il daigne le rem-
„ plir de plus en plus des vérités qu'il fait passer
„ si agréablement dans les esprits des gens du
„ monde”.

Le même homme écrivit encore une Lettre fort belle lorsqu'il apprit qu'une de mes sœurs se faisoit Religieuse , & l'heureuse application qu'il y fait de quelques vers de ces Cantiques , m'engage à la rapporter ici.

du 14 Février 1697.

„ Je prends en vérité beaucoup de part à la
„ douleur & à la joie de l'illustre Ami. Car il y
„ a en cette occasion obligation d'unir ce que S.
„ Paul répare, *Flere cum flentibus, gaudere cum*
„ *gaudentibus*. La nature s'afflige , & la foi se
„ réjouit dans le même cœur. Mais je m'assure
„ que

„ que la foi l'emportera bien-tôt, & que sa joie
 „ se répandant sur la nature, en noyera tous les
 „ sentimens humains. Il est impossible qu'une
 „ telle séparation n'ait fait d'abord une grande
 „ plaie dans un cœur paternel: mais le remède
 „ est dans la plaie; & cette affliction est la source
 „ de consolations infinies pour l'avenir & dès
 „ à présent. Je ne doute point qu'il ne conçoive
 „ combien il a d'obligation à la bonté de Dieu,
 „ d'avoir daigné choisir dans son petit troupeau
 „ une victime qui lui sera consacrée & immolée
 „ toute sa vie en un holocauste d'amour & d'adoration,
 „ & de l'avoir cachée dans le secret de
 „ sa face, pour y mettre à couvert de la corruption
 „ du siècle toutes les bonnes qualités qui ne
 „ lui ont été données que pour Dieu. Au bout
 „ du compte il s'en doit prendre un peu à lui-même.
 „ La bonne éducation qu'il lui a donnée
 „ & les sentimens de Religion qu'il lui a inspirés,
 „ l'ont conduite à l'Autel du sacrifice. Elle a crû
 „ ce qu'il lui a dit, que de ces deux hommes
 „ qui sont en nous,

L'un tout esprit & tout céleste
 Veut qu'au Ciel sans cesse attaché
 Et des biens éternels touché,
 On compte pour rien tout le reste.

„ Elle l'a de bonne foi compté pour rien sur sa
 „ parole, & plus encore sur celle de Dieu, &
 „ s'est résolue d'être sans cesse attachée au Ciel
 „ & aux biens éternels. Il n'y a donc qu'à louer
 „ & à benir Dieu, & à profiter de cet exemple
 „ de détachement des choses du monde, que Dieu
 „ nous met à tous devant les yeux dans cette gé-
 „ néreuse retraite.

„ Je vous prie d'assurer cet heureux Pere, que
 „ j'ai offert sa victime à l'Autel, & que je suis
 „ avec beaucoup de respect tout à lui.

Ce Pere si tendre fut présent au sacrifice de sa fille, & pleuroit encore quand il en écrivit le recit dans une lettre qu'on trouvera la dernière de toutes ses lettres. Il n'est pas étonnant qu'une victime qui étoit de son troupeau, lui ait coûté beaucoup de larmes, puisqu'il n'assistoit jamais à une pareille cérémonie sans pleurer, quoique la victime lui fût indifférente : c'est ce qu'on apprendra par une des lettres de Madame de Maintenon, qui écrivoit à Saint Cyr, pour demander le jour de la profession d'une jeune personne, où elle vouloit assister. *Racine qui veut pleurer, dit-elle, viendra à la Profession de la sœur Lalie.* La tendresse de son caractère paroissoit en toute occasion. Dans une représentation d'Esther devant le Roi, la jeune Actrice qui faisoit le rôle d'Elize, manqua de mémoire. *Ab! Mademoiselle, s'écria-t-il, quel tort vous faites à ma Pièce!* La Demoiselle consternée de la reprimande, se mit à pleurer. Aussi-tôt il courut à elle, prit son mouchoir, essuya ses pleurs & en répandit lui-même. Je ne crains point d'écrire de si petites choses, parce que cette facilité à verser des larmes fait connoître la bonté d'un caractère, suivant cette maxime des Anciens: *ἀγαθὸί δ' ἀπιδάκρυες ἄνδρες.*

Les applaudissemens que sa Tragédie avoit reçus ne l'empêchoient pas de reconnoître qu'elle n'étoit pas dans toute la grandeur du Poëme Dramatique. L'unité de lieu n'y étoit pas observée, & elle n'étoit qu'en trois actes : c'est mal à propos que dans quelques éditions on l'a partagée en cinq. Il avoit trouvé l'art d'y lier, comme les Anciens, les chœurs avec l'action; mais il terminoit l'action par un chœur, chose inconnue aux Anciens, & contraire à la nature du Poëme Dramatique, qui ne doit pas finir par des chants.

Il entreprit de traiter un autre sujet de l'Écriture Sainte, & de faire une Tragédie plus parfaite.

Ma-

Madame de Sevigné doutoit qu'il y pût réussir, & disoit dans une de ses Lettres : „ Il aura de la peine à faire mieux qu'Esther : il n'y a plus d'Hist. „ toire comme celle-là. C'étoit un hazard, & „ un assortiment de toutes choses ; car Judith, „ Booz & Ruth ne sauroient rien faire de beau. „ Racine a pourtant bien de l'esprit ; il faut espérer. Elle n'avoit point tort de penser ainsi. Elle ne s'attendoit pas que dans un chapitre du quatrième livre des Rois, il dût trouver le plus grand sujet qu'aucun Poëte eût encore traité, & en faire une Tragédie, qui, sans amour, sans épisodes, sans Confidens, intéresseroit toujours, dans laquelle le trouble iroit croissant de scène en scène jusqu'au dernier moment, & qui seroit dans toute l'exactitude des règles.

Le mérite cependant de cette Tragédie fut longtemps ignoré. Elle n'eut point le secours des représentations, qui font pour un tems la fortune des Pièces médiocres. On avoit fait un scrupule à Madame de Maintenon des représentations d'Esther, en lui disant que ces spectacles où de jeunes Demoiselles parées magnifiquement, paroissent devant toute la Cour, étoient dangereux pour les Spectateurs & pour les Actrices même. On ne songeoit point à faire exécuter Athalie sur le théâtre des Comédiens, l'Auteur y avoit mis ordre, en faisant inserer dans le Privilège * d'Esther la défense aux Comédiens de représenter une Tragédie faite pour Saint Cyr. De pareils sujets ne conviennent point à de pareils Acteurs : il falloit, comme dit Madame de Sevigné,

* Le Privilège datté du 3 Fevrier 1689, est accordé aux Dames de Saint Cyr, & non pas à l'Auteur, & il y est dit : *ayant vu nous-mêmes plusieurs représentations dudit Ouvrage, dont nous avons été satisfaits, nous avons donné par ces présentes aux Dames de Saint Cyr, avec défense à tous Acteurs, &c.*

gné, Lettre 533, *des personnes innocentes pour chanter les malheurs de Sion: la Chammélay nous eût fait mal au cœur.*

Madame la Comtesse de Caylus a pensé de même, & on lira avec plaisir ce qu'elle a écrit sur Athalie, dans ses *Souvenirs*, Recueil dont j'ai parlé.

„ Le grand succès d'Esther mit Racine en goût :
 „ il voulut composer une autre Pièce, & le sujet d'Athalie (c'est-à-dire de la mort de cette Reine, & de la reconnoissance de Joas) lui parut le plus beau de tous ceux qu'il pouvoit tirer de l'Écriture Sainte. Il y travailla sans perdre de tems, & l'hiver suivant cette nouvelle Pièce se trouva en état d'être représentée; mais Madame de Maintenon reçut de tous côtés tant d'avis & tant de représentations des Dévots qui agissoient en cela de bonne foi & de la part des Poètes jaloux de Racine, qui non contents de faire parler les gens de bien, écrivirent plusieurs Lettres anonimes, qu'ils empêchèrent enfin Athalie d'être représentée sur le Théâtre de Saint Cyr. On disoit à Madame de Maintenon qu'il étoit honteux à elle de faire monter sur un Théâtre des Demoiselles rassemblées de toutes les parties du Royaume, pour recevoir une éducation chrétienne, & que c'étoit mal répondre à l'idée que l'établissement de Saint Cyr avoit fait concevoir. J'avois part aussi à ces discours, & on trouvoit encore qu'il étoit indécemment à elle de me faire voir à toute la Cour sur un Théâtre.

„ Le lieu, le sujet des Pièces, & la maniere dont les Spectateurs s'étoient introduits à Saint Cyr, devoient justifier Madame de Maintenon, & elle auroit pu ne pas s'embarasser de discours qui n'étoient fondés que sur l'envie & la malignité; mais elle pensa différemment, &
 „ arrêta

„ arrêta ces spectacles dans le tems que tout étoit
 „ prêt pour jouer Athalie. Elle fit seulement ve-
 „ nir à Versailles une fois ou deux les Actrices
 „ pour jouer dans sa chambre devant le Roi,
 „ avec leurs habits ordinaires. Cette Pièce est si
 „ belle, que l'action n'en parut pas refroidie; il
 „ me semble même qu'elle produisit alors plus
 „ d'effet qu'elle n'en a produit sur le Théâtre de
 „ Paris. Oui, je crois que Monsieur Racine au-
 „ roit été fâché de la voir aussi défigurée qu'elle
 „ m'a paru l'être par une Jozabet fardée, par
 „ une Athalie outrée,* & par un Grand-Prêtre
 „ plus capable d'imiter les Capucinades du petit
 „ Pere Honoré, que la Majesté d'un Prophète
 „ Divin. Il faut ajouter encore que les Chœurs
 „ qui manquoient aux représentations faites à Pa-
 „ ris, ajoûtoient une grande beauté à la Pièce,
 „ & que les Spectateurs mêlés & confondus avec
 „ les Acteurs, refroidissent infiniment l'action;
 „ mais malgré ces défauts & ces inconveniens,
 „ elle a été admirée, & le sera toujours.

„ On fit après, à l'envi de Monsieur Racine,
 „ plusieurs Pièces pour Saint Cyr, mais elles y
 „ sont ensevelies. La Judith, Pièce que M.
 „ l'Abbé Testu fit faire par Boyer, à laquelle il
 „ travailla lui-même, fut jouée ensuite sur le
 „ Théâtre de Paris avec le succès marqué dans
 „ l'Épigramme,

A sa Judith Boyer par aventure, &c.

Athalie fut exécutée deux fois devant LOUIS
 XIV. & devant Madame de Maintenon, dans une
 chambre sans théâtre, par les Demoiselles de
 Saint

* Elle parle de la Duclos, de la Démare, & de Beau-
 bour; Le vieux Baron fit après lui le rôle du Grand-
 Prêtre bien différemment.

Saint Cyr vêtues de ces habits modestes & uniformes qu'elles portent dans la Maison. De pareilles représentations étoient bien différentes de celles d'Esther, qui se faisoient avec une grande dépense pour les habits, les décorations, & la Musique.

Madame de Caylus fait peut-être une prédiction véritable, lorsqu'elle dit qu'Athalie sera toujours admirée; mais elle ne le fut pas d'abord du public: & lorsqu'elle parut imprimée en 1691, elle fut très-peu recherchée. On avoit entendu dire qu'elle étoit faite pour Saint Cyr, & qu'un enfant y faisoit un principal personnage: on se persuada que c'étoit une Pièce qui n'étoit que pour des enfans, & les gens du monde furent peu empesés de la lire. Ceux qui la lurent, parurent froids d'abord, & Monsieur Arnaud en la trouvant fort belle la mettoit au dessous d'Esther. Un Docteur de Sorbonne peut aisément se tromper en jugeant de Tragédies; mais la maniere dont il avoit parlé de Phédre, faisoit voir qu'en ces matieres même il n'avoit pas coutume de se tromper. Voici la Lettre qu'il écrivit à ce sujet.

„ J'ai reçu Athalie, & l'ai lue aussi-tôt deux ou
 „ trois fois avec une grande satisfaction. Si j'a-
 „ vois plus de loisir, je vous marquerois plus au
 „ long ce qui me la fait admirer. Le sujet y est
 „ traité avec un art merveilleux; les caracteres
 „ bien soutenus, les vers nobles & naturels: Ce
 „ qu'on y fait dire aux gens de bien inspire du
 „ respect pour la Religion & pour la vertu; &
 „ ce qu'on fait dire aux méchans n'empêche
 „ point qu'on n'ait horreur de leur malice; en
 „ quoi je trouve que beaucoup de Poètes sont
 „ blamables, mettant tout leur esprit à faire par-
 „ ler leurs personnages d'une maniere qui peut
 „ rendre leur cause si bonne, qu'on est plus por-
 „ té à approuver ou à excuser les plus méchantes
 „ actions

„ actions qu'à en avoir de la haine. Mais com-
 „ me il est bien difficile que deux enfans d'un
 „ même Pere soient si également parfaits, qu'il
 „ n'ait pas plus d'inclination pour l'un que pour
 „ l'autre, je voudrois bien savoir laquelle de ces
 „ deux Pièces il aime davantage. Pour moi, je
 „ vous dirai franchement que les charmes de la
 „ cadette n'ont pu m'empêcher de donner la pré-
 „ férence à l'aînée. J'en ai beaucoup de raisons,
 „ dont la principale est que j'y trouve beaucoup
 „ plus de choses très édifiantes & très capables
 „ d'inspirer de la piété ”.

Un pareil jugement, quelque flatteur qu'il soit, ne satisfait point un Auteur toujours plus content, suivant la coutume, de son dernier Ouvrage que des autres, sur-tout lorsqu'il en a de si justes raisons. Etonné de voir que sa Pièce, loin de faire dans le public l'éclat qu'il s'en étoit promis, restoit presque dans l'obscurité; il s'imagina qu'il avoit manqué son sujet, & il l'avoüoit sincèrement à Boileau, qui lui soutenoit au contraire qu'Athalie étoit son chef-d'œuvre. *Je m'y connois*, lui disoit-il, *& le Public y reviendra*. Sur ces espérances l'Auteur se rassuroit: il a cependant été toujours convaincu, que s'il avoit fait quelque chose de parfait, c'étoit Phédre, & sa prédilection pour cette Pièce étoit fondée sur des raisons très fortes. Car quoique l'action d'Athalie soit bien plus grande, le caractère de Phédre est comme celui d'Oedipe, un de ces sujets rares, qui ne font pas l'ouvrage des Poëtes, & qu'il faut que la Fable ou l'Histoire leur fournissent. Tout le monde fait que la principale qualité qu'Aristote, ou plutôt que la Tragédie demande dans son Heros, est qu'il ne soit, ni tout-à-fait vicieux, ni tout-à-fait vertueux, parce qu'un scélérat, quelque malheur qui lui arrive, ne fait jamais pitié, & qu'un homme tout-à-fait exempt de foiblesse,

& qui ne s'est attiré son malheur par aucune faute, cause plus de chagrin que de pitié; au lieu que le Malheureux qui mérite de l'être, & qui en même-tems mérite d'être plaint, intéresse toujours : & c'est ce qui se trouve admirablement dans Phédre, qui dévorée par une infâme passion, est toute la première à se prendre en horreur. Je ne fais même si par-là son caractère n'est pas beaucoup plus tragique que celui d'Oedipe, qui dans le fonds n'est qu'un homme fort ordinaire, à qui le hazard a fait commettre de grands crimes, sans qu'il en ait eu l'intention, & chez qui l'on ne peut voir cette *douleur vertueuse* qui fait la beauté du caractère de Phédre. Mais on peut dire aussi que ce caractère est le seul qui soit dans cette Tragédie : au lieu que dans Athalie, où se trouvent à la fois plusieurs grands caractères, l'action est plus grande plus intéressante & conduite avec plus d'art, enforte qu'on pourroit, à mon avis, concilier les deux sentimens ; en disant que le personnage de Phédre est le plus parfait des personnages tragiques, & qu'Athalie est la plus parfaite des Tragédies.

On en reconnut enfin le mérite; mais la prédiction de Boileau n'eut son accomplissement que fort tard, & long-tems après la mort de l'Auteur. Les vrais Connoisseurs vanterent le mérite de cette Pièce. Monsieur le Duc d'Orleans Régent du Royaume, voulut connoître quel effet elle produiroit sur le Théâtre, & malgré la clause insérée dans le privilège, ordonna aux Comédiens de l'exécuter. Le succès fut étonnant, & les premières représentations faites à la Cour donnoient un nouveau prix à cette Pièce, parce que le Roi étant à peu près de l'âge de Joas, on ne pouvoit sans s'attendrir sur lui, entendre quelques vers, comme ceux-ci :

Voilà

Voilà donc votre Roi, votre unique espérance.
 J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver.....
 Du fidèle David c'est le précieux reste.....
 Songez qu'en cet enfant tout Israël réside.....

Voilà quel fut le sort de cette fameuse Tragédie, qui du côté de l'intérêt n'ayant rien produit à l'Auteur ni à sa famille, a été si utile depuis aux Libraires & aux Comédiens; & du côté de la gloire en a acquis une si éloignée du tems de l'Auteur, qu'il n'a jamais pu la prévoir. Il étoit heureusement détaché depuis long-tems de l'amour de la gloire humaine : il en devoit connoître mieux qu'un autre la vanité. Berenice dans sa naissance fit plus de bruit qu'Athalie.

S'il ne fut pas récompensé de ses deux Tragédies Saintes par les éloges du Public, il en fut récompensé par la satisfaction que LOUIS XIV. témoigna en avoir reçue, & il en eut pour preuve au mois de Décembre 1690 l'agrément d'une Charge de Gentilhomme ordinaire de Sa Majesté *. Il eut encore l'avantage de contenter Madame de Maintenon, la seule protection qu'il ait cultivée. Enfin il acquit l'estime des Dames de Saint Cyr, qui dans le voyage dont j'ai parlé plus haut, m'en parlerent avec tant de zèle, que leurs discours m'ont plus appris à l'admirer, que ses Ouvrages ne me l'avoient encore fait admirer. Une des Lettres de Madame de Maintenon que je donne à la suite de ces Mémoires, apprend qu'il revit avec Boileau les Constitutions de cette Maison, pour corriger les fautes de stile.

Dégoûté plus que jamais de la Poësie par le mal-

* A condition de payer à Madame Torff veuve de celui dont on lui donnoit la Charge, dix mille livres qui lui furent payées le 23 du même mois.

malheureux succès d'Athalie, & résolu de ne plus s'occuper de vers, il fit la campagne de Namur, où il suivit de près toutes les opérations du siège. Ses Lettres écrites à Boileau du camp devant Namur, font bien connoître qu'il ne songeoit plus qu'à être Historien.

Boileau étoit alors occupé de la Poësie, & il y étoit retourné à peu près dans le même tems que son ami. Des raisons l'y avoient rappelé. Perrault, après avoir lu à l'Académie son Poëme *du siècle de Louis le Grand*, fit imprimer les parallèles des Anciens & des Modernes. Les amateurs du bon goût furent indignés de voir les Anciens traités avec tant de mépris par un homme qui les connoissoit si peu. On animoit Boileau à lui répondre. *S'il ne lui répond pas*, dit Monsieur le Prince de Conti à mon Pere, *vous pouvez l'assurer que j'irai à l'Académie écrire sur son fauteuil: Tu dors, Brutus.* Il se réveilla, & composa son Ode sur la prise de Namur, pour donner une idée de l'enthousiasme de Pindare maltraité par Monsieur Perrault. Il acheva la Satyre contre les femmes, Ouvrage projeté & abandonné plusieurs années auparavant: il donna contre Monsieur Perrault, les réflexions sur Longin, & composa ensuite sa onzième Satyre & ses trois dernières Epîtres.

En se réveillant, il réveilla ses ennemis. L'Ode sur Namur ne produisit pas l'effet qu'il avoit en vûe, qui étoit de faire admirer Pindare. La Satyre contre les femmes qu'on imprima séparément, fut si prodigieusement vendue & critiquée, que tandis que le Libraire étoit content, l'Auteur se désespéroit. *Rassurez vous*, lui disoit mon Pere: *vous avez attaqué un Corps très-nombreux & qui n'est que Langues: l'orage passera.* Il fut long, quoique Boileau en attaquant les femmes eût mis pour lui Madame de Maintenon par ces vers:

J'en

J'en fais une chérie & du monde & de Dieu, &c.

Monsieur Arnaud, qui à l'occasion de cette Satyre écrivit en 1694 à Monsieur Perrault la Lettre que Boileau appella son Apologie, ne fut pas son Apologifte en tout; puisqu'après avoir lu les reflexions sur Longin, il écrivit la Lettre suivante, qui n'a jamais été imprimée, à ce que je crois, & qui mérite d'être connue.

„ Je n'eus pas plutôt reçu les *Oeuvres Diver-*
 „ *ses*, que je me mis à lire ce qu'il y a de nou-
 „ veau. J'en ai été merveilleusement satisfait,
 „ & je doute que le bon Homere ait jamais eu un
 „ plus exact & plus judicieux Apologifte. C'est
 „ tout le remerciement que je vous supplie de fai-
 „ re de ma part à l'Auteur, & d'y ajouter seule-
 „ ment, que j'estime trop notre amitié pour la
 „ mettre au nombre de ces amitiés vulgaires qui
 „ ont besoin de complimens pour s'entretenir. Je
 „ passe encore plus loin, & j'ose m'assurer qu'il
 „ ne trouvera pas mauvais que je lui remarque
 „ ce que j'ai trouvé dans ses réflexions critiques,
 „ que je souhaiterois qui n'y fût pas, & ce qui
 „ n'auroit pas dû y être, s'il avoit fait plus d'at-
 „ tion à cette belle règle qu'il a donnée dans sa
 „ dixième Epître:

Rien n'est beau que le vrai : le vrai seul est aimable,
 Il doit régner par tout, & même dans la Fable.
 De toute fiction l'adroite fausseté
 Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.

„ Ce que je souhaiterois qui ne fût pas dans les
 „ Réflexions, est ce que j'y ai trouvé de Mon-
 „ sieur P. le Médecin. On dit sur la foi d'un
 „ célèbre Architecte, que la façade du Louvre
 „ n'est pas de lui, mais du S. le Vau, & que ni

„ l'Arc de Triomphe, ni l'Observatoire ne font
 „ pas l'ouvrage d'un Médecin de la Faculté. Ce-
 „ la ne me paroît avoir aucune vraisemblance,
 „ bien loin d'être vrai. Comment donc pourra-
 „ t-il plaire, s'il n'y a que la vérité qui plaise?
 „ Je ne crois pas de plus qu'il soit permis d'ôter
 „ à un homme de mérite sur un oui dire l'hon-
 „ neur d'avoir fait ces Ouvrages. Les Régles
 „ qu'on a établies dans le 1. ch. du dernier livre
 „ contre Monsieur Malet, ne pourroient pas ser-
 „ vir à autoriser cet endroit des Réflexions. Je
 „ souhaiterois aussi qu'il fût disposé à déclarer,
 „ que ce qu'il a dit du Médecin de Florence, n'est
 „ qu'une exagération poétique, que les Poëtes
 „ ont accoutumé d'employer contre tous les Mé-
 „ decins, qu'ils savent bien qu'on ne prendra
 „ pas pour leur vrai sentiment; & qu'après tout
 „ il reconnoît que Monsieur Perrault le Médecin a
 „ passé parmi ses confreres pour Médecin habile”.
 Boileau avoit sans doute vu cette Lettre quand
 il écrivit son remerciement à Monsieur Arnaud, à
 la fin duquel il lui dit: „ Puisque vous prenez un
 „ si grand intérêt à la mémoire de feu M. Perrault
 „ le Médecin, à la premiere édition de mon Li-
 „ vre, il y aura dans la Préface un Article ex-
 „ près en faveur de ce Médecin, qui surement
 „ n'a point fait la façade du Louvre, ni l'Obser-
 „ vatoire, ni l'Arc de Triomphe, comme on le
 „ prouvera démonstrativement; mais qui au fond
 „ étoit un homme de beaucoup de mérite, grand
 „ Physicien, &, ce que j'estime encore plus que
 „ tout cela, qui avoit l'honneur d'être votre
 „ ami”.

Monsieur Arnaud mourut peu après avoir écrit
 la Lettre que je viens de donner, & son cœur fut
 apporté à Port-Royal à la fin de 1694. Mon Pere
 crut qu'à cette cérémonie, où quelques parens
 invités ne vinrent pas, il pouvoit d'autant moins
 se

se dispenser d'assister, que la mere Racine y présidoit en qualité d'Abbesse. Il y alla donc & composa deux petites Pièces de vers: l'une qui commence ainsi, *Sublime en ses écrits, &c.* & qui se trouve dans la dernière édition de ses Oeuvres: l'autre qui dans le Necrologe de Port-Royal est attribuée par erreur à Monsieur l'Abbé Regnier, & dont voici les deux premiers vers,

Haï des uns, chéri des autres,
Estimé de tout l'univers, &c.

Tout le monde fait les beaux vers que fit Santeuil sur ce cœur rapporté à Port-Royal.

Ad Sanctas rediit sedes, ejectus & exul, &c.

Et l'Epitaphe faite depuis par Boileau:

Aux pieds de cet Autel de structure grossiere, &c.

Un de nos Savans, à l'imitation des Anciens, qui dans les Inscriptions sur leurs tombeaux demandoient que leurs corps ne fussent point chargés d'une terre trop pesante, demanda par une Epigramme, que ses os ne fussent point chargés de mauvais vers:

Sint modò carminibus non onerata malis.

Ce malheur n'arriva pas à Monsieur Arnaud, célébré après sa mort par Santeuil, Boileau, & mon Pere.

De ces trois Poëtes, Santeuil fut le seul qui effrayé de ce qu'il avoit fait, rendit ses craintes si publiques, qu'elles donnerent lieu à la Pièce en vers Latins intitulée *Santolius pœnitens*. Cette Pièce composée par Monsieur Rollin fut bien-tôt tra-

duite en vers François, & les vers de cette traduction étant bien faits furent attribués à mon Pere. Monsieur Boivin le jeune qui en étoit l'Auteur, fut charmé de cette méprise, & adressa à mon Pere une petite Pièce de vers fort ingénieuse, par laquelle il le prioit de laisser quelque tems le Public dans l'erreur.

Mon Pere bien éloigné des frayeurs de Santeuil, fut chargé de lire au Roi les trois dernières Épîtres de Boileau, qui avoit coutume de lire lui-même tous ses Ouvrages à Sa Majesté, mais qui ne venoit plus à la Cour à cause de ses infirmités. Mon Pere fut charmé de faire valoir les vers de son ami; & lorsqu'en les lisant il vint à celui-ci :

Arnaud, le grand Arnaud fit mon Apologie,

il fit sentir par le ton qu'il prit, qu'il le lisoit avec satisfaction.

LOUIS XIV. ne parut jamais desapprouver en lui cet attachement que la reconnoissance lui inspiroit pour ses anciens Maîtres, & pour la Maison dans laquelle il avoit été élevé. Il y alloit souvent; & tous les ans, le jour de la fête du Saint Sacrement, il y menoit sa famille pour assister à la Procession. L'humilité avec laquelle il pratiquoit tous les Exercices de la Religion, jusqu'à être exact aux plus petites choses, faisoit voir qu'il en connoissoit la grandeur.

Il n'étoit pas homme à se mêler de questions de Doctrine; mais quand il s'agissoit de rendre aux Religieuses de Port-Royal quelque service dans leurs affaires temporelles, il étoit prêt; & ce bon cœur qu'il avoit pour tous ses amis l'emportoit chez le Pere de la Chaize, dont il fut toujours très bien reçu. Quoiqu'il ne fût plus permis à ce Monastere de recevoir des Pensionnaires,

res, il obtint une permission particuliere pour y mettre pour quelque tems deux de mes sœurs.

J'ai déjà dit qu'il étoit lié avec le Pere Bouhours, & ce Pere donna une preuve de son zèle pour lui lorsqu'il fut vivement attaqué au Collège de Louis le Grand, dans un Discours public, prononcé par un jeune Regent. Ce fut particulièrement contre ses Tragédies que cet Orateur, dont il est inutile de rapporter le nom, déclama d'une maniere si passionnée, que le Pere Bouhours, en l'absence de mon Pere qui étoit à Versailles, alla trouver Boileau, & l'assura que non seulement il desapprouvoit ce Régent, mais qu'il avoit porté ses plaintes au Pere Recteur, demandant qu'on fît satisfaction à mon Pere. Boileau édifié de la vivacité du Pere Bouhours, en rendit compte à mon Pere, & en eut cette réponse, que je copie avec une grande satisfaction, parce qu'on y voit le Chrétien ne pas faire attention aux offenses que reçoit le Poëte.

A Versailles le 4 Avril 1696.

„ Je suis très-obligé au P. Bouhours de toutes les
 „ honnêtetés qu'il vous a prié de me faire de sa
 „ part & de la part de sa Compagnie. Je n'a-
 „ vois point encore entendu parler de la haran-
 „ gue de leur Régent: & comme ma conscience
 „ ne me reprochoit rien à l'égard des Jésuites, je
 „ vous avoüe que j'ai été un peu surpris que l'on
 „ m'eût déclaré la guerre chez eux. Vraisembla-
 „ blement ce bon Régent est du nombre de ceux
 „ qui m'ont très-faussement attribué la traduc-
 „ tion du *Santolius pœnitens*; & il s'est cru en-
 „ gagé d'honneur à me rendre injure pour in-
 „ jure. Si j'étois capable de lui vouloir quel-
 „ que mal & de me réjouir de la forte repri-
 „ mande que le Pere Bouhours dit qu'on lui a fai-
 „ te, ce seroit sans doute pour m'avoir soupçon-
 „ né

„ né d'être l'Auteur d'un pareil Ouvrage ; car
 „ pour mes Tragédies, je les abandonne volon-
 „ tiers à sa critique. Il y a longtems que Dieu
 „ m'a fait la grace d'être assez peu sensible au
 „ bien & au mal qu'on en peut dire, & de ne
 „ me mettre en peine que du compte que j'aurai
 „ à lui en rendre quelque jour.

„ Ainsi, Monsieur, vous pouvez assurer le Pe-
 „ re Bouhours, & tous les Jésuites de votre con-
 „ noissance, que bien loin d'être fâché contre
 „ le Régent qui a déclamé contre mes Pièces de
 „ Théâtre, peu s'en faut que je ne le remercie, &
 „ d'avoir prêché une si bonne morale dans leur
 „ Collège, & d'avoir donné lieu à sa Compagnie
 „ de marquer tant de chaleur pour mes intérêts :
 „ & qu'enfin, quand l'offense qu'il m'a voulu
 „ faire, seroit plus grande, je l'oublierois avec
 „ la même facilité, en considération de tant d'au-
 „ tres Peres dont j'honore le mérite, & sur-tout
 „ en considération du R. P. de la Chaize, qui me
 „ témoigne tous les jours mille bontés & à qui
 „ je sacrifierois bien d'autres injures. Je suis, &c.

La liaison des faits m'a empêché de parler de
 la perte que Boileau & mon Pere firent l'année
 précédente de leur ami commun la Fontaine.
 Leurs sages instructions avoient beaucoup contri-
 bué à faire peu à peu naître en lui les grands sen-
 timens de pénitence dont il fut pénétré, les deux
 dernières années de sa vie. J'ai rapporté ailleurs
 * de quelle maniere la femme qui le gardoit ma-
 lade reçut ces deux amis qui alloient le voir dans
 le dessein de lui parler de Dieu. Autant il étoit
 aimable par la douceur du caractère, autant il
 l'étoit peu par les agrémens de la société. Il n'y
 mettoit jamais rien du sien, & mes sœurs qui dans
 leur jeunesse l'ont souvent vu à table chez mon
 Pere,

* Réflexion sur la Poësie chap. 5.

Pere, n'ont conservé de lui d'autre idée, que celle d'un homme fort mal propre & fort ennuyeux. Il ne parloit point, ou vouloit toujours parler de Platon, dont il avoit fait une étude particuliere dans la traduction Latine. Il cherchoit à connoître les Anciens par la conversation, & mettoit à profit celle de mon Pere, qui lui faisoit lire quelquefois des morceaux d'Home-re dans la traduction Latine. Il n'étoit pas nécessaire de lui en faire sentir les beautés, il les faisoit: tout ce qui étoit beau le frappoit. Mon Pere le mena un jour à Ténébres; & s'appercevant que l'Office lui paroissoit long, il lui donna pour l'occuper un volume de la Bible qui contenoit les Petits Prophètes. Il tombe sur la Priere des Juifs dans Baruch, & ne pouvant se lasser de l'admirer, il disoit à mon Pere: *C'étoit un beau genie que Baruch: qui étoit-il?* Le lendemain & plusieurs jours suivans lorsqu'il rencontroit dans la rue quelque personne de sa connoissance, après les complimens ordinaires, il élevoit sa voix pour dire: *Avez-vous lu Baruch? c'étoit un beau genie.*

Après avoir mangé son bien, il conserva toujours son caractere de desintéressement. Il entroit à l'Académie, & la barre étant tirée au bas des noms, il ne devoit pas, suivant l'usage, avoir part aux jettons de cette séance. Les Académiciens qui l'aimoient tous, dirent d'un commun accord qu'il falloit en sa faveur, faire une exception à la règle: *Non Messieurs*, leur dit-il, *cela ne seroit pas juste. Je suis venu trop tard, c'est ma faute.* Ce qui fut d'autant mieux remarqué, qu'un moment auparavant un Académicien extrêmement riche, & qui logé au Louvre n'avoit que la peine de descendre de son appartement pour venir à l'Académie, en avoit entr'ouvert la porte, & ayant vu qu'il arrivoit trop tard, avoit refermé la porte, & étoit remonté chez lui. Une

autre fois la Fontaine alla de trop bonne heure à l'Académie par une raison différente. Etant à table chez Monsieur le Verrier, il s'ennuye de la conversation, & se leve. On lui demande où il va: il répond, à l'Académie. On lui représente qu'il n'est encore que deux heures: *Je le fais bien,* dit-il, *aussi je prendrai le plus long.*

Si je voulois rapporter plusieurs traits de son inconcevable simplicité, je m'écarterois dans une digression qui ne seroit pas ennuyeuse, mais qui deviendroit trop longue. Je n'en rapporterai que deux.

Le fait de Monsieur Poignan, que Monsieur l'Abbé d'Olivet raconte dans son Histoire de l'Académie Française, est très-véritable. Ce Monsieur Poignan ancien Capitaine de Dragons étoit de la Ferté-Milon, & ami de mon Pere dès l'enfance, le fit son héritier en partant pour sa première campagne. Il lui laissoit par son testament un petit bien qu'il avoit à la Ferté-Milon. Il mourut après avoir mangé ce bien, & mon Pere paya les frais de sa maladie & de son enterrement par reconnoissance pour le testament. Voici comme j'ai entendu raconter l'affaire singuliere qu'eût avec lui la Fontaine. Quelqu'un s'avise de lui demander pourquoi il souffre que Monsieur Poignan aille chez lui tous les jours. *Eh pourquoi,* dit la Fontaine, *n'y viendrait-il pas? c'est mon meilleur ami. Ce n'est pas,* répond-on, *ce que dit le Public: on prétend qu'il ne va chez toi, que pour Madame de la Fontaine. Le Public a tort,* reprend-il: *mais que faut-il que je fasse à cela?* On lui fait entendre qu'il faut demander satisfaction l'épée à la main à celui qui nous deshonore. *Eh bien,* dit la Fontaine, *je la demanderai.* Il va le lendemain à quatre heures du matin chez Monsieur Poignan, & le trouve au lit: *Leve-toi,* lui dit-il, *& sortons ensemble.* Son ami lui demande
de

de en quoi il a besoin de lui, & quelle affaire pressée l'a rendu si matineux. *Je t'en instruirai,* répond la Fontaine, *quand nous serons sortis.* Poignan se leve, s'habille, fort avec lui, & le suit jusqu'aux Chartreux en lui demandant toujours où il le mene. *Tu vas le savoir,* répondit la Fontaine, qui lui dit enfin quand ils furent derriere les Chartreux, *Mon ami, il faut nous battre.* Poignan surpris lui demande en quoi il l'a offensé, & lui représente que la partie n'est pas égale. *Je suis un homme de guerre,* lui dit-il, *& Toi tu n'as jamais tiré l'épée.* *N'importe,* dit la Fontaine, *le Public veut que je me batte avec Toi.* Poignan après avoir résisté inutilement, tire son épée par complaisance, se rend aisément le maître de celle de la Fontaine, & lui demande de quoi il s'agit. *Le Public prétend,* lui dit la Fontaine, *que ce n'est pas pour moi que tu viens tous les jours chez moi, mais pour ma femme.* *Eh mon ami,* répond Poignan, *je ne t'aurois pas soupçonné d'une pareille inquiétude,* *& je proteste que je ne mettrai plus les pieds chez Toi.* *Au contraire,* reprend la Fontaine en lui ferrant la main, *J'ai fait ce que le Public vouloit : maintenant je veux que tu viennes chez moi tous les jours, sans quoi je me battraï encore avec Toi.*

Lorsque Madame de la Fontaine ennuyée de vivre avec son mari se fut retirée à Château-Thierry, Boileau & mon Pere dirent à la Fontaine que cette séparation ne lui faisoit pas honneur, & l'engagèrent à faire un voyage à Château-Thierry, pour s'aller réconcilier avec sa femme. Il part dans la voiture publique, arrive chez lui, & la demande. Le Domestique qui ne le connoissoit pas, répond que Madame est au Salut. La Fontaine va ensuite chez un ami qui lui donne à souper & à coucher, & le régale pendant deux jours. La voiture publique retourne à Paris, il s'y met, & ne songe plus à sa fem-

me. Quand ses amis de Paris le revoient, ils lui demandent s'il est réconcilié avec elle. *J'ai été pour la voir, leur dit-il, mais je ne l'ai pas trouvée; elle étoit au Salut.*

Mon Pere de retour de l'armée alloit souvent se délasser de ses fatigues dans le Tibur de son cher Horace. Boileau né sans fortune, comme il nous l'apprend dans ses vers, & comme son frere aîné l'Avocat le dit dans cette épigramme sur un Pere qui laisse à ses enfans

Beaucoup d'honneur, peu d'héritage,
Dont son fils l'Avocat enrage,

par les bienfaits du Roi ménagés avec beaucoup d'œconomie, étoit devenu un Poëte opulent. Il fit pour environ huit mille livres l'acquisition d'une maison de campagne à Auteuil, & ce lieu de retraite dont il fut enchanté, le jeta les premières années dans la dépense. Il l'embellit, fit son plaisir d'y rassembler quelquefois ses amis, & y tint table. On juge aisément que ce qui faisoit chercher ses repas; c'étoit moins la chere, quoiqu'elle y fût bonne, que les entretiens. Ils rouloient toujours sur des matieres agréables. Les conviés étoient charmés d'entendre les décisions de Boileau, qui n'étoient pas infailibles quand il parloit de la Peinture & de la Musique, quoiqu'il prétendit s'y connoître. Il n'avoit ni pour la Peinture des yeux savans, ni pour l'harmonie de la Musique les mêmes oreilles que pour l'harmonie des vers: au lieu qu'il avoit un jugement exquis pour juger des ouvrages d'esprit: non qu'il ne fût capable, comme un autre, de se tromper; mais il se trompoit moins souvent qu'un autre. Il fut parmi nous comme le créateur du bon goût; ce fut lui avec Moliere, qui fit tomber tous les bureaux du faux bel-esprit. La
pro-

protection de l'Hôtel de Rambouillet fut inutile à l'Abbé Cotin, qui ne se releva jamais du dernier coup que Moliere lui avoit porté.

On n'osoit louer devant Boileau les ouvrages de S. Evremond, qui alors séduisoient encore plusieurs admirateurs: de pareils ouvrages selon lui ne devoient pas vivre long-tems. Il ne parloit qu'avec éloge de ceux de la Bruiere, quoiqu'il le trouvât quelquefois obscur; & disoit qu'ils s'étoit épargné le plus difficile d'un ouvrage, en s'épargnant les transitions. Il affuroit que Chappelle avoit acquis à bon marché sa réputation, & qu'excepté son petit voyage qui étoit excellent, le reste de ses Ouvrages étoit médiocre.

La Pompe funébre de Voiture par Sarrasin lui paroissoit le modéle d'un ingénieux badinage. Il prétendoit que la conspiration de Valstein par le même Auteur étoit un pur ouvrage d'imagination; que Sarrasin qui n'avoit eu aucuns Memoires n'avoit voulu qu'imiter Salluste dans son Histoire de la conjuration de Catilina, à qui personne n'avoit moins ressemblé que Valstein, qui étoit fort honnête homme, & qui après avoir servi fidèlement l'Empereur, perit par les artifices de quelques ennemis, qui firent croire à l'Empereur dont ils gouvernoient l'esprit, que Valstein avoit voulu se faire Roi de Bohême: ce qu'on n'a jamais pu prouver.

Boileau ne faisoit nul cas des Césars de Julien, non qu'il ne trouvât de l'esprit dans cette Satyre, mais il n'y trouvoit point de plaisanterie; & la fine plaisanterie étoit selon lui, l'ame de ces sortes d'ouvrages. Par la même raison il condamnoit des Dialogues de morts, où le sérieux lui paroissoit régner: *Lucien*, disoit-il, *plaisante toujours*.

Il détestoit la basse plaisanterie. J'ai déjà assez fait

fait

fait connoître son animosité contre Scarron. *Vo-
tre Pere*, me dit-il un jour, *avoit la foiblesse de
lire quelquefois le Virgile travesti, & de rire; mais
il se cachoit bien de moi.*

Il étoit ami de Monsieur Dacier, ce qui ne
l'empêchoit pas d'en critiquer les traductions.
Il fuit les Graces, disoit-il, *& les Graces le fuient.*
Et mon Pere, en parlant des Ouvrages que Mon-
sieur & Madame Dacier donnoient au Public,
comme Ouvrages communs, faits par eux-deux,
disoit, Que dans leurs productions d'esprit, Ma-
dame Dacier étoit le Pere.

Rien ne montre mieux le cas que les Auteurs
faisoient du suffrage de Boileau que la 217^{eme}.
Lettre de Bayle, dans laquelle il écrivit à un ami :
„ Vous m'apprenez que mon Dictionnaire n'a
„ point déplu à Monsieur Despréaux. C'est un
„ bien si grand, c'est une gloire si relevée, que
„ que je n'avois garde de l'espérer. Il y a long-
„ tems que j'applique à ce grand homme un élo-
„ ge plus étendu que celui que Phédre donne à
„ Esope, *Naris emunctæ, natura nunquam cui po-
„ tuit verba dare.* Il me semble aussi que l'in-
„ dustrie la plus artificieuse des Auteurs ne peut
„ le tromper : à plus forte raison ai-je dû voir
„ que je ne surprendrai pas son suffrage, en com-
„ pilant bonnement & à l'Allemande, & sans me
„ gêner beaucoup sur le choix, une grande quan-
„ tité de choses. Mon Dictionnaire me paroît à
„ son égard un vrai voyage de caravanne, où
„ l'on fait vingt ou trente lieues sans trouver un
„ arbre fruitier ou une fontaine. ” Personne
n'a mieux jugé de ce Dictionnaire, que Bayle lui-
même.

Boileau lisoit parfaitement ses vers, & étoit
attentif en les lisant à la contenance de ses Audi-
teurs, pour apprendre dans leurs yeux, les en-
droits

droits qui les frappoient davantage. Il eut un jour dans Monsieur le Premier Président de Harlai un Auditeur immobile, qui après la lecture de la Pièce dit froidement, *Voilà de beaux vers*. La critique la plus vive l'eût moins irrité que cet éloge. Il s'en vengea en mettant dans sa XI^{eme}. Satyre ce portrait, qu'il commençoit toujours, quand il le lisoit, par cet hemistiche, *Envain ce faux Caton*, &c.

Mon Pere ayant obtenu pour mon frere aîné la survivance de la Charge de Gentilhomme ordinaire de Sa Majesté, le produisit à la Cour & eut dessein de l'attacher à la connoissance des affaires étrangères, sous la protection de Monsieur de Torcy. Mon frere fut chargé de porter à Monsieur de Bonrepeaux, Ambassadeur de France en Hollande, les dépêches de la Cour, & recommandé particulièrement par Monsieur de Torcy à cet Ambassadeur. Après son départ, la maison fut comme celle de Tobie après le départ du Fils. Ce n'étoient qu'inquiétudes sur la santé du voyageur & sur sa conduite. Ces allarmes paternelles remplissent les Lettres que je donne dans le troisième Recueil. Toutes ces Lettres, ainsi que celles de Boileau, font mieux connoître ces deux hommes que tout autre portrait, parce qu'elles sont écrites à la hâte; de même que celles de Cicéron font connoître quel étoit son cœur: au lieu que les Lettres de Pline travaillées avec soin, & recueillies par lui-même, ne nous peuvent faire juger que de son esprit.

Tandis que mon Pere esperoit par les protections qu'il avoit à la Cour, y faire avancer son fils aîné, & lui abréger les premières peines de la carrière, il étoit près de finir la sienne. Boileau a conduit fort loin une santé toujours infirme: son ami plus jeune & beaucoup plus robuste, a beaucoup moins vécu. Au reste sa vie a suffi
pour

pour sa gloire, comme dit Tacite * de celle de son Beau-Pere, puisqu'il étoit rempli des véritables biens qui sont ceux de la vertu.

Il y a grande apparence que sa trop grande sensibilité abregea ses jours. La connoissance qu'il avoit des hommes & le long usage de la Cour, ne lui avoient point appris à déguiser ses sentimens. Il est des hommes dont le cœur veut toujours être libre comme leur génie. Peut-être ne connoissoit-il pas assez la timide circonspection & la défiance.

Mais cette défiance
Fût toujours d'un grand cœur la dernière science.

Il étoit d'ailleurs naturellement mélancolique, & s'entretenoit plus long-tems des sujets capables de le chagriner, que des sujets propres à le rejouir. Il avoit ce caractère que se donne Cicéron dans une de ses Lettres, plus porté à craindre les événemens malheureux, qu'à espérer d'heureux succès. *Semper magis adversos rerum exitus metuens quàm sperans secundos.* L'événement que je vais rapporter le frappa trop vivement, & lui fit voir comme présent un malheur qui étoit fort éloigné. Les marques d'attention de la part du Roi, dont il fut honoré pendant sa dernière maladie, durent bien le convaincre qu'il avoit toujours le bonheur de plaire à ce Prince. Il s'étoit cependant persuadé que tout étoit changé pour lui, & n'eût pour le croire d'autre sujet que ce qu'on va lire.

Madame de Maintenon qui avoit pour lui une estime particulière, ne pouvoit le voir trop souvent,

* Quantum ad gloriam, longissimum ævum peregit, quippe & vera bona quæ in virtutibus sita sunt, impleverat.

vent, & se plaçoit à l'entendre parler de différentes matieres, parce qu'il étoit propre à parler de tout. Elle l'entretenoit un jour de la misere du Peuple: il répondit qu'elle étoit une suite ordinaire des longues guerres, mais qu'elle pourroit être soulagée par ceux qui étoient dans les premieres places, si on avoit soin de la leur faire connoître. Il s'anima sur cette réflexion, & comme dans les sujets qui l'animoient, il entroit dans cet entousiasme dont j'ai parlé, qui lui inspiroit une éloquence agréable, il charma Madame de Maintenon, qui lui dit que puisqu'il faisoit des observations si justes sur le champ, il devoit les méditer encore & les lui donner par écrit, bien assuré que l'écrit ne sortiroit pas de ses mains. Il accepta malheureusement la proposition, non par une complaisance de courtisan, mais parce qu'il conçut l'espérance d'être utile au public. Il remit à Madame de Maintenon un Memoire aussi solidement raisonné, que bien écrit. Elle le lisoit, lorsque le Roi entrant chez elle, le prit & après en avoir parcouru quelques lignes, lui demanda avec vivacité, qui en étoit l'auteur. Elle répondit qu'elle avoit promis le secret. Elle fit une résistance inutile: le Roi expliqua sa volonté en termes si précis, qu'il fallut obéir. L'Auteur fut nommé.

Le Roi en louant son zèle, parut desapprouver qu'un homme de Lettre se mêlât de choses qui ne le regardoient pas. Il ajouta même, non sans quelque air de mécontentement, *Parce qu'il sait faire parfaitement des vers, croit-il tout savoir? Et parce qu'il est grand Poëte, veut-il être Ministre?* Si le Roi eût pu prévoir l'impression que firent ces paroles, il ne les eût point dites. On n'ignore pas combien il étoit bon pour tous ceux qui l'environnoient: il n'eût jamais intention de chagriner personne, mais il ne pouvoit soupçonner

ner que ces paroles tomberoient sur un cœur si sensible.

Madame de Maintenon qui fit instruire l'Auteur du Memoire de ce qui s'étoit passé, lui fit dire en même tems, de ne la pas venir voir jusqu'à nouvel ordre. Cette nouvelle le frapa vivement. Il craignit d'avoir déplû à un Prince dont il avoit reçu tant de marques de bonté. Il ne s'occupa plus que d'idées tristes; & quelque tems après il fut attaqué d'une fièvre assez violente, que les Médecins firent passer à force de quinquina. Il se croyoit guéri lorsqu'il lui perça à la région du foye une espèce d'abcès qui jettoit de tems en tems quelque matiere; les Médecins lui dirent que ce n'étoit rien. Il y fit moins d'attention & retourna à Versailles qui ne lui parut plus le même séjour, parce qu'il n'avoit plus la liberté d'y voir Madame de Maintenon.

Dans ce même tems les Charges de Secrétaire du Roi furent taxées, & comme il s'étoit incommodé pour achever le paiement de la sienne, il se trouvoit fort embarrassé d'en payer encore la taxe. Il espéra que le Roi l'en dispenseroit, & il avoit lieu de l'espérer, parce que lorsqu'en 1685 il eût contribué à une somme de cent mille livres, que le Bureau des Finances de Moulins avoit payée en conséquence de la Déclaration du 28 Avril 1684. il avoit obtenu du Roi une ordonnance sur le Trésor Royal, pour y aller reprendre sa part, qui montoit environ à 4000. livres. Pour obtenir la même grace, il fit un placet, & n'osant le présenter lui-même, il eût recours à des amis puissans, qui voulurent bien le présenter. *Cela ne se peut*, répondit d'abord le Roi, qui ajouta un moment après: *S'il se trouve dans la suite quelque occasion de le dédommager, j'en serai fort aise.* Ces dernières paroles devoient le consoler entièrement. Il ne fit attention qu'aux premières,

res, & ne doutant plus que l'esprit du Roi ne fût changé à son égard, il n'en pouvoit trouver la raison. Le Memoire que l'amour du bien public lui avoit inspiré, qu'il avoit écrit par obéissance, & confié sous la promesse du secret, ne lui paroïssoit pas un crime. Ce n'est point à moi à examiner s'il se trompoit ou non, je ne suis qu'Historien. Trop souvent occupé de son malheur, il cherchoit toujours en lui-même quel étoit son crime, & ne pouvant soupçonner le véritable, il s'en fit un dans son imagination. Il se figura qu'on avoit rendu suspecte sa liaison avec Port-Royal. Pour justifier une liaison si naturelle avec une Maison où il avoit été élevé, & où il avoit une tante, il écrivit à Madame de Maintenon la Lettre suivante, que je ne rapporte pas entiere, parce qu'elle est un peu longue.

A Marli le 4. Mars 1698.

MADAME,

„ J'avois pris le parti de vous écrire au sujet
 „ de la taxe qui a si fort dérangé mes petites af-
 „ faires. Mais n'étant pas content de ma Let-
 „ tre, j'avois dressé un Memoire que Monsieur
 „ le Maréchal de . . . s'offrit généreusement de
 „ vous remettre entre les mains. . . Voilà tout
 „ naturellement comme je me suis conduit dans
 „ cette affaire, mais j'apprends que j'en ai une
 „ autre bien plus terrible sur les bras. . .
 „ Je vous avoue que lorsque je faisois tant chan-
 „ ter dans Esther, *Kois chassez la calomnie*, je
 „ ne m'attendois pas que je serois moi-même
 „ un jour attaqué par la calomnie. . . Ayez la
 „ bonté de vous souvenir, Madame, combien
 „ de fois vous avez dit que la meilleure qualité
 „ que

„ que vous trouviez en moi, c'étoit une soumis-
 „ sion d'enfant pour tout ce que l'Eglise croit
 „ & ordonne, même dans les plus petites cho-
 „ ses. J'ai fait par votre ordre plus de trois
 „ mille vers sur des sujets de piété. J'y ai parlé
 „ assurément de l'abondance de mon cœur, & j'y
 „ ai mis tous les sentimens dont j'étois le plus
 „ rempli. Vous est-il jamais revenu qu'on y ait
 „ trouvé un seul endroit qui approchât de l'er-
 „ reur? . . .

„ Pour la cabale, Qui est-ce qui n'en peut
 „ point être accusé, si on en accuse un homme
 „ aussi dévoué au Roi que je le suis, un homme
 „ qui passe sa vie à penser au Roi, à s'informer
 „ des grandes actions du Roi, & à inspirer aux
 „ autres les sentimens d'amour & d'admiration
 „ qu'il a pour le Roi? J'ose dire que les Grands
 „ Seigneurs m'ont bien plus recherché que je ne
 „ les recherchois moi-même: mais dans quelque
 „ Compagnie que je me sois trouvé, Dieu m'a
 „ fait la grace de ne rougir jamais ni du Roi, ni
 „ de l'Evangile. Il y a des témoins encore vi-
 „ vans qui pourroient vous dire avec quel zèle
 „ on m'a vu souvent combattre de petits chagrins
 „ qui naissent quelquefois dans l'esprit des gens
 „ que le Roi a le plus comblés de ses graces,
 „ Hé quoi, Madame, avec quelle conscience
 „ pourrai-je déposer à la postérité que ce Grand
 „ Prince n'admettoit point les faux rapports con-
 „ tre les personnes qui lui étoient le plus in-
 „ connues, s'il faut que je fasse moi-même une
 „ si triste expérience du contraire? Mais je fais
 „ ce qui a pu donner lieu à cette accusation. J'ai
 „ une Tante qui est Superieure de Port-Royal,
 „ & à laquelle je crois avoir des obligations in-
 „ finies. C'est elle qui m'apprit à connoître
 „ Dieu dans mon enfance, & c'est elle aussi dont
 „ Dieu s'est servi pour me retirer de l'égare-
 „ ment

„ ment & des miseres où j'ai été engagé pendant
 „ quinze années..... Elle m'a demandé dans
 „ quelque occasion mes services. Pouvois-je,
 „ sans être le dernier des hommes, lui refuser
 „ mes petits secours? Mais à qui est-ce, Mada-
 „ me, que je m'adressai pour la secourir? J'al-
 „ lai trouver le Pere de la Chaize, qui parut
 „ très-content de ma franchise, & m'assura en
 „ m'embrassant qu'il seroit toute sa vie mon ser-
 „ viteur & mon ami....

„ Du reste, je puis vous protester devant Dieu
 „ que je ne connois ni ne fréquente aucun hom-
 „ me qui soit suspect de la moindre nouveauté.
 „ Je passe ma vie le plus retiré que je puis dans
 „ ma famille, & ne suis, pour ainsi dire, dans
 „ le monde, que lorsque je suis à Marly. Je
 „ vous assure, Madame, que l'état où je me trou-
 „ ve est très-digne de la compassion que je vous
 „ ai toujours vue pour les malheureux. Je suis
 „ privé de l'honneur de vous voir. Je n'ose
 „ presque plus compter sur votre protection, qui
 „ est pourtant la seule que j'aye tâché de méri-
 „ ter. Je cherchois du moins ma consolation
 „ dans mon travail: mais jugez quelle amertu-
 „ me doit jeter sur ce travail, la pensée que ce
 „ même Grand Prince dont je suis continuelle-
 „ ment occupé, me regarde peut-être comme
 „ un homme plus digne de sa colere que de ses
 „ bontés.

Je suis avec un profond respect.

Cette Lettre, quoique bien écrite, ne fut point approuvée de tous ses amis. Quelques-uns lui représenterent qu'il y annonçoit des frayeurs qu'il ne devoit point avoir, & qu'il se justifioit lorsqu'il n'étoit pas même soupçonné. Et de quoi soupçonner en effet, un homme qui marche par des voies si unies?

Il avoit à la vérité effuyé quelques railleries faites innocemment. Comme il étoit bon, & empressé à rendre service, les payfans des environs de P. R. qui l'y voyoient venir, & entendoient dire qu'il demouroit à Versailles, alloient à cause du voisinage, l'y chercher pour lui recommander leurs affaires. Ces bonnes gens le croyoient un homme très-puissant à la Cour, & alloient implorer sa protection, les uns pour quelques procès, les autres pour quelque diminution de tailles. S'ils n'en étoient pas toujours secourus, ils en étoient toujours bien reçus. Ces fréquentes visites lui attirèrent quelques plaisanteries: Madame de Maintenon en faisoit elle-même: on le verra par un endroit de ses Lettres que je rapporte. On y verra aussi ce qu'elle y dit de sa mort toute chrétienne, & combien elle en fut édifiée. Elle le plaisantoit parce qu'elle connoissoit sa droiture, & qu'elle a toujours dit de lui, que dans la Religion il étoit un enfant.

Boileau, par cette même raison, le plaisantoit aussi: ni l'un, ni l'autre, comme je l'ai déjà remarqué, n'étoient pas fins courtisans, & tous deux en fréquentant la Cour, pouvoient se dire l'un à l'autre,

Quel séjour étranger, & pour vous & pour moi ?

Boileau, qui y portoit sa franchise étonnante, ne retenoit rien de ce qu'il pensoit. Le Roi lui disoit un jour: *Quel est un Prédicateur qu'on nomme le Tourneux ? On dit que tout le monde y court; est-il si habile ?* Sire, reprit Boileau, *Votre Majesté sait qu'on court toujours à la nouveauté: c'est un Prédicateur qui prêche l'Evangile.* Le Roi lui demanda d'en dire sérieusement son sentiment. Il répondit, *Quand il monte en Chaire, il fait si peur par sa laideur, qu'on voudroit l'en voir*
sortir:

fortir : Et quand il a commencé à parler , on craint qu'il n'en sorte. On disoit devant lui à la Cour que le Roi faisoit chercher Monsieur Arnaud pour le faire arrêter. Le Roi, dit-il, est trop heureux pour le trouver. Une autre fois on lui disoit que le Roi alloit traiter fort durement les Religieuses de Port-Royal, il répondit : Et comment fera-t-il pour les traiter plus durement qu'elles se traitent elles-mêmes ?

Vous avez, lui disoit un jour mon Pere, un privilège que je n'ai point : vous dites des choses que je ne dis jamais. Vous avez plus d'une fois loué dans vos vers, des personnes dont les miens ne disent rien. Tout le monde devine aisément votre rime à l'Ostracisme. C'est vous qu'on doit accuser, Et cependant c'est moi qu'on accuse. Quelle en peut être la raison ? Elle est toute naturelle, répondit Boileau. Vous allez à la Messe tous les jours, Et moi je n'y vais que les Fêtes Et les Dimanches. C'étoit ainsi que ses meilleurs amis le plaisantoient sur ses inquiétudes mal fondées, qui augmentèrent cependant par le chagrin de ne plus voir Madame de Maintenon, à laquelle il étoit sincèrement attaché.

Elle avoit aussi une grande envie de lui parler ; mais comme il ne lui étoit plus permis de le recevoir chez elle, l'ayant apperçu un jour dans le Jardin de Versailles, elle s'écarta dans une allée, pour qu'il pût l'y joindre. Si-tôt qu'il fut près d'elle, elle lui dit : Que craignez-vous ? C'est moi qui suis cause de votre malheur, et est de mon intérêt Et de mon bonheur de réparer ce que j'ai fait. Votre fortune devient la mienne. Laissez passer ce nuage : je ramènerai le beau tems. Non, non, Madame, lui répondit-il, Vous ne le ramènerez jamais pour moi. Et pourquoi, reprit-elle, avez-vous une pareille pensée ? Doutez-vous de mon cœur, ou de mon crédit ? Il lui répondit : Je fais, Madame, quel
G est

est votre crédit, & je sais quelles bontés vous avez pour moi : mais j'ai une tante qui m'aime d'une façon bien différente. Cette sainte Fille demande tous les jours à Dieu pour moi des disgrâces, des humiliations, des sujets de pénitence ; & elle a plus de crédit que vous. Dans le moment qu'il parloit, on entendit le bruit d'une calèche : C'est le Roi qui se promene, s'écria Madame de Maintenon, cachez-vous. Il se sauva dans un bosquet.

Il fit trop de réflexions sur le changement de son état à la Cour : & quoique pénétré de joie, comme chrétien, de ce que Dieu lui envoyoit des humiliations, l'homme est homme, & dans un cœur trop sensible le chagrin a bientôt porté son coup mortel. Sa santé s'altéra tous les jours, & il s'apperçut que le petit abcès qu'il avoit près du foie étoit refermé : * il en craignit des suites fâcheuses, & auroit pris sur le champ le parti de se retirer pour toujours de la Cour, sans la considération de sa famille, qui, n'étant pas riche, avoit un très grand besoin de lui. Dans le bas âge où j'étois, j'en avois plus besoin qu'un autre. Il projettoit de s'occuper dans sa retraite de mon éducation : & quel Précepteur j'aurois eu ! mais il pensoit en même tems, qu'il me deviendroit inutile dans la suite, s'il cessoit de cultiver les Protecteurs qu'il avoit à la Cour : c'étoit cette seule raison qui depuis un an l'y faisoit rester. Il y retourna encore plusieurs fois, & il avoit toujours l'honneur d'approcher de Sa Majesté. Mais on verra dans ses dernières Lettres, le peu d'empressement qu'il avoit

* Il s'écria, dit M. de Valincourt, qu'il étoit un homme mort, descendit dans sa chambre & se mit au lit. Il eut raison de s'effrayer, mais quand on n'a encore ni fièvre, ni aucun mal, on ne se met point au lit, on n'y reste pas. Tout cet endroit de la Lettre de M. de Valincourt, montre qu'il étoit fort distrait, quand il l'écrivit.

avoit de se montrer à la Cour, parce qu'il n'y paroissoit plus avec cet air de contentement qu'il avoit toujours eu. Il ne savoit pas l'affecter, & pour déguiser son visage, il n'avoit point cet art qu'il avoit lui-même recommandé aux Courtisans dans Esther.

Quiconque ne fait pas dévorer un affront,
Ni de fausses couleurs se déguiser le front,
Loin de l'aspect des Rois qu'il s'écarte, qu'il
fuye :

Il est des contretens qu'il faut qu'un Sage
essuye.

Il n'avoit plus d'autre plaisir, que celui de mener une vie retirée dans son ménage, & de s'y dissiper avec ses enfans.

Enfin, un matin étant à travailler dans son cabinet, il se sentit accablé d'un grand mal de tête; & voyant qu'il feroit mieux de se coucher que de continuer à lire, il descendit dans sa chambre. J'y étois, & je me souviens qu'il nous dit, pour ne nous point effrayer: *Mes enfans, je crois que j'ai un peu de fièvre, mais ce n'est rien, je vais pour quelque tems me mettre au lit.* Il s'y mit, & n'en sortit plus: sa maladie fut longue. On n'en soupçonna pas d'abord la cause, quoiqu'il se plaignît toujours d'une douleur au côté droit, & qu'il eût souvent dans sa chambre les Médecins de la Cour qui le venoient voir par amitié. Il fut honoré aussi des visites de plusieurs Grands Seigneurs, qui l'assuroient que le Roi leur demandoit souvent de ses nouvelles. Ils ne disoient rien que de vrai. LOUIS XIV. eut même la bonté de lui faire connoître l'intérêt qu'il prenoit à sa santé; & je ne fais ici que copier Monsieur Perraut dans ses Hommes Illustres. *Sa Majesté envoya très-souvent savoir de ses nouvelles*



velles pendant sa maladie, & témoigna du déplaisir de sa mort, qui fut regrettée de toute la Cour & de toute la Ville.

Ses douleurs commençant à devenir très-aigues, il les reçut de la main de Dieu avec autant de douceur que de soumission: & l'on ne doit point croire ce que le Pere Niceron a copié d'après Monsieur de Valincourt, * & ce que je contredis, parce que je m'en suis exactement informé. Il n'est point vrai qu'il ait jamais demandé s'il n'étoit pas permis de faire cesser sa maladie & sa vie par quelques remèdes. J'ai toujours trouvé dans Monsieur de Valincourt un ami fort vif pour moi, & je lui ai eu dans ma jeunesse plusieurs obligations. Il a des droits sur mon cœur; mais la vérité en a davantage, & je suis obligé en pareille occasion de dire qu'il s'est trompé. Tous ceux qui venoient consoler le malade, étoient d'autant plus édifiés de sa patience, qu'ils connoissoient la vivacité de son caractère. Tourmenté pendant trois semaines d'une cruelle sécheresse de langue & de gosier, il se contentoit de dire: *Offre à Dieu cette peine: puisse-t-elle expier le plaisir que j'ai trouvé souvent aux tables des Grands!* Un Prêtre de Saint-André-des-Arcs, son Confesseur depuis long-tems, le soutenoit par ses exhortations, & Monsieur l'Abbé Boileau, Chanoine de Saint-Honoré, y venoit joindre les siennes.

J'étois souvent dans la chambre d'un malade si cher, & ma mémoire me rappelle les fréquentes lectures de piété qu'il me faisoit faire auprès de son lit, dans des livres à ma portée. Il pria
Mon-

* Un malade plein de Religion, & aussi éclairé ne demande point si la chose est permise; il peut dire seulement, que si elle étoit permise, la douleur l'y forceroit; c'est peut-être ce que M. de Valincourt a voulu dire.

Monſieur Rollin de veiller ſur mon éducation quand je ſerois en âge de profiter de ſes leçons, & Monſieur Rollin a eu dans la ſuite cette bonté.

Lorsqu'il fut perſuadé que ſa maladie finiroit par la mort, il chargea mon frere d'écrire une lettre à M. de Cavoye pour le prier de ſolliciter le payement de ce qui lui étoit dû de ſa penſion, afin de laiſſer quelque argent comptant à ſa famille. Mon frere fit la lettre & vint la lui lire. *Pourquoi*, lui dit-il, *ne demandez-vous pas auſſi le paiement de la penſion de Boileau? Il ne faut point nous ſéparer. Recommencez votre lettre & faites connoître à Boileau que j'ai été ſon ami juſqu'à la mort.* Lorsqu'il lui fit ſon dernier adieu, il ſe leva ſur ſon lit, autant que pouvoit lui permettre le peu de forces qu'il avoit, & lui dit en l'embraſſant : *Je regarde comme un bonheur pour moi de mourir avant vous.*

On s'étoit enfin apperçu que cette maladie étoit cauſée par un abcès au foie; & quoiqu'il ne fût plus tems d'y apporter remède, on réſolut de lui faire l'opération. Il s'y prépara avec une grande fermeté, & en même tems il ſe prépara à la mort. Mon frere s'étant aproché pour lui dire qu'il eſpéroit que l'opération lui rendroit la vie: *Et vous auſſi, mon fils*, lui répondit-il, *voulez-vous faire comme les Médecins & m'amuſer? Dieu eſt le maître de me rendre la vie; mais les frais de la mort ſont faits.*

Il en avoit eu toute ſa vie d'extrêmes frayeurs, que la Religion diſſipa entièrement dans ſa dernière maladie: il s'occupa toujours de ſon dernier moment, qu'il vit arriver avec une tranquillité qui ſurprit & édifia tous ceux qui ſavoient combien il l'avoit appréhendé.

L'opération fut faite trop tard, & trois jours après il mourut, le 21 Avril 1699, âgé de 59 ans, après avoir reçu ses Sacremens avec de grands sentimens de piété, & avoir recommandé à ses enfans beaucoup d'union entr'eux, & de respect pour leur mere.

Il avoit depuis long-tems écrit ses dernieres dispositions dans cette Lettre dattée du 28 Octobre 1685: *Comme je suis incertain de l'heure à laquelle il plaira à Dieu de m'appeller, & que je puis mourir sans avoir le tems de déclarer mes dernières intentions, j'ai cru que je ferois bien de prier ici ma femme de plusieurs choses, auxquelles j'espere qu'elle ne voudra pas manquer, &c.* Le reste de la lettre contient plusieurs legs pieux, & l'ordre de remettre à Boileau tous les papiers concernant l'Histoire du Roi. Avec cette lettre on trouva un testament que je rapporte, quoique déjà inseré dans son éloge par Monsieur Perraut.

Au nom du Pere & du Fils & du Saint-Esprit.

„ Je desire qu'après ma mort, mon corps soit
 „ porté à Port-Royal des Champs, & qu'il y
 „ soit inhumé dans le cimetièr aux pieds de la
 „ fosse de Monsieur Hamon. Je supplie très-hum-
 „ blement la Mere Abbessè & les Religieuses, de
 „ vouloir bien m'accorder cet honneur, quoique
 „ je m'en reconnoisse très-indigne, & par les scan-
 „ dales de ma vie passée, & par le peu d'usage que
 „ j'ai fait de l'excellente éducation que j'ai reçue
 „ autrefois dans cette Maison, & des grands exem-
 „ ples de pieté & de pénitence, que j'y ai vus, &
 „ dont je n'ai été qu'un stérile admirateur. Mais plus
 „ j'ai offensé Dieu, plus j'ai besoin des prieres
 „ d'une si sainte Communauté pour attirer sa mi-
 „ séricorde sur moi. Je prie aussi la Mere Ab-
 „ bessè

„ beffe & les Religieufes de vouloir accepter une
 „ fomme de 800 livres. - Fait à Paris, dans
 „ mon cabinet, le 10 Octobre 1698. Signé RA-
 „ CINE.

Comme Monsieur Hamon avoit pris foin de fes études après la mort de Monsieur le Maître, & avoit été comme fon Précepteur, il avoit conſervé un grand reſpect pour ſa mémoire. Ce fut par cette raiſon, & parce que d'ailleurs il vouloit être dans le cimetière du dehors, qu'il demanda d'être enterré à ſes pieds.

En exécution de ce teſtament, ſon corps qui fut d'abord porté à Saint Sulpice ſa Paroiſſe, & mis en dépôt pendant la nuit dans le Chœur de cette Eglife, fut transporté le jour ſuivant à Port-Royal, où les deux Prêtres de Saint Sulpice qui l'accompagnerent, le préſenterent avec les cérémonies & les complimens ordinaires. Quelques perſonnes de la Cour ſ'entretenant du lieu où il avoit voulu être enterré: *C'eſt ce qu'il n'eût point fait de ſon vivant*, dit un Seigneur, connu par des réflexions de cette nature.

LOUIS XIV. parut ſenſible à la nouvelle de ſa mort: & ayant appris qu'il laiſſoit à une famille compoſée de ſept enfans plus de gloire que de richesses, il eut la bonté d'accorder une penſion de deux mille livres, qui ſeroit partagée entre la veuve & les enfans juſqu'au dernier ſurvivant.

Ma Mere, après avoir été faire les remerciemens de cette grace, reſolue à vivre en veuve vraiment veuve, ne fut point obligée, pour exécuter le précepte de Saint Paul, de rien changer à ſa façon de vivre: elle fut encore pendant trente-trois ans uniquement occupée du ſoin de ſes enfans & des pauvres, vit avec ſa tranquillité ordinaire périr en partie, dans les tems du Syſtème, le peu de bien qu'elle avoit tâché, pour l'amour de nous, d'augmenter par ſes épargnes; & la

mort, qui, sans s'être annoncée par aucune infirmité, vint à elle tout-à-coup, le 15 Novembre 1732, la trouva prête dès long-tems.

La Mere Sainte Thecle Racine ne survécut que peu de mois à son cher neveu. Elle mourut âgée de 74 ans, dont pendant l'espace de plus de 26, soit comme Prieure, soit comme Abbessé, elle avoit gouverné le Monastere, où elle étoit entrée à l'âge de neuf ans, ayant quitté le monde avant que de le connoître.

Quelques jours après la mort de mon Pere, Boileau, qui depuis long-tems ne paroissoit plus à la Cour, y retourna pour recevoir les ordres de Sa Majesté par rapport à son Histoire dont il se trouvoit seul chargé; & comme il lui parloit de l'intrépidité chrétienne avec laquelle mon Pere avoit vu la mort s'approcher: *Je le fais, répondit le Roi, & j'en ai été étonné, il la craignoit beaucoup, & je me souviens qu'au siège de Gand vous étiez le plus brave des deux.* Lui ayant fait ensuite regarder sa montre, qu'il tenoit par hazard: *Souvenez vous, ajouta-t-il, que j'ai toujours une heure par semaine à vous donner, quand vous voudrez venir.* Ce fut pourtant la dernière fois que Boileau parut devant un Prince qui recevoit si favorablement les grands Poëtes. Il ne retourna jamais à la Cour, & lorsque ses amis l'exhortoient à s'y montrer du moins de tems en tems: *Qu'irai-je y faire, leur disoit-il, je ne sais plus louer?*

J'ai parlé jusqu'à présent de tous les Ouvrages de mon Pere, excepté de celui que Boileau, suivant le Supplément de Moreri, regardoit comme le plus parfait morceau d'Histoire que nous eussions dans notre Langue, & que Monsieur l'Abbé d'Olivet dans l'Histoire de l'Académie Françoisé, juge lui devoir donner parmi ceux de nos Auteurs qui ont le mieux écrit en Prose, le même rang qu'il

qu'il tient parmi nos Poëtes. J'espere qu'il auroit ce rang si les grands Morceaux qu'il avoit composés sur l'Histoire du Roi, subsistoient encore; mais pour revenir à cette Histoire particulière, dont il n'a jamais parlé dans sa famille, voici ce que nous en avons appris par Boileau.

Les Religieuses de Port-Royal ayant été obligées de présenter un Memoire à Monsieur l'Archevêque de Paris au sujet du partage de leurs biens avec la Maison de Port-Royal de Paris, mon Pere toujours disposé à leur rendre service dans leurs affaires temporelles (comme je l'ai dit) fit pour elles ce Memoire, & quoiqu'il ne contint qu'une explication en peu de mots de leur recette & de leur dépense, les premieres copies de ce Memoire écrites de sa main, m'ont fait juger par les ratures dont elles sont remplies, que ces sortes d'écrits, où il faut éviter tout ornement d'esprit, en se bornant à un stile précis & pur, lui coutoient plus de peine que d'autres. C'est dans ce même stile qu'il a composé en Prose l'Epitaphe de Mademoiselle de Vertus, dont la longue pénitence l'avoit pénétré d'admiration. Monsieur l'Archevêque de Paris ayant apparemment goûté le stile de ce Memoire, & voyant quelquefois mon Pere à la Cour, lui dit que puisqu'il avoit été élevé à Port-Royal, personne ne pouvoit mieux que lui le mettre au fait d'une Maison dont il entendoit parler de plusieurs manieres très-différentes, & qu'il lui demandoit un Memoire Historique, qui l'instruisît de ce qui s'y étoit passé.

Tous ceux qui ont eu quelque liaison avec mon Pere, ont toujours reconnu la même simplicité dans ses mœurs que dans sa Foi, & ont en même tems admiré le zèle avec lequel il se portoit à servir ses amis. Lorsque Monsieur de Cavoye,

tombé dans une espèce de disgrâce, vint lui confier ce qui avoit indisposé contre lui Sa Majesté, il lui conseilla de se justifier par une Lettre qu'il offrit de faire lui-même, & nous fûmes témoins de l'agitation dans laquelle il passa les deux jours qu'il employa à composer cette Lettre, dans laquelle il mit tout l'art que son esprit put lui fournir, pour faire paroître innocent un Seigneur malheureux. Avec ce même zèle il écrivit l'Histoire de Port-Royal, dans l'espérance de rendre favorables à ces Religieuses les sentimens de leur Archevêque, & sans intention, selon les apparences, de la rendre publique. Il remit cette Histoire la veille de sa mort à un ami. J'ai eu plus d'une fois la curiosité d'en demander des nouvelles aux personnes capables de m'en donner: leurs réponses m'avoient fait croire qu'elle ne subsistoit plus, & je croyois l'Ouvrage anéanti, lorsque j'appris en 1742, qu'on en avoit imprimé la première partie. * J'ai cherché inutilement de quelles ténèbres fortoit cette première partie, & par quelles mains elle en avoit été tirée quarante ans après la mort de l'Auteur. Les personnes curieuses de savoir s'il a achevé cette Histoire, c'est-à-dire, s'il l'a conduite, comme on le prétend, jusqu'à la paix de Clément IX, n'en trouveront aucun éclaircissement dans la famille.

Pour finir ces Memoires communs à deux hommes étroitement unis depuis l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, il me reste à écrire quelques particularités de la vie de Boileau. Les onze années qu'il survécut, furent onze années d'infirmité & de

* On trouvera à la suite des Lettres de Mr. Racine ou du Tom. 2. de cet Ouvrage, cette première partie, que le Libraire d'Amsterdam a fait insérer dans son Edition & qu'on ne trouve pas dans celle de Paris.

de retraite. Il les passa tantôt à Paris, tantôt à Auteuil, où il ne recevoit plus les visites que d'un très petit nombre d'amis. Il vouloit bien y recevoir quelquefois la mienne, & s'amusoit même à jouer avec moi aux quilles: il excelloit à ce jeu, & je l'ai vu souvent abattre toutes les neuf d'un seul coup de boule. *Il faut avouër, disoit-il à ce sujet, que j'ai deux grands talens, aussi utiles l'un que l'autre à la Société & à un Etat: l'un de bien jouer aux quilles, l'autre de bien faire des vers.* La bonté qu'il avoit de se prêter à ma conversation, flatoit infiniment mon amour propre, qui fut cependant fort humilié dans une de ces visites, que je lui rendis malgré moi.

J'étois en Philosophie, au Collège de Beauvais, & j'avois fait une Pièce de douze vers François, pour déplorer la destinée d'un chien, qui avoit servi de victime aux leçons d'Anatomie qu'on nous donnoit. Ma Mere, qui avoit souvent entendu parler du danger de la passion des vers, & qui la craignoit pour moi, après avoir porté cette Pièce à Boileau, & lui avoir représenté ce qu'il devoit à la mémoire de son ami, m'ordonna de l'aller voir. J'obéis, j'allai chez lui en tremblant, & j'entrai comme un criminel. Il prit un air severe, & après m'avoir dit que la Pièce qu'on lui avoit montrée, étoit trop peu de chose pour lui faire connoître si j'avois quelque génie: " Il faut, ajouta-t-il, que vous soyez
 „ bien hardi pour oser faire des vers avec le
 „ nom que vous portez. Ce n'est pas que je re-
 „ garde comme impossible que vous deveniez un
 „ jour capable d'en faire de bons, mais je me
 „ méfie de tout ce qui est sans exemple; & de-
 „ puis que le monde est monde, on n'a point vu
 „ de grand Poëte, fils d'un grand Poëte. Le
 „ Cadet de Corneille n'étoit point tout-à-fait

„ fans génie, il ne fera jamais cependant que le
 „ très-petit Corneille. Prenez bien garde qu'il
 „ ne vous en arrive autant. Pourrez-vous d'ail-
 „ leurs vous dispenser de vous attacher à quelque
 „ occupation lucrative; & croyez-vous que celle
 „ des Lettres en soit une? Vous êtes le fils d'un
 „ homme qui a été le plus grand Poëte de son
 „ siècle, & d'un siècle où le Prince & les Minis-
 „ tres alloient au-devant du mérite pour le ré-
 „ compenser: vous devez savoir mieux qu'un
 „ autre à quelle fortune conduisent les vers.”
 La sincérité qui a régné dans cet Ouvrage, m'a
 fait rappeler ce sermon dont j'ai fort mal pro-
 fité.

L'Auteur du Bolæana n'étoit pas lié assez par-
 ticulièrement avec lui, pour bien faire le recueil
 qu'il a voulu faire. Il avoit donné au public
 quelques Satyres dont Boileau n'avoit pas parlé
 avec admiration, ce qui avoit jetté beaucoup de
 froideur entr'eux deux. *Il me vient voir rarement,*
disoit Boileau, parce que quand il est avec moi, il
est toujours embarrassé de son mérite & du mien.

Le Pere Mallebranche s'entretenoit avec lui de
 sa dispute avec Monsieur Arnaud sur les Idées, &
 prétendoit que Monsieur Arnaud ne l'avoit ja-
 mais entendu. *Eh! qui donc, mon Pere,* reprit
 Boileau, *voulez-vous qui vous entende?*

Lorsqu'il avoit donné au Public un nouvel Ou-
 vrage, & qu'on venoit lui dire que les critiques
 en parloient fort mal: *Tant mieux,* répondoit-
 il, *les mauvais Ouvrages sont ceux dont on ne parle*
pas. La maniere dont on critique encore aujour-
 d'hui les siens, fait assez voir qu'on en parle
 toujours.

Ce grand Poëte qui de son vivant triompha de
 l'envie sur un amas prodigieux d'éditions qui se
 renouvelloient tous les ans, certain du contente-
 ment du public s'est presque vu dans sa postérité.

Il est pourtant le seul de nos Poètes, qui par sa mort n'ait pas fait taire l'envie, dont il triomphe encore par les éditions de ses Ouvrages, qui se renouvellent sans cesse parmi nous, où dans les pays étrangers. Jamais Poète n'a été plus imprimé, traduit, commenté & critiqué; & il y a apparence qu'il vivra toujours, parce que comme il réunit le vrai de la pensée à la justesse de l'expression, ses vers restent aisément dans la mémoire, en sorte que ceux même qui ne l'admirent pas, le savent par cœur.

L'Ecrivain qui a fait de lui l'éloge qui se trouve dans le Supplément au " Nécrologe de Port-Royal, le loue d'avoir asservi aux loix de la pudeur la plus scrupuleuse, un genre de Poésie qui jusques à lui n'avoit emprunté presque tous ses agrémens que des charmes dangereux, que la licence & le libertinage offrent aux cœurs corrompus. Il est dit encore dans cet éloge, que l'équité, la droiture, & la bonne-foi, présiderent à toutes ses actions, & on en donne pour exemple la restitution des revenus du Bénéfice dont j'ai parlé au commencement de ces Memoires, restitution qu'il fit sans consulter personne. Ne prenant avis que de la crainte de Dieu, qui fut toujours présente à son cœur, il se démit du Bénéfice entre les mains de M. de Buzanval qui en étoit le collateur, ne voulant pas même charger sa conscience du choix de son successeur."

Boursaut dans ses Lettres rapporte sa conversation sur les Bénéfices avec un Abbé qui en avoit plusieurs, & qui lui disoit: *Cela est bien bon pour vivre. Je n'en doute point*, lui répondit Boileau, *mais pour mourir, Monsieur l'Abbé! pour mourir!*

Interrogé dans sa vieillesse, s'il n'avoit point

changé d'avis sur le Tasse, il assura que loin de se repentir de ce qu'il en avoit dit, il n'en avoit point assez dit, & en donna les raisons que rapporte Monsieur l'Abbé d'Olivet dans l'Histoire de l'Académie Française.

La réponse d'Antoine, son jardinier d'Auteuil, au Pere Bouhours, fut telle que Brossette la rapporte dans son Commentaire. Antoine condamnoit le second mot de l'Épître qui lui étoit adressée, prétendant qu'un jardinier n'étoit pas un valet. C'étoit le seul mot qu'il trouvoit à critiquer dans les Ouvrages de son Maître.

Quoique Boileau aimât toujours sa Maison d'Auteuil, & n'eût aucun besoin d'argent, Monsieur le Verrier lui persuada de la lui vendre, en l'assurant qu'il y feroit toujours également le maître, & lui faisant promettre qu'il s'y conserveroit une chambre qu'il viendroit souvent occuper. Quinze jours après la vente, il y retourne, entre dans le jardin, & n'y trouvant plus un berceau sous lequel il avoit coutume d'aller rêver, appelle Antoine & lui demande ce qu'est devenu son berceau. Antoine lui répond qu'il a été détruit par ordre de Monsieur le Verrier. Boileau, après avoir rêvé un moment, remonte dans son carrosse en disant : *Puisque je ne suis plus le maître ici, qu'est-ce que j'y viens faire?* Il n'y revint plus.

On fait que dans ses dernières années, il s'occupait de sa Satyre sur l'Equivoque, pour laquelle il eut cette tendresse que les Auteurs ont ordinairement pour les productions de leur vieillesse. Il la lisoit à ses amis, mais il ne vouloit plus que leurs applaudissemens : ce n'étoit plus ce Poète qui autrefois demandoit des critiques, & qui disoit aux autres, *Ecoutez tout le monde, assidu consultant* : il redevint même amoureux de plusieurs
vers

vers qu'il avoit retranchés de ses Ouvrages par le conseil de mon Pere: il les y fit rentrer, lorsqu'il donna sa dernière édition.

Il la revit avec soin, & dit à un ami qui le trouva attaché à ce travail: *Il est bien honteux de m'occuper encore de rimes, & de toutes ces niaiseries du Parnasse, quand je ne devrois songer qu'au compte que je suis près d'aller rendre à Dieu.* On a toujours vu en lui le Poëte & le Chrétien.

Monsieur le Duc d'Orléans l'invita à dîner; c'étoit un jour maigre, & on n'avoit servi que du gras sur la table. On s'aperçut qu'il ne touchoit qu'à son pain. *Il faut bien, lui dit le Prince, que vous mangiez gras comme les autres, on a oublié le maigre.* Boileau lui répondit, *Vous n'avez qu'à frapper du pié, Monseigneur, & les poissons sortiront de terre.* Cette allusion au mot de Pompée fit plaisir à la compagnie, & sa constance à ne point vouloir toucher au gras lui fit honneur.

Il se félicitoit avec raison de la pureté de ses Ouvrages. *C'est une grande consolation, disoit-il, pour un Poëte qui va mourir, de n'avoir jamais offensé les mœurs: à quoi on pourroit ajouter, & de n'avoir jamais offensé personne.*

Monsieur le Noir Chanoine de Notre-Dame, son Confesseur ordinaire, l'assista à la mort, à laquelle il se prépara en très-sincere Chrétien: il conserva en même tems, jusqu'au dernier moment, le caractère de Poëte. Monsieur le Verrier crut l'amuser par la lecture d'une Tragédie, qui dans sa nouveauté faisoit beaucoup de bruit. Après la lecture du premier Acte il dit à Monsieur le Verrier: *Eh, mon ami, ne mourrai-je pas assez promptement? Les Pradons*
dont

dont nous nous sommes moqués dans notre jeunesse, étoient des soleils auprès de ceux-ci. Comme la Tragédie qui l'irritoit, se soutient encore aujourd'hui avec honneur, on doit attribuer sa mauvaise humeur contre elle, à l'état où il se trouvoit: il mourut deux jours après.

Lorsqu'on lui demandoit ce qu'il pensoit de son état, il répondoit par ce vers de Malherbe:

Je suis vaincu du Temps, je cède à ses outrages.

Un moment avant sa mort, il vit entrer Monsieur Coutard, & lui dit en lui serrant la main, *Bonjour & adieu: l'adieu sera bien long.* Il mourut d'une hydropisie de poitrine le 13 Mars 1721, & laissa par son testament presque tout son bien aux pauvres.

La Compagnie qui suivit son convoi & dans laquelle j'étois, fut fort nombreuse, ce qui étonna une femme du peuple à qui j'entendis dire: *Il avoit bien des amis: on assure cependant qu'il disoit du mal de tout le monde.*

Il fut enterré dans la Chapelle basse de la Sainte Chapelle, * immédiatement au dessous de la place, qui dans la Chapelle haute est devenue fameuse par le Lutrin qu'il a chanté.

Cette même année nous obtînmes, après la destruction de Port-Royal, la permission de faire exhumer le corps de mon Pere, qui fut apporté à Paris le 2 Décembre 1711. dans l'Eglise de Saint Etienne-du-Mont, notre Paroisse alors, & placé derrière le maître Autel, en face de

* Et non pas Saint-Jean-le-Rond sa Paroisse, comme il est dit dans le Supplément au Nécrologe de Port-Royal.

de la Chapelle de la Vierge, auprès de la tombe de M. Pascal. L'Épitaphe Latine que Boileau avoit faite, & qui avoit été placée dans le cimetière de P. R. ne subsistant plus, je la vais rapporter avec la traduction Française faite par le même Boileau: la traduction que ses Commentateurs ont mise dans ses Oeuvres, n'est point la véritable: ce qu'on reconnoîtra aisément par la différence du stile.

D. O. M

Hic jacet vir nobilissimus Joannes Racine, Franciæ Thesauris Præfectus, Regis à Secretis atque à Cubiculo, nec non unus è quadraginta Gallicanæ Academiæ Viris.

Qui postquam profana Tragediarum argumenta diu cum ingenti hominum admiratione tractasset, musas tandem suas uni Deo consecravit, omnemque ingenii vim in eo laudando contulit, qui solus laude dignus est. Cum eum vitæ negotiorumque rationes multis Nobilibus aulæ tenerent addictum, tamen in frequenti hominum commercio omnia pietatis ac religionis officia

Ici repose le corps de Messire Jean Racine, Trésorier de France, Secrétaire du Roi, Gentilhomme ordinaire de sa Chambre, & l'un des Quarante de l'Académie Française: Qui après avoir long-tems charmé la France par ses excellentes Poësies profanes, consacra ses muses à Dieu, & les employa uniquement à louer le seul objet digne de louange. Les raisons indispensables qui l'attachoient à la Cour, l'empêcherent de quitter le monde; mais elles ne l'empêcherent pas de s'acquitter au milieu du monde, de tous les devoirs de la piété & de la Religion. Il fut choisi avec un de ses amis par le Roi Louis le Grand pour rassembler en un

coluit. *A Christiano Rege Ludovico Magno selectus unà cum familiari ipsius amico fuerat, qui res eo regnante præclare ac mirabiliter gestas perscriberet. Huic intentus operi, repente in gravem æque ac diuturnam morbum implicitus est, tandemque ab hac sede miseriarum in melius domicilium translatus anno ætatis suæ LIX. Qui mortem longo adhuc intervallo remotam, valde horruerat, ejusdem præsentis aspectum placidâ fronte sustinuit; obiitque spe multo magis, & pia in Deum fiducia erectus, quàm fractus metu. Ejacitura omnes illius amicos, quorum nonnulli inter regni primores eminebant, acerbissimo dolore perculit. Manavit etiam ad ipsum Regem tanti viri desiderium. Fecit modestia ejus singularis, & præcipua in banc Portus-Regii domum benevolentia, ut in eâ sepeliri voluerit, ideoque testamento*

un corps d'Histoire les merveilles de son règne, & il étoit occupé à ce grand ouvrage, lorsque tout-à-coup il fut attaqué d'une longue & cruelle maladie, qui à la fin l'enleva de ce séjour de miseres, en sa 59. année. Bien qu'il eût extrêmement redouté la mort, lorsqu'elle étoit encore loin de lui, il la vit de près sans s'étonner, & mourut beaucoup plus rempli d'espérance que de crainte, dans une entière résignation à la volonté de Dieu. Sa perte toucha sensiblement ses amis, entre lesquels il pouvoit compter les premières personnes du Royaume, & il fut regretté du Roi même. Son humilité, & l'affection particulière qu'il eut toujours pour cette Maison de P. R. des-Champs, lui firent souhaiter d'être enterré sans aucune pompe dans ce cimetière avec les humbles serviteurs de Dieu qui y reposent, & auprès desquels il a été mis, selon qu'il l'avoit ordonné par son testament.

*mento cavit, ut corpus
suum, juxta piorum
hominum qui hęc sunt
corpora, humaretur.*

*Tu verò quicumque
es, quem in hanc domum
pietas adducit, tuæ ipse
mortalitatis ad hunc as-
pectum recordare, &
clarissimam tanti viri
memoriam, precibus po-
tius quàm elogiis prose-
quere.*

O toi, qui que tu sois,
que la piété attire en ce
saint lieu, plains dans un
si excellent homme la triste
destinée de tous les mor-
tels; & quelque grande
idée que puisse te donner
de lui sa réputation, sou-
viens-toi que ce sont des
prieres, & non pas de
vains éloges qu'il te de-
mande.

Fin de la dernière Partie.



AVIS DU LIBRAIRE D'AMSTERDAM.

*Les douze Epigrammes suivantes ne se trouvent point
dans l'Édition de Paris, & sont très sûrement de Mr.
RACINE le Père.*



EPIGRAMMES DE M. RACINE.

Sur l'Aspar de Fontenelle.

Ces jours passés chez un vieil Histrion,
 Un Chroniqueur mettoit en question
 Quand à Paris commença la méthode
 De ces siflets qui sont tant à la mode.
 Ce fut, dit l'un, aux Pièces de Boyer;
 Gens pour Pradon voulurent parier:
 Non, dit l'Acteur, voici toute l'histoire,
 Que par degrés je vais vous débrouiller;
 Boyer apprit au parterre à bâiller;
 Quant à Pradon, si j'ai bonne memoire,
 * Pommes sur lui volèrent largement:
 Mais quand siflets prirent commencement,
 C'est (j'y jouëois, j'en suis témoin fidelle)
 C'est à l'Aspar du Sieur de Fontenelle.

AUTRE *sur l'Andromaque.*

Le vraisemblable est peu dans cette pièce,
 Si l'on en croit & d'Olonne, & Crequi.
 Crequi dit que Pirrhus aime trop sa maitresse;
 D'Olonne, qu'Andromaque aime trop son mari.

AUTRE *sur la même Tragédie.*

Crequi prétend qu'Oreste est un pauvre homme
 Qui soutient mal le rang d'Ambassadeur,
 Et de ce rang Crequi fait la grandeur.
 Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome.

AUTRE

* Le parterre jettoit alors des pommes à la tête des
 Acteurs.

AUTRE *sur l'Iphigénie de le Clerc.*

Entre le Clerc & son ami Coras,
 Deux grands Auteurs, rimant de compagnie,
 N'a pas longtems s'ourdirent grands débats
 Sur le propos de leur Iphigénie.
 Coras disoit la pièce est de mon cru;
 Le Clerc crioit, elle est mienne & non vôtre;
 Mais aussitôt que la pièce eut paru,
 Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

AUTRE *sur la Tragédie de Sesostris.*

Ce fameux Conquerant, ce vaillant Sesostris,
 Qui jadis en Egypte au gré des destinées,
 Véquit de si longues années,
 N'a vécu qu'un jour à Paris.

AUTRE *sur le Germanicus de Pradon.*

Que je plains le destin du grand Germanicus!
 Quel fut le prix de ses rares vertus!
 Persécuté par le cruel Tibere,
 Empoisonné par le traître Pison,
 Il ne lui restoit plus, pour dernière misère,
 Que d'être chanté par Pradon.

AUTRE *sur la Judith de Boyer.*

A sa Judith Boyer par aventure
 Etoit assis près d'un riche Caissier;
 Bien aise étoit, car le bon Financier
 S'attendrissoit, & pleuroit sans mesure.
 Bon gré vous fait, lui dit le vieux rimeur,
 Le beau vous touche, & ne seriez d'humeur
 A vous saisir pour une baliverne.
 Lors le Richard en larmoyant lui dit,
 Je pleure hélas! de ce pauvre Holoferne
 Si méchamment mis à mort par Judith.

AUTRE.

AUTRE.

Contre Jansenius j'ai la plume à la main.
 Je suis prêt à signer tout ce qu'on me demande.
 Qu'il soit Calviniste ou Romain,
 Je veux conserver ma Prébende.

AUTRE *sur une Assemblée du Clergé convoquée
 subitement à Paris, la Cour étant à St. Germain.
 On rassembla les Evêques qui se trouverent à
 Paris, & l'on en trouva 52.*

Un ordre hier venu de St. Germain,
 Veut qu'on s'assemble, on s'assemble demain.
 Notre Prélat, & cinquante-deux autres
 Successeurs des Apôtres
 S'y trouveront. Or de savoir quel cas
 S'y doit traiter; c'est encore un mystère;
 C'est seulement une chose fort claire,
 Que nous avons cinquante-deux Prélats,
 Qui ne résident pas.

AUTRE *sur les complimens que le Roi reçut
 sur sa convalescence.*

Grand Dieu, conserve-nous ce Roi victorieux
 Que tu viens de rendre à nos larmes.
 Fais durer à jamais des jours si précieux;
 Que ce soient-là nos dernières allarmes;
 Empêche d'aller jusqu'à lui
 Le noir chagrin, le dangereux ennui,
 Toute langueur, toute fièvre ennemie,
 Et les Vers de l'Académie.

VERS pour être mis au bas du Portrait de
M. Arnaud.

Sublime en ses écrits, doux & simple de cœur,
Puisant la vérité jusqu'en son origine,
De tous ses longs combats Arnaud sortit vainqueur,
Et soutint de la Foi l'antiquité divine.
De la Grace il perça les mystères obscurs;
Aux humbles Pénitens traça des chemins surs.
Rappella le Pécheur au joug de l'Évangile:
Dieu fut l'unique objet de ses desirs constans.
L'Église n'eut jamais, même en ses premiers tems,
De plus zélé vengeur, ni d'enfant plus docile.

AUTRE sur le même sujet.

Haï des uns, chéri des autres,
Estimé de tout l'univers,
Et plus digne de vivre au siècle des Apôtres
Que dans un siècle si pervers,
Arnaud vient de finir sa carrière pénible.
Les mœurs n'eurent jamais de plus grave censeur,
L'erreur d'ennemi plus terrible,
L'Église de plus ferme & plus grand défenseur.





DISCOURS PRONONCÉ par M.
RACINE à l'Académie Française, à la
 réception de M. l'Abbé COLBERT le 30.
 Octobre 1678.

MONSIEUR,

Il m'est sans doute très-honorable de me voir à la tête de cette célèbre Compagnie; & je dois beaucoup au hazard de m'avoir mis dans une place où le mérite ne m'auroit jamais élevé. Mais cet honneur si grand par lui-même, me devient, je l'avoue, encore plus considérable, quand je songe que la première fonction que j'ai à faire dans la place où je suis, c'est de vous expliquer les sentimens que l'Académie a pour vous.

Vous croyez lui devoir des remerciemens pour l'honneur que vous dites qu'elle vous a fait; mais elle a aussi des graces à vous rendre. Elle vous est obligée, non seulement de l'honneur que vous lui faites, mais encore de celui que vous avez déjà fait à toute la République des Lettres.

Oui, MONSIEUR, nous savons combien elles vous sont redevables. Il y a longtems que l'Académie a les yeux sur vous. Aucune de vos démarches ne lui a été inconnue. Vous portez un nom que trop de raisons ont rendu sacré pour les Gens de Lettres. Tout ce qui regarde votre illustre Maison, ne leur sauroit plus être ni inconnu, ni indifférent.

Nous

Nous avons considéré avec attention les progrès que vous avez faits dans les Sciences; mais si vous aviez excité d'abord notre curiosité, vous n'avez guère tardé à exciter notre admiration. Et quels applaudissemens n'a-t-on point donnés à cette excellente Philosophie que vous avez publiquement enseignée! Au lieu de quelques termes barbares, de quelques frivoles questions que l'on avoit accoutumé d'entendre dans les Ecoles, vous y avez fait entendre de solides vérités, les plus beaux secrets de la Nature, les plus importants principes de la Métaphysique. Non, MONSIEUR, vous ne vous êtes point borné à suivre une route ordinaire. Vous ne vous êtes point contenté de l'écorce de la Philosophie, vous en avez approfondi tous les secrets. Vous avez rassemblé ce que les Anciens & les Modernes avoient de solide & d'ingénieux. Vous avez parcouru tous les siècles pour nous en rapporter les découvertes. L'oseraï-je dire? Vous avez fait connoître dans les Ecoles, Aristote même, dont on n'y voit souvent que le fantôme.

Cependant cette savante Philosophie n'a été pour vous qu'un passage pour vous élever à une plus noble science; je veux dire, à la science de la Religion. Et quel progrès n'avez-vous point fait dans cette étude sacrée! Avec quelles marques d'estime la plus fameuse Faculté de l'Univers vous a-t-elle adopté, vous a-t-elle associé dans son Corps! L'Académie a pris part à tous vos honneurs. Elle applaudissoit à vos célèbres actions; mais, MONSIEUR, depuis qu'elle vous a vu monter en Chaire, qu'elle vous a entendu prêcher les vérités de l'Évangile, non-seulement avec toute la force de l'éloquence, mais même avec toute la justesse & toute la politesse de notre langue, alors l'Académie ne s'est plus contentée de vous admirer, elle a jugé que vous lui étiez nécessaire.

H

Elle

Elle vous a choisi, elle vous a nommé pour remplir la première place qu'elle a pu donner. Oui, MONSIEUR, elle vous a choisi : car nous voulons bien qu'on le sache, ce n'est point la brigue, ce ne sont point les sollicitations qui ouvrent les portes de l'Académie. Elle va elle-même au devant du mérite ; elle lui épargne l'embarras de se venir offrir, elle cherche les sujets qui lui sont propres. Et qui pouvoit lui être plus propre que vous ? Qui pouvoit mieux nous seconder dans le dessein que nous nous sommes tous proposé de travailler à immortaliser les grandes actions de notre Auguste Protecteur ? Qui pouvoit mieux nous aider à célébrer ce prodigieux nombre d'exploits, dont la grandeur nous accable, pour ainsi dire, & nous met dans l'impuissance de les exprimer ? Il nous faut des années entières pour écrire dignement une seule de ses actions.

Cependant chaque année, chaque mois, chaque journée même, nous présente une foule de nouveaux miracles. Etonnés de tant de triomphes, nous pensions que la guerre eût porté sa gloire au plus haut point où elle pouvoit monter. En effet, après tant de Provinces si rapidement conquises, tant de batailles gagnées, les Villes emportées d'affaut, les Villes sauvées du pillage, & toutes ces grandes actions dont vous nous avez fait une si vive peinture, auroit-on pu s'imaginer que cette gloire dût encore croître ? La paix qu'il vient de donner à l'Europe, nous présente quelque chose de plus grand encore que tout ce qu'il a fait dans la guerre. Je n'ai garde d'entreprendre ici de faire l'éloge de ce Héros après l'éloquent discours que vous venez de nous faire entendre. Non seulement nous y avons reconnu l'élevation de votre esprit, la sublimité de vos pensées ; mais on y voit briller sur-tout ce zèle pour votre Prince, & cette ardente passion pour sa gloire, qui est

est la marque si particulière à laquelle on reconnoit toute votre illustre Famille. Tandis que le Chef de la maison, rempli de ce noble zèle, ne donne point de relâche à son infatigable génie : tandis qu'il jette un œil pénétrant jusques dans les moindres besoins de l'Etat ; avec quelle ardeur, quelle vigilance, ses Enfans, ses Freres, ses Neveux, tout ce qui lui appartient, s'empresse-t-il à le soulager, à le seconder ? L'un travaille heureusement à soutenir la gloire de la navigation ; l'autre se signale dans les premiers emplois de la guerre ; l'autre donne tous ses soins à la paix, & renverse tous les obstacles que quelques désespérés vouloient apporter à ce grand ouvrage. Je ne finirois point si je vous mettois devant les yeux tout ce qu'il y a d'illustre dans votre Maison. Vous entrez, MONSIEUR, dans une Compagnie que vous trouverez pleine de ce même esprit, de ce même zèle. Car je le répète encore, nous sommes tous rivaux dans la passion de contribuer quelque chose à la gloire d'un si grand Prince. Chacun y emploie les différens talens que la nature lui a donnés : Et ce travail même qui nous est commun, ce Dictionnaire, qui de soi-même semble une occupation si sèche & si épineuse, nous y travaillons avec plaisir. Tous les mots de la Langue, toutes les syllabes nous paroissent précieuses, parce que nous les regardons comme autant d'instrumens qui doivent servir à la gloire de notre Auguste Protecteur.



PLAN DU PREMIER ACTE
D'IPHIGENIE EN TAURIDE. (1)

Voici le seul fragment Poétique trouvé dans les papiers de M. Racine. On ne le donne que pour faire connoître de quelle maniere il dressoit le plan d'une Tragédie qu'il entreprenoit. Quand il en avoit ainsi disposé les cinq Actes, c'étoit alors qu'il disoit que sa Tragédie étoit faite.

IPHIGENIE EN TAURIDE.

ACTE I. SCENE I.

Iphigénie vient avec une captive Grecque, qui s'étonne de sa tristesse, & lui demande si elle est affligée de ce que la fête de Diane se passera sans qu'on immole aucun étranger. Tu peux croire, dit Iphigénie, si c'est là un sentiment digne de la fille d'Agamemnon. Tu fais avec quelle répugnance j'ai préparé les misérables que l'on a sacrifiés depuis que je préside à ces cruelles cérémonies. Je me faisois une joie de ce que la fortune n'avoit amené aucun Grec pour cette journée, & je triomphois de la douleur commune, qui est répandue dans cette Ile, où l'on compte pour un présage funeste de ce que nous manquons de victimes
pour

(1) Ce plan découvre le noeud & l'intérêt de toute la pièce. Il paroît par ce premier Acte que la Tragédie sera aussi simple que celle d'Euripide, à la réserve qu'on y verra le fils de Thoas; mais quand ce fils saura que le Grec qu'il a sauvé, est le frere d'Iphigénie, on prévoit de quelle maniere le trouble augmentera.

pour cette fête. Mais je ne puis résister à la secrète tristesse dont je suis occupée depuis le songe que j'ai fait cette nuit. J'ai cru que j'étois à Mycène dans la maison de mon pere. Il m'a semblé que mon pere & ma mere nageoient dans le sang, & que moi-même je tenois un poignard à la main pour en égorger mon frere Oreste. Hélas, mon cher Oreste! Mais Madame, vous êtes trop éloignés l'un de l'autre pour craindre l'accomplissement de votre songe. Et ce n'est pas aussi ce que je crains, mais je crains avec raison qu'il n'y ait de grands malheurs dans ma famille. Les Rois sont sujets à de grands changemens. Ah! si je t'avois perdu, mon cher frere Oreste, sur qui seul j'ai fondé mes espérances. Car enfin, j'ai plus de sujet de t'aimer que tout le reste de ma famille. Tu ne fus point coupable de ce sacrifice où mon pere m'avoit condamnée dans l'Aulide. Tu étois un enfant de dix ans. Tu as été élevé avec moi, & tu es le seul de toute la Grèce que je regrette tous les jours. Mais Madame, quelle apparence qu'il sache l'état où vous êtes? Vous êtes dans une Ile détestée de tout le monde: si le hazard y amene quelque Grec, on le sacrifie. Que ne renoncez vous à la Grèce? Que ne répondez vous à l'amour du Prince? Eh que me serviroit de m'y attacher? Son pere Thoas lui défend de m'aimer, il ne me parle qu'en tremblant, car ils ignorent tous deux ma naissance, & je n'ai garde de leur découvrir une chose qu'ils ne croiroient pas. Car quelle apparence qu'une fille que des Pirates ont enlevée dans le moment qu'on l'alloit sacrifier pour le salut de la Grèce, fût la fille du Général de la Grèce! Mais voici ce Prince.

S C E N E II.

Qu'avez-vous, Prince? d'où vient ce désordre,
 H 3. &

& cette émotion? Madame, je suis cause du plus grand malheur du monde. Vous savez combien j'ai détesté avec vous les sacrifices de cette Ile; je me réjouissois de ce que vous seriez aujourd'hui dispensée de cette funeste occupation, & cependant je suis cause que vous avez aujourd'hui deux Grecs à sacrifier. Comment, Seigneur? On m'est venu avertir que deux jeunes hommes étoient environnés d'une grande foule de peuple, contre lequel ils se défendoient. J'ai couru sur le bord de la mer: je les ai trouvés à la porte du Temple, qui vendoient chèrement leur vie, & qui ne songeoient chacun qu'à la défense l'un de l'autre. Leur courage m'a piqué de générosité. Je les ai défendus moi-même: j'ai désarmé le peuple, & ils se sont rendus à moi. Leurs habits les ont fait passer pour Grecs: ils l'ont avoué. J'ai frémi à cette parole: on les a menés malgré moi à mon pere; & vous pouvez juger quelle sera leur destinée. La joie est universelle, & on remercie les Dieux d'une prise qui me met au désespoir. Mais enfin, Madame, ou je ne pourrai, ou je vous affranchirai bientôt de la malheureuse dignité qui vous engage à ces sacrifices: mais voici le Roi mon pere.

S C E N E III.

Quoi, Madame, vous êtes encore ici? Ne devriez-vous pas être dans le Temple, pour remercier la Déesse de ces deux victimes qu'elle nous a envoyées? Allez préparer tout pour le sacrifice, & vous reviendrez ensuite, afin qu'on vous remette entre les mains ces deux étrangers.

S C E N E IV.

Iphigénie sort; & le Prince fait quelques efforts pour

pour obtenir de son pere la vie de ces deux Grecs, afin qu'il ne les ait pas sauvés inutilement. Le Roi le maltraite, & lui dit que ce sont là des sentimens qui lui ont été inspirés par la jeune Grecque; il lui reproche la passion qu'il a pour une esclave. Et qui vous dit, Seigneur, que c'est une esclave? Et quelle autre qu'une esclave, dit le Roi, auroit été choisie par les Grecs pour être sacrifiée? Quoi, ne vous souvient-il plus des habillemens qu'elle avoit lorsqu'on l'amena ici? Avez-vous oublié que les Pirates l'enleverent dans le moment qu'elle alloit recevoir le coup mortel? Nos Peuples eurent plus de compassion pour elle que les Grecs n'en avoient eue: & au lieu de la sacrifier à Diane, ils la choisirent pour présider elle-même à ses sacrifices. Le Prince sort, déplorant sa malheureuse générosité, qui a sauvé la vie à deux Grecs pour la leur faire perdre plus cruellement.

S C E N E V.

Le Roi témoigne à son confident qu'il se fait violence en maltraitant son fils. Mais quelle apparence de donner les mains à une passion qui le deshonne? Allons, & demandons à la Déesse parmi nos prieres, qu'elle donne à mon fils des sentimens plus dignes de lui.

Fin du premier Acte.





E X T R A I T

DU TRAITE DE LUCIEN, intitulé,
comment il faut écrire l'Histoire. (1)

L'Histoire est toute différente de la Poësie. Le Poëte a besoin de tous les Dieux quand il veut peindre Agamemnon; il lui faut la tête, & les yeux de Jupiter, la poitrine de Neptune, le bouclier de Mars. L'Historien peint Philippe borgne, comme il étoit.

Alexandre jetta dans l'Hydaspe l'Histoire d'Aristobule, qui lui faisoit faire des actions merveilleuses qu'il n'avoit point faites, & lui dit qu'il lui faisoit grace de ne l'y pas faire jetter lui-même.

Il y a des Historiens qui croient faire grand plaisir à un Prince en ravalant le mérite de ses ennemis. Achille seroit moins grand s'il n'avoit pas défait un Hector. D'autres investissent contre les chefs des ennemis, comme s'ils vouloient les défaire la plume à la main.

Un autre remplira son histoire de petits détails, & de mots de l'art, comme feroit un soldat ou un ouvrier qui auroit travaillé dans le camp: un autre emploiera tout son tems à faire d'ennuyeuses

(1) Lorsqu'il fut nommé pour écrire l'Histoire du Roi, il fit cet Extrait, comme il est dit dans sa vie, pour se mettre devant les yeux ses devoirs.

ses descriptions, de l'habillement, ou des armes du Général, ou d'un bois; & quand ils viennent aux grandes affaires, ils y sont tout neufs. Ils pensent attraper le merveilleux en écrivant des choses contre le vraisemblable, des blessures prodigieuses, des morts incroyables.

L'un se sert quelquefois de phrases belles & magnifiques, comme pourroit faire un Poëte, & tombe tout-à-coup dans de basses expressions. C'est un homme qui a un pié chaussé d'un brodequin, & une sandale à l'autre pié.

Un autre décrit curieusement & fort au long les petites choses, & passe légèrement sur les grandes.

Voilà les principales fautes où peut tomber un Historien. Voici les principales qualités qu'il doit avoir.

Les deux plus nécessaires, ce sont un bon-sens pour les choses du monde, & une agréable expression. La première est un don du ciel. L'autre se peut acquérir par un grand travail, & une grande lecture des Anciens.

Il faut qu'un Historien ait vu une armée, des soldats rangés en bataille; ce que c'est qu'une aile, un front, des bataillons, des machines de guerre, &c. & qu'il ne s'en rapporte pas aux yeux d'autrui.

Sur-tout il doit être libre, n'espérant ni ne craignant rien; inaccessible aux présens & aux récompenses; ne faisant grace à personne, juge équitable & indifférent; sans pays, & sans maître, *ἀβασίλευτος*. Qu'il dise les choses comme elles sont, sans les farder, ni les déguiser; car il n'est pas Poëte, il est narrateur, & par conséquent n'est point responsable de ce qu'il raconte: en un mot, il faut qu'il sacrifie à la seule vérité, & qu'il n'ait pas devant les yeux des espérances aussi courtes que celles de cette vie, mais l'estime

de toute la postérité. Qu'il imite cet Architecte du Phare d'Égypte, qui mit sur du plâtre le nom du Roi qui l'employoit; mais dessous ce plâtre son propre nom, sachant bien que le plâtre tomberoit, & que son nom se verroit éternellement sur la pierre.

Alexandre a dit plus d'une fois : *O que ne puis-je revenir dans 3 ou 400 ans, pour entendre de quelle maniere les hommes parleront de moi!*

Il ne faut pas se mettre en tête d'avoir un style si magnifique; il faut s'y prendre plus familièrement. Que le sens à la vérité soit pressé, qu'il y ait du sens & des choses par-tout; mais que l'expression soit claire, & comme parlent les honnêtes gens. Car comme l'Historien ne doit avoir dans l'esprit que la liberté & la vérité, il faut aussi qu'il n'ait pour but dans son style que la netteté, & de représenter les choses telles qu'elles sont. En un mot, que tout le monde l'entende, & que les Savans le louent : ce qui arrivera, s'il se sert d'expressions qui ne soient point trop recherchées, ni aussi trop communes.

Il faut pourtant que l'Historien ait quelque chose du Poëte dans les pensées, sur-tout lorsqu'il viendra à décrire une bataille, des armées qui se vont choquer, des vaisseaux prêts à combattre : c'est alors qu'il a besoin, pour ainsi dire, d'un vent poétique qui enfle les voiles, & qui fasse grossir la mer. Il faut pourtant que l'expression ne s'éleve guère de terre.

N'avoir point trop soin de l'harmonie & du son; mais aussi ne pas écorcher les oreilles.

Il faut bien prendre garde de qui on prend des Memoires, & ne consulter que des gens non suspects ou de haine ou de complaisance, soit pour eux-mêmes, soit pour les autres.

Quand on a fait provision de bons Memoires, alors il faut les coudre, & faire comme un corps d'histoi-

d'histoire, sec & décharné d'abord, pour y mettre ensuite la chair & les couleurs.

Il faut, comme le Jupiter d'Homere, que l'Historien porte les yeux de tous côtés, & qu'il voie aussi bien ce qui se passe dans le parti ennemi, que dans l'autre parti.

Il doit être comme un miroir pur & sans tache, qui reçoit les objets tels qu'ils sont, ne mettant rien du sien qu'une expression naïve, sans se mettre en peine de quelle nature est ce qu'il dit, mais de quelle maniere il le doit dire.

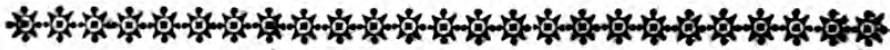
Sa narration ne doit pas être décousue: non seulement les choses doivent se suivre, mais se tenir les unes aux autres.

Il faut savoir ne point s'étendre dans les descriptions: témoin Homere, qui en a pu faire de si belles, & qui a si souvent passé par-dessus courageusement. Ne croyez point que Thucydide soit long dans la description de la peste: songez de quelle importance est tout ce qu'il dit: il fuit les choses, mais les choses l'arrêtent malgré lui.

On peut s'élever, & être Orateur dans les harangues, pourvu qu'elles conviennent à celui qui parle.

Il faut être court & circonspect dans les jugemens, jamais calomniateur. Il faut toujours être appuyé de preuves. L'Historien n'est point devant des Juges pour faire le procès à ceux dont il parle: il ne doit point être accusateur, mais Historien.





FRAGMENS HISTORIQUES.

JE ne donne qu'une petite partie de ces fragmens, dont je ne releve le prix, ni pour le fond, ni pour la forme. Quant au fond, on n'y trouve rien de curieux : ce qui pouvoit l'être du tems de l'Auteur, a été écrit depuis par différens Historiens. Quant à la forme, ce ne sont que de courtes observations que l'Auteur, qui en devoit faire usage dans la suite, jettoit sur le papier sans style & sans ordre. Cette raison m'oblige encore à n'en donner qu'une petite partie, puisqu'on ignore l'usage qu'un Auteur devoit faire des choses qu'on trouve après sa mort, écrites par lui sans ordre, & qu'il n'écrivoit que pour lui seul. Il peut avoir écrit tel fait, non comme véritable, mais comme débité de son tems, & dans le dessein de le détruire.

Ce ne sont ici que des membres épars & débarnés, que l'Historien devoit rassembler & animer : & je n'ai d'autre objet en les faisant connoître, que de détromper ceux qui croient qu'il ne s'occupoit point de l'Histoire du Roi, ou qu'il ne vouloit donner qu'un éloge historique de ce Prince. Il paroit au contraire par les extraits qu'il a faits de Vittorio Siri, & de plusieurs Memoires, qu'il s'étoit formé un plan très-vaste, & que se mettant au fait des affaires étrangères, comme de celles de l'intérieur, il embrassoit son grand objet dans toute son étendue, & comptoit faire l'Histoire du Royaume sous le règne de Louis XIV. Il en avoit déjà composé plusieurs grands morceaux : mais, comme je l'ai dit, ils périrent dans l'incendie, par lequel tout ce que M. de Valincourt conservoit dans sa maison de S. Cloud fut consumé en un moment, magno cum Musarum mœrore.



FRAGMENTS

HISTORIQUES.

QUand le Cardinal Mazarin sortit de France, il demanda un homme de confiance à M. le Tellier, qui lui donna Colbert, en priant le Cardinal que quand il recevroit de lui des Lettres secretes, il ne les gardât point, mais les rendît à Colbert. Un jour le Cardinal en voulut garder une. Colbert lui résista jusqu'à le mettre en colere.

Le Cardinal Mazarin dit à Villeroy quatre jours avant sa mort: *On fait bien des choses en cet état, qu'on ne fait pas se portant bien.* Le lendemain il vit M. le Prince, lui parla longtems, & fort affectueusement. M. le Prince reconnut après qu'il ne lui avoit pas dit un mot de vrai.

Il recommanda au Roi trois hommes, Colbert, Lescot Joailler, & Ratabon des bâtimens.

M. Colbert disoit, qu'au commencement que le Roi prit connoissance des affaires, ce Prince lui dit & aux autres Ministres: *Je vous avoue franchement que j'ai un fort grand penchant pour les plaisirs; mais si vous vous appercevez qu'ils me fassent négliger mes affaires, je vous ordonne de m'en avertir.*

La Reine Mere savoit qu'on arrêteroit M. Fouquet. On l'avoit dit à Laigue, pour le dire à Madame de Chevreuse, afin qu'elle y disposât la Reine, ce qui se fit à Dampierre. Villeroy le sçut aussi. Le Roi vouloit le faire arrêter dans

Vaux: *Quoi, au milieu d'une fête qu'il vous donne!*
lui dit la Reine.

Le Roi, peu avant le jugement de M. Fouquet, dit à la Reine dans son Oratoire, qu'il vouloit qu'elle lui promît une chose qu'il lui demandoit; c'étoit si Fouquet étoit condamné, de ne lui point demander sa grace. Le jour de l'arrêt, il dit chez Mademoiselle la Valliere: *S'il eût été condamné à mort, je l'aurois laissé mourir.* Il avoit dit à M. de Turenne très-fortement, de ne plus se mêler de cette affaire.

Le Roi se nettoyant les piés, un Valet-de-chambre qui tenoit la bougie, lui laissa tomber sur le pié de la cire toute brulante: il dit froidement: *Tu aurois aussi bien fait de la laisser tomber à terre.*

A un autre Valet-de-chambre, qui en hiver apporta sa chemise toute froide, il dit encore sans gronder: *Tu me la donneras brulante à la canicule.*

Un Portier du Parc qui avoit été averti que le Roi devoit sortir par cette porte, ne s'y trouva pas, & se fit longtems chercher. Comme il venoit tout en courant, c'étoit à qui lui diroit des injures. Le Roi dit: *Pourquoi le grondez-vous, croyez-vous qu'il ne soit pas assez affligé de m'avoir fait attendre?*

Le Nonce lui dit que si le Doge de Genes, & quatre des principaux Sénateurs venoient, la République demeureroit sans chefs pour la gouverner. Il répondit: *Ils apprendront à mieux gouverner.*

En donnant l'agrément & la dispense d'âge à M. Chopin pour la charge de Lieutenant-Criminel, le Roi lui dit: *Je vous exhorte à suivre plutôt les maximes de vos ancêtres, que les exemples de vos prédécesseurs.*

L'Evêque de Metz, revenant de son Séminaire,

re, où il avoit passé dix jours, parloit devant le Roi avec exagération du desintéressement de tous les Ecclésiastiques, qui ne faisoient aucun cas, disoit-il, ni de Bénéfices, ni de richesses, & qui même s'en moquoient : *Vous vous moquez donc bien d'eux*, lui dit le Roi.

A son lever l'Archevêque d'Ambrun loüoit beaucoup la harangue de l'Abbé Colbert. Le Roi dit à M. de Maulevrier : *Promettez-moi de ne pas dire un mot à Colbert de tout ce que va dire l'Archevêque d'Ambrun* : & ensuite il dit à l'Archevêque, *Continuez tant qu'il vous plaira*.

Le Chevalier de Lorraine, obligé de se retirer, dit au Roi, en prenant congé de lui, qu'il ne vouloit plus songer qu'à son salut. Quand il fut sorti, le Roi dit : *Le Chevalier de Lorraine songe à faire une retraite, & emmène avec lui le Pere Nantouillet*.

Quand je lui eus récité mon discours, il me dit : *Je vous louerois davantage, si vous ne m'aviez pas tant loué*.

On prétend que les remontrances que lui faisoit M. Colbert au sujet des bâtimens, l'avoient chagriné, jusques-là qu'il dit une fois à Mansard : *On me donne trop de dégoût, je ne veux plus songer à bâtir*.

Il écrivit à M. Colbert peu de jours avant sa mort, pour lui commander de manger & de prendre soin de lui. M. Colbert ne dit pas un mot après qu'on lui eut lu cette Lettre. On lui apporta un bouillon, & il le refusa. Madame Colbert lui dit : *Ne voulez-vous pas répondre au Roi ?* Il lui dit : *Il est bien tems de cela, c'est au Roi des Rois que je songe à répondre*. Comme elle lui disoit une autre fois quelque chose de cette nature, il lui dit : *Madame, quand j'étois dans ce cabinet à travailler pour les affaires du Roi, ni vous ni les autres n'osiez y entrer ; & maintenant qu'il faut*
que

que je travaille aux affaires de mon salut , vous ne me laissez point en repos. Le Vicaire de Saint Eustache vint lui dire qu'il avertiroit ses paroissiens de prier Dieu pour sa santé. *Non pas cela,* dit M. Colbert, *qu'ils prient Dieu de me faire miséricorde.*

TAILLES.

En 1658	56 millions.
En 1678	40.
En 1679	34.
En 1680	32.
En 1681	35.
En 1685	35.

La dépense des bâtimens en 1685. a monté à 16 millions.

Le Nonce Roberti disoit : *Bisogna infarinarsi di Teologia, e far un fondo di politica.*

Le même Nonce disoit à M. l'Abbé le Tellier, depuis Archevêque de Reims, qui lui soutenoit l'autorité du Concile au dessus du Pape : *Ou n'ayez qu'un Bénéfice, ou croyez à l'autorité du Pape.*

* M. l'Archevêque de Reims répondit à l'Evêque d'Autun, qui lui montrait un beau buffet d'argent, en lui disant qu'il étoit pour les pauvres : *Vous pouviez leur en épargner la façon.*

Quand il fut Coadjuteur sous le titre de Naziance, les R. Peres... lui vinrent demander sa protection. Il leur dit : *Je n'ai point de pouvoir à Reims ; mais à Naziance tant que vous voudrez.*

On dit qu'à Strasbourg, quand le Roi y fit son entrée, les Députés des Suisses l'étant venu voir, l'Archevêque de Reims qui vit parmi eux l'Evêque de Bâle dit à son voisin : *C'est quelque misérable, apparemment, que cet Evêque. Comment,*
lui

lui dit l'autre, *il a cent mille livres de rente. Ob, ob,* dit l'Archevêque, *c'est donc un bonnête-homme,* & il lui fit mille caresses.

* Milord Rouffel, qui a eu depuis peu le col coupé à Londres, en montant à l'échafaut donna sa montre au Ministre qui l'exhortoit à la mort: *Tenez,* dit-il, *voilà qui sert à marquer le tems, je vais compter par l'éternité.* Ce Ministre étoit M. Burnet.

* Dikfeld a avoué à un Danois nommé M. Schell, que ce Grandval qui fut exécuté en Hollande, pour avoir voulu assassiner le Prince d'Orange, avoit déclaré en mourant, que jamais le Roi de France n'avoit eu connoissance de son dessein, & que s'étant même voulu adresser à M. de Louvois, celui-ci lui dit, que si le Roi favoit qu'il eût une pareille pensée, il le feroit pendre.

* On pensa commencer la guerre dès 1666. Le Roi en avoit fort envie, mais il n'y avoit rien de prêt. Lorsqu'on la commença, l'artillerie n'étoit pas prête, & ce fut une des raisons qui fit qu'on s'arrêta à réparer Charleroi: de-là le Roi alla à Avènes, où on fit venir la Reine & Madame de Montespan.

* En 1672. le Roi vouloit que Messieurs de Malthe se déclarassent aussi contre les Hollandois; ils dirent qu'ils ne se déclaroient jamais que contre le Turc.

* *Vitri.* (1) Affections des habitans; feux de joie; lanternes à toutes les fenêtres. Ils arrachèrent de l'Eglise où le Roi devoit entendre la messe, la tombe d'un de leurs Gouverneurs, qui avoit été dans le parti de la ligue, de peur que le Roi ne vît dans leur Eglise le nom & l'épitaphe d'un Rebelle.

Sermaise, vilain lieu. Le fauteuil du Roi pouvoit à peine tenir dans sa chambre.

Com-

(1) Espèce de petit Journal.

Commercy. Le bruit de la Cour ce jour-là étoit qu'on retourneroit à Paris.

Toul. On séjourna un jour. Le Roi fit le tour de la ville, visita les fortifications, & ordonna deux bastions du côté de la rivière.

Metz. On séjourna deux Jours. Le Maréchal de Créqui s'y rendit, & eut ordre de partir le lendemain. Quantité d'Officiers eurent ordre de marcher vers Thionville. Le Roi visita encore les fortifications, qu'il fit réparer. Grand zèle des habitans de Metz pour le Roi.

Verdun. Le Roi y trouva Monsieur, qui avoit une grosse fièvre. Il alla visiter la citadelle.

Stenay. Le Roi y arriva avant la Reine, & alla voir les fortifications de la citadelle. Le Roi quitta la Reine, & partit le matin à cheval. Il ne trouva point son dîné en chemin; il mangea sous une halle, & but d'un très-mauvais vin.

Aubigny, méchant village. Le Roi coucha dans une ferme; il vouloit aller le lendemain à Landrecies: mais tout le monde cria que c'étoit trop loin. Il envoya les Maréchaux des Logis à Guise, il dîna le lendemain à une Abbaye, & fit jazer un Moine pour se divertir.

Guise. Grand nombre de charités qu'il faisoit en chemin. Une vieille femme demanda où étoit le Roi, on le lui montra, & elle lui dit: *Je vous avois déjà vu une fois, vous êtes bien changé.* Le Roi approchant de Valenciennes reçut nouvelle que Gand étoit investi. A une lieue de Valenciennes le Roi m'a montré sept villes tout d'une vue, qui sont maintenant à lui; il me dit: *Vous verrez Tournai, qui vaut bien que je bazarde quelque chose pour le conserver.* Le Roi en arrivant à Valenciennes, se trouva si las, qu'il ne pouvoit se résoudre à monter jusqu'à sa chambre.

Gand, 4 Mars. Le Roi trouva Gand investi
par

par le Maréchal d'Humieres. Il dina & alla donner les quartiers, & faire le tour de la place. Le quartier du Roi étoit depuis le petit Escaut, jusqu'au grand Escaut. M. de Luxembourg depuis le grand Escaut jusqu'au canal du Sas de Gand. M. de Schomberg entre ce canal & le canal de Bruges. M. de Lorges entre le canal de Bruges & le petit Escaut. La Lys passoit au travers de son quartier. M. le Maréchal d'Humieres étoit dans le quartier du Roi. Les lignes de circonvallation étoient communes, & le Roi les fit achever; elles étoient de sept lieues de tour. On commença dès le soir à préparer la tranchée. M. de Maran fit faire un boyau, dont on s'est servi depuis, & qui a été l'attaque de la droite, qu'on a appelé l'attaque de Navarre. Le lendemain 5 la tranchée fut ouverte sur la gauche par le régiment des Gardes.

Le Roi a dit après la prise de Gand, qu'il y avoit plus de trois mois que le Roi d'Angleterre avoit mandé à Villa-Hermosa, qu'il avoit sur-tout à craindre pour Gand.

Misérable état des Espagnols; ils se rendirent faute de pain. Le Gouverneur, viel & barbu, ne dit au Roi que ces paroles: *Je viens rendre Gand à V. M. c'est tout ce que j'ai à lui dire.*

* Pendant que les armes du Roi prospéroient en Allemagne, (1) ses forces maritimes s'accroissoient considérablement, jusqu'à donner déjà de l'inquiétude à ses Alliés. Ils s'étoient moqués de tous les projets qu'on faisoit en France pour se rendre puissans sur la mer, s'imaginant qu'on se rebueroit bientôt par les difficultés qui se rencontreroient dans l'exécution, & par les horribles dépenses qu'il falloit faire. Ils ne voyoient dans

(1) Toutes ces observations sont détachées les unes des autres.

les ports que deux galeres, & une douzaine de vaisseaux, dont plus de la moitié tomboient, pour ainsi dire, par pièces. Les arsenaux & les magasins entièrement dégarnis, &c.

* Prédiction de Campanella sur la grandeur future du Dauphin, (depuis Louis XIV.) Présages sur la même chose. Grotius. La constellation du Dauphin composée de neuf étoiles: les neuf Muses suivant les Astrologues, environnée de l'aigle, grand génie; du Pegaze, puissant en cavalerie; du Sagittaire, Infanterie; de l'Aquarius, Puissance maritime; du Cygne, Poëtes, Historiens, Orateurs qui le chanteront. Le Dauphin touche l'Equateur, Justice. Né le Dimanche, jour du soleil. *At solis instar beatus suo calore ac lumine Galliam Gallicæque amicos, Delphinus jam nonam nutricem fugit: aufugiunt omnes, quod mammas earum male tractet.* 1. Janv. 1639.

* Le Parlement complimenta par Députés le Roi Henri IV. sur la mort de Madame Gabrielle. Le P. Président de Harlay rendant compte de sa députation, dit: *Laqueus contritus est, & nos liberati sumus.*

* Plusieurs choses extravagantes trouvées après la mort de Mezerai dans son Inventaire: entre autres dans un sac de mille francs, ce billet: (1) *C'est ici le dernier argent que j'ai reçu du Roi, aussi depuis ce tems-là n'ai-je jamais dit de bien de lui.*

Dans un sac d'écus d'or, il y avoit un écu d'or enveloppé seul dans un papier où étoit écrit: *Cet écu d'or est du bon Roi Louis XII. & je l'ai gardé pour louer une place d'où je puisse voir pendre le plus fameux Financier de notre siècle.* On lui trouva plus de 50 mille francs en argent derrière des livres, & de tous côtés.

II

(1) On lui ôta sa pension.

Il fit un Cabaretier de la Chapelle son légataire universel.

* M. Feuillet regardoit Monsieur faire collation en Carême. Monsieur, en sortant de table, lui montra un petit biscuit qu'il prit encore sur la table, en disant: *Cela n'est pas rompre le jeûne, n'est-il par vrai?* Feuillet lui répondit: *Mangez un veau, & soyez Chrétien.*

* Alexandre VIII. n'étant encore que Monsignor Ottobon, & ayant grande envie d'être Cardinal sans qu'il lui en coutât rien, avoit un jardin près duquel la Dona Olympia venoit souvent. Il avoit à la Cour de cette Dame un ami, par le moyen duquel il obtint d'elle qu'elle viendroit un jour faire collation dans son jardin. Il l'attendit en effet avec une collation fort propre, & un beau buffet tout aux armes d'Olympia. Elle s'aperçut bientôt de la chose, & compta déjà le buffet pour elle; car c'étoit la mode de lui envoyer des fleurs ou des fruits dans des bassins de vermeil, qui lui demeuroient aussi. Au sortir de chez Ottobon, l'ami commun dit à ce Prélat, qu'Olympia comprenoit bien son dessein galant, & en étoit charmée. Celui-ci mena son ami dans son cabinet, & lui montra un très-beau collier de perles, en disant: *Ceci ira encore avec la credenza*, le buffet. Quinze jours après il y eut une promotion, dans laquelle Ottobon fut nommé, & il renvoya aussitôt le collier de perles chez le marchand, & fit ôter de sa vaisselle les armes d'Olympia.

* M. Pignatelli, maintenant Pape, au retour de sa Nonciature de Pologne, n'étoit guère mieux instruit des affaires de ce pays-là, que s'il n'eût jamais sorti de Rome. Un jour qu'on parloit du siège de Belgrade, le Pape Innocent X. qui avoit fort à cœur la guerre du Turc, dit à M. Pignatelli, qu'il vint l'après-dinée l'entretenir sur la situa-

situation de Belgrade. Le bon Prélat fort embarrassé, se confia à un Capitaine Suisse de la garde du Pape, qui avoit servi quelques années en Hongrie. Ce Capitaine fit ce qu'il put pour lui faire comprendre la situation de cette place, & lui ouvrant les deux doigts de la main, lui disoit: *Eccovi la Sava, ecco il Danuvio*; & dans la fourche des deux doigts: *Ecco Belgrada*. Pignatelli s'en alla à l'audience, tenant ses deux doigts ouverts, & répétant la leçon du Suisse: mais sur le point d'entrer, il oublia lequel de ses deux doigts étoit la Save & le Danube, & revint au Suisse lui demander la position de ces deux rivières. Du reste Pape de grande piété, & aimant fort l'Eglise.

* Le Courier de l'Evêque de Marseille, Fourbin, qui apporta en France la nouvelle de l'élection de Sobieski pour Roi de Pologne, alla descendre chez M. le Tellier, & fut renvoyé en Pologne avec une Lettre du Cardinal de Bonzy pour la Reine. Ce Cardinal lui mandoit, que si le Roi son mari vouloit, on lui donneroit cent mille écus pour nommer au Cardinalat un sujet qui auroit tout l'appui qu'on pouvoit désirer pour faire réüssir cette nomination: & ce sujet étoit M. l'Archevêque de Reims.

* Le Roi de Pologne Sobiesky ne songeoit point à reconnoître le Prince d'Orange pour Roi d'Angleterre, n'ayant ni besoin de lui, ni affaire à lui. Un Polonois qui avoit besoin en Hollande d'une recommandation auprès du Prince d'Orange, donna 300 pistoles à un Religieux qui étoit auprès du Roi de Pologne, & le Roi se laissa gagner par ce Religieux.

Comme le Roi de Pologne fut monté à cheval pour aller secourir Vienne, la Reine le regardoit en pleurant, & embrassant un jeune fils qu'elle avoit, le Roi lui dit: *Qu'avez-vous à pleurer,*

rer, Madame? Elle répondit: *Je pleure de ce que cet enfant n'est pas en état de vous suivre comme les autres.* Le Roi s'adressant au Nonce, lui dit: *Mandez au Pape que vous m'avez vu à cheval, & que Vienne est secourue.* Après la levée du siège il écrivit au Pape: *Je suis venu, j'ai vu, Dieu a vaincu.* Il avoit mandé à l'Empereur, qu'il n'y avoit qu'à ne point craindre les Turcs, & aller à eux.

J'ai ouï dire à M. le Prince, aux premières nouvelles de ce siège, que si la tête n'avoit pas entièrement tourné aux Allemands, le plus grand bonheur pour l'Empereur, étoit que les Turcs eussent assiégé Vienne.

Insolence des Bourgeois d'Anvers, qui dans un feu d'artifice représenterent le Grand Turc, un Prince de l'Europe, & le Diable, ligués tous trois, qu'on faisoit sauter en l'air.

Les Cardinaux ont envoyé à l'Empereur cent mille écus; les Dames Romaines autant; & le Pape deux fois autant.

Le Roi, dès qu'il eut reçu la nouvelle du siège levé, l'envoya dire au Nonce.

Le Roi de Pologne joue tous les soirs à Colin-Maillard: on le fait jouer de peur qu'il ne s'endorme.

* La raison pourquoi le Cardinal Mazarin dif-
féroit tant à accorder les grâces qu'il avoit pro-
mises, c'est qu'il étoit persuadé que l'espérance
est bien plus capable de retenir les hommes dans
le devoir, que non pas la reconnaissance. Siri
dit que les secrets de ce Cardinal étoient souvent
trahis & révélés aux Ennemis, par des domesti-
ques infidèles & intéressés. Il fermoit les yeux
pour ne pas voir leur friponnerie: & c'étoit là la
plus grande récompense dont il payoit leurs servi-
ces, comme il punissoit leur infidélité, en ne leur
payant point leurs gages.

Il ne donna rien au Courier qui lui apporta la nouvelle de la paix de Munster, & ne lui fit pas même payer son voyage: au lieu que l'Empereur donna un riche présent, & mille écus de pension à celui qui la lui apporta. La Reine de Suède fit noble son Courier. Servien étoit au désespoir. Siri, qui dit encore que ce Cardinal étoit maître de toutes ses passions, excepté de l'avarice, ajoute qu'il avoit l'artifice de trouver toujours quelques défauts aux plus belles actions des Généraux d'armée, non pas tant pour les rendre plus vigilans à l'avenir, que pour diminuer leurs services, & délivrer le Roi de la nécessité de les récompenser.

* Dans le premier volume des *Memorie Recondite*, Siri charge Fra-Paolo de n'avoir pas été bon Catholique. J'ai relu avec attention cet endroit de son histoire: sa narration m'a paru fort embarrassée, & de tout ce qu'il dit, je ne vois pas qu'on puisse tirer aucune démonstration contre la pureté de la foi de Fra-Paolo.

Il dit même deux choses qui semblent se contredire; l'une, que dans le cœur Fra-Paolo étoit Luthérien; l'autre, qu'il étoit en commerce avec des Huguenots de France. Il avance le premier fait sur un simple ouï dire; il appuye le second sur des dépêches de M. Brulart, Ambassadeur de France à Venise, qui sont dans la bibliothèque du Roi. Ces dépêches portent, dit Siri, que le Nonce du Pape en France, ayant surpris des Lettres de Fra-Paolo à des Huguenots, forma le dessein de le déferer à l'Inquisition de Venise, & en même-tems d'en donner avis au Sénat, afin que la République connût de quel Théologien elle se servoit; car Fra-Paolo avoit la qualité de Théologien de la République. Mais le Nonce ayant fait réflexion qu'étant Ministre du Pape, le Sénat n'auroit pas grand égard à son témoignage, s'adressa

s'adressa à M. Brulart, pour le prier de se charger de la chose, & de se plaindre, tant au nom du Roi son maître, que pour l'intérêt de la Religion, des caballes que Fra-Paolo faisoit avec les Calvinistes de France. M. Brulart connoissant à quel point la République étoit prévenue pour Fra-Paolo, ne jugea pas à propos d'intenter cette accusation. Cet Ambassadeur en arrivant à Venise, dit Siri, avoit eu la curiosité de voir un homme aussi fameux, & voulut lui rendre visite : mais Fra-Paolo, qui se tenoit toujours sur ses gardes, fit dire à l'Ambassadeur, qu'étant Théologien de la République, il ne lui étoit pas permis d'avoir commerce avec les Ministres des Princes, sans permission de ses Supérieurs, c'est-à-dire, du Sénat. Siri ajoute que l'Ambassadeur sachant d'ailleurs que c'étoit un homme sans foi, sans Religion, sans conscience, & qui ne croyoit pas l'immortalité de l'ame, ne se soucia plus de le connoître, & que la chose en demeura là. Il dit encore ; que l'Ambassadeur avoit apporté pour Fra-Paolo des Lettres de M. de Thou, & de M. l'Echassier Avocat au Parlement, comme voulant insinuer que c'étoient des Calvinistes. Tout cela, ce me semble, ne prouve pas grand-chose. Il faudroit avoir rapporté quelques-unes de ces Lettres, pour juger si elles étoient Hérétiques. Un homme peut écrire à des Huguenots sans être Huguenot lui-même ; d'autant plus que Siri, comme j'ai déjà remarqué, l'accuse d'avoir été de la Confession d'Ausbourg. Siri auroit mieux fait, ou de bien prouver la chose, ou de ne pas noircir légèrement la memoire d'un homme qui vaut infiniment mieux que lui, & qui peut-être avoit plus de religion que Siri même. Je ne fai si ce n'est pas même faire tort à la Religion, de dire qu'un homme si généralement estimé, n'a

I

point

point eu de Religion. Les impies peuvent abuser de cet exemple.

* C'étoit sur le Pensionnaire de Wit que rouloit la principale conduite des Etats, homme zélé pour la République & ennemi de la Maison d'Orange, qu'il tenoit le plus bas qu'il pouvoit. Il avoit hérité ces sentimens de son pere, vieux Magistrat de Dort, qu'on regardoit autrefois comme le Chef du parti opposé au Prince Guillaume. Ce Prince, jeune & entreprenant, fier de l'alliance du Roi d'Angleterre, qui lui avoit donné sa fille, regardoit le titre de Gouverneur & de Capitaine-Général des Etats comme trop au-dessous de lui, & aspiroit assez ouvertement à la Monarchie. Il fit arrêter de Wit dans son hôtel à la Haye, & l'envoya prisonnier avec cinq des principaux de ce parti, dans son château de Louvestein. En même tems il marcha vers Amsterdam, qu'il avoit fait investir, & ne manqua que de quelques heures la prise de cette grande ville. On peut dire avec assez de certitude, qu'il n'y avoit plus de République en Hollande, si la mort de ce Prince, qu'on croit même avoir été avancée par quelque breuvage, n'eût interrompu tous ses desseins. Il laissa sa femme enceinte du Prince qui vit aujourd'hui, dont elle accoucha deux mois après la mort de son mari. La Zélande & quelques autres Provinces vouloient qu'il succedât à toutes les dignités de son pere; mais la province de Hollande, où la faction de de Wit étoit la plus forte, empêcha que cette bonne volonté n'eût aucun effet. La charge de Gouverneur & de Capitaine-Général ne fut point remplie, & les Etats s'emparerent, & de la nomination des Magistrats, & de tous les autres privilèges attachés à cette charge. On prétend que le vieux de Wit, avant que de mourir, ne cessoit d'encourager son fils à l'abaissement

fement de cette Maison, dont il regardoit l'élévation comme la ruine de la Liberté, & qu'il lui répétoit souvent ces paroles: *Souviens-toi, mon fils, de la prison de Louvestein.*

* Au siège de Cambrai, Vauban n'étoit pas d'avis qu'on attaquât la demi-lune de la Citadelle. Du Metz, brave homme, mais chaud & emporté, persuada au Roi de ne pas différer davantage. Ce fut dans cette contestation que Vauban dit au Roi, *Vous perdrez peut-être à cette attaque tel homme qui vaut mieux que la place.* Du Metz l'emporta, la demi-lune fut attaquée & prise; mais les ennemis y étant revenus avec un feu épouvantable, ils la reprirent, & le Roi y perdit plus de 400 hommes, & 40 Officiers. Vauban deux jours après l'attaqua dans les formes, & s'en rendit maître sans y perdre que trois hommes. Le Roi lui promit qu'une autre fois il le laisseroit faire.

* C'étoit M. d'Erpenau que M. le Prince & M. de Turenne firent Gouverneur de Philisbourg, & qui dans le tems même qu'ils lui déclaroient qu'ils l'avoient choisi pour cela, & qu'ils lui recomman-
doient de bien faire son devoir, les interrompit pour aller chasser une chevre qui mangeoit un choux sur un bastion.

* Depuis l'année 1689. jusqu'au 10 Octobre 1695. on a fait pour quatre cens soixante & dix millions d'affaires extraordinaires.

* Le Roi avoit cette année près de cent mille chevaux, & 450 mille hommes de pié: c'étoit quarante mille chevaux de plus qu'il n'avoit dans la guerre de Hollande.

M. de Feuquieres avoit parlé tout l'hiver de l'avantage qu'on trouveroit à porter le fort de la guerre en Allemagne. Lorsqu'on fut arrivé au Quesnoi, & qu'on fut la prise de Heidelberg, ces discours furent remis sur le tapis. Le Roi demanda

à Chanlai un Mémoire, où il expliquât les raisons pour la Flandre & pour l'Allemagne. Chanlay avoue qu'il appuya un peu trop pour l'Allemagne. Ainsi on résolut dès lors de pousser de ce côté-là, & le détachement de Monseigneur fut résolu. Le Roi apprit cette résolution à M. de Luxembourg près de Mons.

M. le Maréchal de Lorges dit qu'il avoit proposé tout l'hiver le siège de Mayence, comme beaucoup plus important & plus aisé même que celui de Heidelberg. Il prétend aussi que Monseigneur lui ayant demandé au-delà du Rhin ce qu'il y avoit à faire, il lui répondit qu'il falloit faire ce que César avoit fait en Espagne contre les Lieutenans de Pompée; c'est-à-dire, faire périr l'armée de M. de Bade, en lui coupant les vivres & les fourages. M. de Boufflers fut de son avis. M. de Choiseuil dit, *cela me passe*. La chose auroit pourtant été exécutée, mais les nouvelles d'Italie firent prendre d'autres résolutions.

* Dans le commencement Turenne étoit fort haï des Ministres, qu'il bravoit tous les jours. M. le Tellier envoyoit toujours demander à Humieres où l'on alloit camper. Il avoit décrié dans l'esprit du Roi plusieurs Maréchaux, surtout le Maréchal de Gramont, qui étoit au désespoir, & qui monta la tranchée à la tête des Gardes. Il pouffoit Duras, & le favorisoit en toutes rencontres; il voulut faire attaquer le château de Tournai par Lauzun, déjà favori, quoique d'Humieres fût de jour. Bellefonds, qui étoit aussi fort favorisé du Roi & de M. de Turenne, ne vouloit point du gouvernement de Lille, pour ne pas quitter la Cour: & Turenne le fit donner à Humieres, qui se remit en grace avec lui. Après la paix Turenne eut bien du dessous: il demanda quartier au Comte de Gramont, qui l'accabloit

cabloit de plaifanteries devant le Roi, & difoit que M. le Prince entendoit bien mieux les fiéges que Turenne.

Le Cardinal Mazarin deftinoit à Turenne, s'il eût voulu fe faire Catholique, les plus grands emplois, & les premières dignités du Royaume, avec une de fes niéces: mais Mademoifelle de Bouillon, que la conversion de fon frere ainé avoit mortellement affligée, fit fon poffible pour traverser cette féconde conversion.

Le brevet qui fit Meffieurs de Bouillon Princes ne fut point enregistré, comme l'échange l'a été. Ce fut depuis ce brevet que M. de Turenne ne voulut plus prendre la qualité de Maréchal de France; & ce fut Mademoifelle de Bouillon fa fœur qui l'en détourna. Il ne fe trouva plus aux af. femblées des Maréchaux, & envoyoit même leur recommander les affaires pour lesquelles on le follicitoit. Les Maréchaux furent fur le point de le citer, mais ils n'ofèrent.

* Veffellini étoit d'abord chef des mécontents. Après lui Tekeli: puis celui-ci s'étant tiré adroitement d'affaire, Tekeli prit fa place: homme de fort bonne maifon, Seigneur d'Uniade, & des descendans du fameux Huniade; fon pere étoit Chevalier de la Toifon. Il étoit tout jeune quand on fit le procès à Nadafi, & au Comte de Serin, & s'entuit de Vienne pour fe retirer en Tranfylvanie.

Le Grand-Seigneur ne fongeoit à rien moins qu'à la réduction des Cofaques, quand ils lui envoyèrent demander fa protection. Il étoit à la chaffe à Lariffe, vers la fin du fiége de Candie. Ce fut le Général Tetera, chef des Cofaques, qui s'y en alla, pour fe venger des Polonois, qui avoient pris le parti de fon Secrétaire revolté contre lui. Le Grand-Seigneur leur donna un

étendart pour marque qu'il les prenoit en sa protection.

Vers le même tems les Hongrois, irrités de la mort du Comte de Serin, envoyerent aussi demander au Grand-Seigneur sa protection.

L'Empereur, pour ramener les mécontents, leur écrivoit pour les exhorter à venir partager avec lui les grands butins qu'il faisoit en France.

* Catherine de Médicis étoit fille de Laurent de Médicis, Duc d'Urbin, & de Magdelaine de la Tour, de la maison de Boulogne. Le Pape Clement VII. son oncle la donna, en la mariant, d'une somme de cent mille écus comptant: & Magdelaine de la Tour déclara dans son contrat de mariage, qu'elle lui donnoit & substituoit son droit de succession aux Comtés d'Auvergne & de Lauraguais, Baronie de la Tour, & autres terres possédées alors par Anne de la Tour sa sœur aînée, laquelle n'avoit point d'enfans. En effet après la mort de cette Anne, Catherine, comme unique héritière de la maison de Boulogne, entra en possession de toutes ces terres en l'année 1559. Le Roi Henri II. son mari étant mort, le Duché de Valois lui fut assigné. En 1582. elle détacha de cette Duché la terre de la Ferté-Milon, & l'engagea à Madame de Sauve, depuis Marquise de Noirmoutier, pour une somme de dix mille écus d'or, que la Reine Catherine lui avoit accordée pour récompense de ses services. Le Roi Henri III. son fils continua depuis, & la donation & l'engagement. Catherine mourut en 1589. & le Roi Henri III. lui survécut de huit ou neuf mois. Ainsi ce Prince a été ou a dû être son héritier. Il est vrai que Catherine fit don par son testament des Comtés d'Auvergne & de Lauraguais à feu M. le Duc d'Angoulême, qui en prit même alors le nom de Comte d'Auvergne. Mais
en

en 1606. la fameuse Reine Marguerite restée seule des enfans, fit déclarer ce testament nul: & en vertu de la donation par forme de substitution stipulée dans le contrat de mariage de Catherine, se fit adjuger par le Parlement de Paris, toutes les terres que la Reine sa mere avoit possédées, & aussi-tôt en fit présent au Dauphin, qui depuis a été Louis XIII. de telle façon que ces Comtés & cette Baronie ont été réunies à la Couronne.

M. DE SCHOMBERG.

Son grand-Pere amena des troupes au service d'Henri IV. lorsque le Prince Casimir en amena, & M. de Schomberg prétend qu'il lui en est encore dû de l'argent.

Son Pere fut Gouverneur de l'Electeur Palatin, depuis Roi de Boheme, celui qui alla en Angleterre négocier le mariage avec la Princesse Elizabeth.

Il eut beaucoup de part aux partis qui se formerent en Boheme pour l'Electeur, & mourut à 33 ans, avant que ce Prince fût élu Roi.

M. de Schomberg n'avoit que 7 ou 8 mois à la mort de son Pere. Il dit que l'Electeur voulut être son tuteur, & nomma quatre Commissaires pour administrer son bien. Il prétend de grandes sommes de M. l'Electeur Palatin, pour cette administration, dont on ne lui a pas rendu compte.

Il se trouva à 16 ans à la bataille de Nortlingue; il se trouva aussi à la fameuse retraite de Mayence; il se trouva à la retraite de devant Dole sous M. de Rantzau, qui lui avoit donné une Compagnie dans son Régiment.

Hermenstein ayant été pris par les ennemis, le Cardinal de Richelieu, piqué au vif de cette perte, donna ordre à M. de Rantzau de lever en

Allemagne 12 mille hommes. Rantzau fit cette levée fort lentement, s'amusa vers Hambourg, se maria à sa cousine, & se laissa enlever un quartier. Pour avoir sa revanche, il envoya Schomberg avec des troupes, pour enlever un quartier des ennemis qui étoient dans Northauven. Il tomba sur une garde de Dragons qui étoient hors de la place, & entra dedans pêle-mêle avec les fuyards.

Schomberg se maria, & parce que l'Empereur avoit fait confisquer tous ses biens, il quitta le service de la France. Ennuyé d'être sans rien faire, il alla en Hollande, où le Prince Henri-Frederic lui donna une Compagnie de Cavallerie. M. de Turenne avoit alors un Régiment d'Infanterie. Il entra dans la confiance du Prince Guillaume, qui lui communiqua son dessein sur Amsterdam, qui fut entrepris de concert avec la France & la Suède. Schomberg donnoit avis de toutes choses à Servien. Ce fut lui qui arrêta dix ou douze des Etats, du nombre desquels étoit le Pere de de Wit.

Le Prince Guillaume mourut. Schomberg avoit promis de mener des troupes en Ecosse au service du Roi d'Angleterre; mais ce Prince ayant perdu la bataille de Worcester vint à Paris, où il conseilla à Schomberg, qu'on regardoit comme Anglois, & dont la mere étoit Angloise en effet, d'acheter la Compagnie des Gardes Ecossoises du Comte de Grey. Schomberg en donna 20 mille francs, avec six cens écus de pension viagere.

Au commencement des guerres civiles, le Cardinal Mazarin l'envoya en Poitou, de-là il vint au siège de Rhetel, où M. de Turenne lui donna le commandement de l'Infanterie, en l'absence des Officiers-Généraux, qui n'étoient pas encore arrivés.

Au

Au secours d'Arras, il commandoit la Gendarmerie. Le Cardinal lui avoit donné une commission de Lieutenant-Général pour l'expédition de Gueldres. Il servit en cette qualité au siège de Landrecies, puis au siège de Saint Guillain, où il fut blessé: il eut le gouvernement de la place. Il servit encore au siège de Valenciennes en qualité de Lieutenant-Général. Son fils aîné fut tué tout roide dans la tranchée à sa vue, & comme il lui commandoit de poser une fascine à un endroit découvert: il commanda qu'on l'emportât, & continua à donner ses ordres.

Il étoit de jour lorsque M. le Prince attaqua les lignes: il pensa être prisonnier, & fit enfin sa retraite jusqu'au Quénoy avec un bon nombre de Régimens, M. de Turenne n'ayant donné aucun ordre pour la retraite.

A la bataille des Dunes il commandoit la seconde ligne de l'aîle gauche: comme il vit que les Anglois de la première ligne étoient maltraités sur les Dunes par les Espagnols, il vint prendre le second bataillon des Anglois dans la seconde ligne, & les mena au secours des autres, qui chasserent & défirent les Espagnols.

Ensuite on assiégea Bergues, dont il eut le gouvernement; de-là il fut commandé pour les sièges d'Oudenarde & de Gravelines. Il employoit volontiers Vauban dans tous ces sièges, parce que le Chevalier de Cherville n'alloit point lui-même voir les travaux, & que Vauban se trouvoit partout.

Après la défaite du Prince de Ligne, Schomberg eut ordre de marcher vers la Knoque, & d'investir Ypres. On lui avoit promis que toutes les places qu'on prendroit de ce côté-là, seroient de son gouvernement de Bergues. Cependant M. de Turenne fit donner Ypres à M. d'Humieres, qui étoit dans ses bonnes grâces. Schomberg fut

encore que M. de Turenne avoit écrit à la Cour pour faire que M. de Lillebonne commandât en qualité de Capitaine-Général : ainsi il n'auroit été que subalterne. Voilà les premiers mécontentemens qu'il eut de M. de Turenne, &c.

PIERRE DE MARCA.

Il fut nourri de lait de Chevre les quatre premiers mois. Il se maria, eut plusieurs enfans, & demeura veuf en 1632. Il étoit alors Conseiller au Conseil de Pau, & lorsqu'en 1640. Louis XIII. érigea ce Conseil en Parlement, il fit Marca Président.

On disoit que le Cardinal de Richelieu, dans le dessein de se faire Patriarche en France, avoit fait faire par M. Dupuy le Livre des Libertés de l'Eglise Gallicane. Il parut un Livre intitulé, *Optatus Gallus*, contre le livre de M. Dupuy. Marca répondit à ce livre par ordre du Cardinal, & ce fut le sujet qui lui fit faire son livre de *Concordia Sacerdotii & Imperii* l'an 1641. La même année, le Roi le nomma à l'Evêché de Conserans. On lui refusa assez longtems ses bulles, à cause de ce livre, dont plusieurs endroits avoient choqué la Cour de Rome. Après la mort d'Urban VIII. Innocent X. fit encore examiner ce livre, & apportoit bien des longueurs aux bulles de Marca, qui en ce tems-là même fit un écrit pour expliquer son dessein sur la publication du livre de *Concordia*, &c. le soumettre à l'autorité & à la censure du Saint Siège, & prouver que les Rois étoient les défenseurs, & non pas les auteurs des Canons; que les Libertés de l'Eglise Gallicane consistoient dans la pratique des Canons, & des Décretales, & beaucoup d'autres choses peu avantageuses aux Rois. Il envoya ce dernier livre à Innocent X. avec une Lettre où

il defavouoit beaucoup de choses qu'il avoit avancées dans le premier, demandoit pardon des fautes où il y étoit tombé, & déclaroit qu'à l'avenir il soutiendrait de toute sa force les droits de l'Eglise. Tout cela, comme il l'avoit lui-même dans une autre Lettre, pour avoir ses bulles, qu'il eut en 1647. Il n'étoit que tonsuré; il se fit ordonner Prêtre après avoir reçu ses bulles à Barcelone, où autrefois Saint Paulin fut ordonné Prêtre, mais malgré lui.

Peu de tems après il écrivit *de singulari Primatū Petri*, pour faire plaisir à Innocent X. Ensuite une Lettre de l'autorité des Papes envers les Conciles Généraux.

En 1644. il avoit été fait Visiteur Général de la Catalogne, avec une juridiction sur les troupes, & avec le soin des finances. En 1651. il partit de Barcelone, & fit son entrée à Conserans. L'année d'après il fut nommé à l'Archevêché de Toulouse. Il écrivit fort humblement à Innocent X. pour avoir ses bulles, & se comparoit à un Exupere, qui ayant été, disoit-il, Président en Espagne, fut élevé par Innocent I. à l'Evêché de Toulouse. Sur quoi Baluze remarque que son Mecenas, car c'est ainsi qu'il appelle toujours Marca, fit un mensonge de dessein formé pour chatouiller les oreilles du Pape: car l'Exupere, qui fut Evêque de Toulouse, n'étoit point l'Exupere qui exerça la Magistrature en Espagne. Baluze rapporte qu'ayant appris qu'un Auteur l'avoit accusé de s'être trompé sur ce fait d'histoire, il rioit de la simplicité de cet Auteur, qui n'avoit pas pris garde qu'il s'agissoit d'avoir ses bulles, & qu'il falloit tromper le Pape, qui ne lui étoit pas d'ailleurs fort favorable.

Le Pape le soupçonnoit fort mal-à-propos d'être Janseniste, & ne lui envoyoit point ses bulles: mais heureusement ce Pape ayant publié alors sa

constitution contre Jansenius, & Marca l'ayant reçue avec grande joie, on lui envoya ses bulles.

En 1656. il fut député à l'Assemblée du Clergé, où il soutint si vigoureusement les intérêts du Saint Siège, que le Pape Alexandre VII. l'en remercia par un Bref. C'étoit lui qui écrivoit toutes les Lettres du Clergé au Pape.

Comme il avoit honte d'être si long-tems absent de son Diocèse, pour lever son scrupule on le fit Ministre d'Etat. Durant les Conférences de la Paix, il fut un des Commissaires pour régler les limites des deux Royaumes du côté des Pyrénées. Ses décisions furent suivies; c'est-à-dire, que les Comtés de Roussillon, de Conflans, le Capfir, & le Val de Querol, avec une grande partie de la Cerdagne, demeurèrent à la France. Après la mort du Cardinal, le Roi le mit de son Conseil de Conscience avec l'Archevêque d'Auch, l'Evêque de Rhodéz, & le P. Annat. Peu de tems après il fit un Traité de l'infailibilité du Pape, qui est son dernier ouvrage.

Le 25 Février 1662. la Duchesse de Retz apporta au Roi la démission du Cardinal de Retz pour l'Archevêché de Paris, qu'il avoit signée à Commercy le 13 Février. Le jour même le Roi appella Marca dans son cabinet, lui dit qu'il le faisoit Archevêque de Paris, & écrivit lui-même au Pape pour avoir ses bulles. Il tomba malade le 10 Mai suivant, reçut le 12 Juin des Lettres de Rome, qui l'assuroient de sa translation à l'Archevêché de Paris, en témoigna une grande joie, & mourut le 28 Juillet, laissant un fils qui avoit sa charge de premier Président, & l'Abbaye de S. Albin d'Angers. Marca mourut à 62 ans, & fut enterré dans le chœur de Notre-Dame, au-dessous du Trône Archiepiscopal.



REFLEXIONS PIEUSES

SUR QUELQUES PASSAGES

DE L'ECRITURE SAINTE. (1)

Pf. 77. *Adhuc escæ erant in ore ipsorum & ira Dei ascendit super eos.* Combien de gens ayant travaillé toute leur vie pour parvenir à quelque fortune, à une charge, &c. meurent dans le moment qu'ils espèrent en jouir, ayant encore le morceau dans la bouche!

Pf. 105. *Et dedit eis petitionem ipsorum, &c.* C'est dans sa colere que Dieu accorde la plupart des choses qu'on désire dans ce monde avec passion.

Isaïe 54. *Quare appenditis argentum non in panibus, &c.* Pourquoi se donner tant de peines pour des choses qui nous rassasient si peu, & qui nous laissent mourir de faim? L'enfant prodigue fouhaitoit au moins pouvoir se rassasier de gland, & encore ne peut-on parvenir à avoir de ce gland. *Venite, emite absque argento,* dit Isaïe. Nous n'avons qu'à nous tourner vers Dieu, il nous donnera de quoi nous nourrir en abondance.

Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare, Math. 20. Belle leçon pour nous faire souffrir

(1) Je n'en donne qu'un très-petit nombre, pour confirmer seulement ce que j'ai dit dans la vie de ses occupations de piété.

frir toutes les négligences de nos domestiques. Il n'y a qu'à se bien mettre dans l'esprit, qu'on n'est point né pour être servi, mais pour servir.

Jean II. vs. 9. *Nonne duodecim sunt horæ diei, &c.* Jésus-Christ entend parler du tems que son Pere a prescrit à sa vie mortelle, & la compare à une journée, comme s'il disoit: Tant que le jour luit, on peut marcher sans péril; mais quand la nuit est venue, on ne peut marcher sans tomber: ainsi les Juifs ont beau me vouloir perdre, ils n'ont aucun pouvoir de me faire du mal, jusqu'à ce que la nuit, c'est-à-dire, le tems des ténèbres soit venu.

Idem c. 18. vs. 1. *Trans torrentem Cedron.* Grotius croit qu'il étoit ainsi nommé, à cause qu'il y avoit eu des Cédres dans cette vallée. En Grec c'est le torrent des Cédres. J. C. accomplit ici ce qui le figura en la personne de David, quand ce Roi fuyant Abfalon, passa ce torrent, étant trahi par Achitophel.

Vs. 6. *Abierunt retrorsum.* David a dit, Ps. 35. *Advertantur retrorsum: & Isaïe 37. Cadant retrorsum.* Quelle terreur n'imprimera-t-il point quand il viendra juger, s'il a été si terrible étant près d'être jugé?

Responsum non dedit ei. c. 19. vs. 9. Il lui en avoit assez dit, en lui disant que son Royaume n'étoit pas de ce monde: & d'ailleurs Pilate, en faisant maltraiter un homme qu'il croyoit innocent, s'étoit rendu indigne qu'on l'éclaircît davantage: ne s'étoit-il pas même rendu indigne que J. C. lui répondit maintenant, lui qui lui ayant demandé ce que c'étoit que la vérité, n'avoit pas daigné attendre la réponse? Les gens qui ont négligé de savoir la vérité, quand ils la pouvoient apprendre, ne retrouvent pas toujours l'occasion qu'ils ont perdue.

Nescis quia potestatem habeo, &c. vs. 10. Puisqu'il

qu'il est en son pouvoir de le sauver, il se reconnoît donc coupable de sa mort, à laquelle il ne souscrit que par une lâche complaisance.

Non habemus Regem, &c. vs. 15. Les Juifs reconnoissent donc que le tems du Messie est venu, puisque le sceptre n'est plus dans Juda, & en même tems ils renoncent à la promesse du Messie.

Quod scripsi, scripsi. C'étoit comme la sentence du Juge, à laquelle on ne pouvoit plus rien changer. D'ailleurs Philon a remarqué que Pilate étoit d'un esprit inflexible. Dieu se sert de tout cela pour faire triompher la vérité en dépit des Juifs.

Miserunt sortem. vs. 24. Cette tunique qui n'est point déchirée, est l'unité qu'on ne doit jamais rompre.

Stabat. vs. 25. La Sainte Vierge étoit debout, & non-pas évanouie, comme les Peintres la représentent. Elle se souvenoit des paroles de l'Ange, & savoit la divinité de son fils. Et dans le Chapitre suivant, ni dans aucun Evangeliste, elle n'est point nommée entre les saintes femmes qui allerent au sépulchre: elle étoit assurée que J. C. n'y étoit plus.

Separatim involutum. c. 20. vs. 7. Les linges ainsi placés & séparés les uns des autres, marquoient que le corps n'avoit point été enlevé par des voleurs. Ceux qui volent font les choses plus tumultuairement.

Ad Fratres meos. vs. 17. Il les appelle Freres, pour les consoler du peu de courage qu'ils ont témoigné. *Narrabo nomen tuum fratribus meis.* Il semble que J. C. ait eu ce verset en vue, en les appelant ses freres, comme tout ce qui précède dans ce même Pseaume a été une prédiction de ses souffrances.



On met ici les Hymnes suivantes, quoique déjà imprimées, parce qu'elles sont peu connues, & ne se trouvent que dans un Livre devenu fort rare, où elles sont confondues avec d'autres Traductions d'Hymnes d'un stile différent. Ceux qui dans celles-ci ne trouveront point la Poësie qu'ils attendent de l'Auteur, doivent faire attention que le Poëte n'est que Traducteur de Pièces Latines dans lesquelles il règne plus de piété que de Poësie, & où les mêmes choses sont très-souvent répétées.





LE LUNDI A MATINES.

Somno refectis artubus, &c.

TANDIS que le sommeil réparant la nature
Tient enchaînés le travail & le bruit,
Nous rompons ses liens, ô clarté toujours pure,
Pour te louer dans la profonde nuit.

QUE dès notre réveil notre voix te bénisse :
Qu'à te chercher notre cœur empressé
T'offre ses premiers vœux, & que par toi finisse
Le jour par toi saintement commencé.

L'ASTRE dont la présence écarte la nuit sombre,
Viendra bientôt recommencer son tour :
O vous, noirs ennemis qui vous glissez dans l'ombre,
Disparaissez à l'approche du jour.

Nous t'implorons, Seigneur, tes bontés sont nos
armes :
De tout péché rends-nous purs à tes yeux ;
Fais que t'ayant chanté dans ce séjour de larmes,
Nous te chantions dans le repos des cieux.

EXAUCÉ, Pere saint, notre ardente priere,
Verbe son Fils, Esprit leur nœud divin,
Dieu, qui tout éclatant de ta propre lumière,
Régnes au ciel sans principe & sans fin.



A L A U D E S.

Splendor paternæ gloriæ, &c.

SOURCE ineffable de lumière,
Verbe en qui l'Eternel contemple sa beauté,
Astre

Astre, dont le Soleil n'est que l'ombre grossière,
Sacré jour dont le jour emprunte sa clarté :

LEVE-TOI, Soleil adorable,
Qui de l'éternité ne fait qu'un heureux jour :
Fais briller à nos yeux ta clarté secourable,
Et répands dans nos cœurs le feu de ton amour.

PRIONS aussi l'auguste Pere,
Le Pere dont la gloire a devancé les tems,
Le Pere tout-puissant en qui le monde espere,
Qu'il soutienne d'en-haut ses fragiles enfans.

DONNE-NOUS un ferme courage,
Brise la noire dent du Serpent envieux :
Que le calme, grand Dieu, suive de près l'orage,
Fais-nous faire toujours ce qui plaît à tes yeux.

GUIDE notre ame dans ta route ;
Rends notre corps docile à ta divine Loi ;
Remplis-nous d'un-espoir quen'ébranle aucun doute,
Et que jamais l'erreur n'altère notre foi.

QUE Christ soit notre pain céleste ;
Que l'eau d'une foi vive abreuve notre cœur :
Yvres de ton esprit, sobres pour tout le reste,
Daigne à tes combattans inspirer ta vigueur.

QUE la pudeur chaste & vermeille
Imite sur leur front la rougeur du matin :
Aux clartés du midi que leur foi soit pareille.
Que leur persévérance ignore le déclin.

L'AURORE luit sur l'hémisphère :
Que Jésus dans nos cœurs daigne luire aujourd'hui,
Jésus, qui tout entier est dans son divin Pere,
Comme son divin Pere est tout entier en lui.

GLOIRE

GLOIRE à Toi, Trinité profonde,
Pere, Fils, Esprit Saint: qu'on t'adore toujours,
Tant que l'Astre des tems éclairera le monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.



LE MARDI A MATINES.

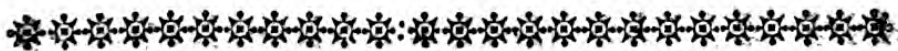
Confors paterni luminis, &c.

VERBE, égal au Très-haut, notre unique es-
pérance,
Jour éternel de la terre & des cieux,
De la paisible nuit nous rompons le silence:
Divin Sauveur, jette sur nous les yeux.

REPANDS sur nous le feu de ta grace puissante;
Que tout l'Enfer fuye au son de ta voix;
Dissipe ce sommeil d'une ame languissante,
Qui la conduit dans l'oubli de tes loix.

O CHRIST, sois favorable à ce peuple fidelle,
Pour te bénir maintenant assemblé:
Reçois les chants qu'il offre à ta gloire immortelle,
Et de tes dons qu'il retourne comblé.

EXAUCE, Pere Saint, notre ardente priere,
Verbe son Fils, Esprit leur nœud divin,
Dieu, qui tout éclatant de ta propre lumiere,
Régnes au ciel sans principe & sans fin.



A L A U D E S.

Ales diei nunciis, &c.

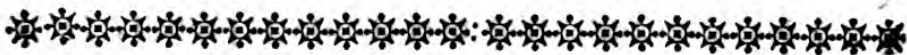
LOISEAU vigilant nous réveille,
Et ses chants redoublés semblent chasser la nuit:
Jésus

Et vois comme du lit, sans attendre l'Aurore,
Le repentir nous traîne à tes autels.

C'EST-là que notre troupe affligée, inquiète,
Levant au ciel & le cœur & les mains
Imite le grand Paul, & suit ce qu'un Prophète
Nous a prescrit dans ses Cantiques saints.

NOUS montrons à tes yeux nos maux & nos allarmes,
Nous confessons tous nos crimes secrets,
Nous t'offrons tous nos vœux, nous y mêlons nos
larmes :
Que ta bonté révoque tes arrêts.

EXAUCE, Pere Saint, notre ardente priere,
Verbe son Fils, Esprit leur nœud divin,
Dieu, qui tout éclatant de ta propre lumiere,
Règnes au ciel sans principe & sans fin.



A L A U D E S.

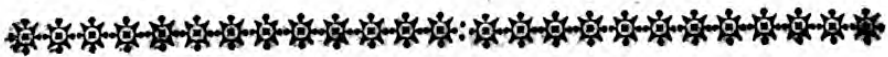
Nox, & tenebræ, & nubila, &c.

SOMBRE nuit, aveugles ténèbres,
Fuyez, le jour s'approche & l'olympé blanchit :
Et vous, Démons, rentrez dans vos prisons funébres ;
De votre empire affreux un Dieu nous affranchit.

LE Soleil perce l'ombre obscure,
Et les traits éclatans qu'il lance dans les airs,
Rompant le voile épais qui couvroit la nature,
Redonnent la couleur & l'âme à l'Univers.

O CHRIST, notre unique lumiere,
Nous ne reconnoissons que tes saintes clartés ;
Notre esprit t'est soumis ; entends notre priere,
Et sous ton divin joug range nos volontés.

Sou-



A L A U D E S.

Lux ecce surgit aurea, &c.

LES portes du jour sont ouvertes,
Le Soleil peint le ciel de rayons éclatans:
Loin de nous cette nuit, dont nos ames couvertes
Dans le chemin du crime ont erré si long-tems.

IMITONS la lumiere pure
De l'Astre étincelant qui commence son cours,
Ennemis du mensonge & de la fraude obscure,
Et que la vérité brille en tous nos discours.

QUE ce jour se passe sans crime,
Que nos langues, nos mains, nos yeux soient innocens,
Que tout soit chaste en nous, & qu'un frein légitime
Aux loix de la raison asservisse les sens.

Du haut de sa sainte demeure
Un Dieu toujours veillant nous regarde marcher,
Il nous voit, nous entend, nous observe à toute heure,
Et la plus sombre nuit ne scauroit nous cacher.

GLOIRE à toi, Trinité profonde, &c.



LE VENDREDI A MATINES.

Tu Trinitatis unitas, &c.

AUTEUR de toute chose, Essence en trois
unique,
Dieu tout-puissant, qui régis l'Univers,
Dans la profonde nuit nous t'offrons ce Cantique,
Ecoute-nous, & vois nos maux divers.

T A N

L'ASTRE, avant-coureur de l'Aurore,
Du Soleil qui s'approche annonce le retour;
Sous le pâle horizon l'ombre se décolore;
Lève-toi dans nos cœurs, chaste & bienheureux jour.

SOIS notre inséparable guide;
Du siècle ténébreux perce l'obscur nuit,
Défends-nous en tout teins contre l'attrait perfide
De ces plaisirs trompeurs dont la mort est le fruit.

QUE la foi dans nos cœurs gravée
D'un rocher immobile ait la stabilité:
Que sur ce fondement l'espérance élevée
Porte pour comble heureux l'ardente charité.

GLOIRE à toi, Trinité profonde,
Père, Fils, Esprit Saint: qu'on t'adore toujours,
Tant que l'Astre des tems éclairera le Monde,
Et quand les siècles même auront fini leur cours.



LE SAMEDI A MATINES.

Summa Deus clementiæ, &c.

O Toi qui d'un œil de clémence,
Vois les égaremens des fragiles humains;
Toi dont l'Etre un en trois & le même en puissance
A créé ce grand Tout soutenu par tes mains:

ETEINS ta foudre dans les larmes
Qu'un juste repentir mêle à nos chants sacrés,
Et que puisse ta grace où brillent tes doux charmes,
Te préparer un temple en nos cœurs épurés.

BRULE en nous de tes saintes flâmes
Tout ce qui de nos sens excite les transports;

K

Afin



LE LUNDI A VÊPRES.

Immenſe cæli conditor, &c.

GRAND Dieu, qui vis les Cieux ſe former
ſans matiere,
A ta voix ſeulement;
Tu ſéparas les eaux, leur marquant pour barriere
Le vaſte Firmament.

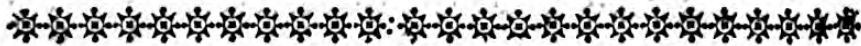
SI la Voûte céleſte a ſes plaines liquides,
La Terre a ſes ruiſſeaux,
Qui contre les chaleurs portent aux champs arides
Le ſecours de leurs eaux.

SEIGNEUR, qu'ainſi les eaux de ta grace féconde
Réparent nos langueurs:
Que nos ſens déformais vers les appas du Monde
N'entraînent plus nos cœurs.

FAIS briller de ta foi les lumieres propices
A nos yeux éclairés:
Qu'elle arrache le voile à tous les artifices
Des Enfers conjurés.

REGNE, Ô Pere éternel, Fils, Sageſſe incréée,
Eſprit Saint, Dieu de paix,
Qui fais changer des tems l'inconſtante durée,
Et ne changes jamais.





LE MARDI A VÊPRES.

Telluris ingens conditor, &c.

TA sageffe, grand Dieu, dans tes œuvres tracée
 Débrouilla le cahos;
 Et fixant sur son poids la Terre balancée,
 La sépara des flots.

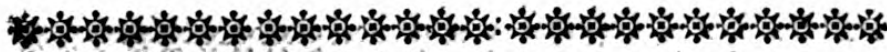
PAR LA', son sein fécond, de fleurs & de feuillages
 L'embellit tous les ans;
 L'enrichit de doux fruits, couvre de pâturages
 Ses vallons & ses champs.

SEIGNEUR, fais de ta grace à notre âme abbattue
 Goûter les fruits heureux;
 Et que puissent nos pleurs de la chair corrompue
 Eteindre en nous les feux.

QUE sans cesse nos cœurs, loin du sentier des vices,
 Suivent tes volontés:
 Qu'innocens à tes yeux ils fondent leurs délices
 Sur tes seules bontés.

REGNE, ô Pere éternel, &c.





LE MEcredi A VÉPRES.

Cœli Deus sanctissime, &c.

GRAND Dieu, qui fais briller sur la voûte
étoilée

Ton Trône glorieux,
Et d'une blancheur vive à la pourpre mêlée
Peins le centre des Cieux:

PAR Toi roule à nos yeux sur un char de lumière
Le clair flambeau des jours;
De tant d'autres par Toi la Lune en sa carrière
Voit le différent cours.

AINSI sont séparés les jours des nuits prochaines,
Par d'immuables loix:
Ainsi tu fais connoître à des marques certaines,
Les saisons & les mois.

SEIGNEUR, répands sur nous ta lumière céleste,
Guéris nos maux divers:
Que ta main secourable, aux Démon's si funeste,
Brise enfin tous nos fers.

REGNE, ô Pere éternel, &c.





LE JEUDI A VÊPRES.

Magnæ Deus potentæ, &c.

SEIGNEUR, tant d'animaux par Toi des eaux
fécondes
Sont produits à ton choix,
Que leur nombre infini peuple ou les mers profondes,
Ou les airs & les bois.

CEUX-LA' sont humectés des flots que la merroule,
Ceux-ci de l'eau des Cieux,
Et de la même source ainsi fortis en foule
Occupent divers lieux.

FAIS, ô Dieu tout-puissant, fais que tous les fidelles
A ta grace soumis
Ne retombent jamais dans les chaînes cruelles
De leurs fiers ennemis.

QUE par Toi soutenus, le joug pesant des vices
Ne les accable pas ;
Qu'un orgueil téméraire en d'affreux précipices
N'engage point leurs pas.

REGNE, ô Pere éternel, &c.





LE VENDREDI A VÊPRES.

Plasmator hominis Deus, &c.

CREATEUR des humains, Grand Dieu,
Souverain Maître
De ce vaste Univers,
Qui du sein de la Terre, à ton ordre, vit naître
Tant d'animaux divers :

A ces grands corps sans nombre & différens d'es-
pèce,
Animés à ta voix,
L'homme fut établi par ta haute sagesse
Pour imposer ses loix.

SEIGNEUR, qu'ainsi ta grace à nos vœux accordée
Régne dans notre cœur :
Que nul excès honteux, que nulle impure idée
N'en chasse la pudeur.

QU'UN saint ravissement éclate en notre zèle;
Guide toujours nos pas;
Fais d'une paix profonde à ton peuple fidèle
Goûter les doux appas.

REGNE, ô Pere éternel, &c.





LE SAMEDI A VÊPRES.

O lux, beata Trinitas, &c.

SOURCE éternelle de lumière,
Trinité souveraine & très-simple unité,
Le visible Soleil va finir sa carrière;
Fais luire dans nos cœurs l'invisible clarté.

QU'AU doux concert de tes louanges
Notre voix & commence & finisse le jour,
Et que notre ame enfin chante avec tes saints Anges
Le Cantique éternel de ton céleste amour.

ADORONS le Pere suprême,
Principe sans principe, abîme de splendeur,
Le Fils, Verbe du Pere, engendré dans lui-même,
L'Esprit des deux qu'il lie, amour, don, paix, ardeur.



OUVRAGES

ATTRIBUÉS

A JEAN RACINE.

U V A G E S

W A S H I N G T O N

A L E X A N D R I A



DISCOURS

*Prononcé à la tête du Clergé, par M. L'ABBE' COLBERT, Coadjuteur de Rouen.**

SIRE,

LE Clergé de France qui ne s'approchoit autrefois de ses Souverains, que pour leur retracer de tristes images de la Religion opprimée & gémissante, vient aujourd'hui, la reconnoissance & la joie dans le cœur, faire paroître à VOTRE MAJESTÉ, cette même Religion toute couverte de la gloire qu'elle tient de votre piété.

Elle a paru durant plus d'un siècle sur le penchant de sa ruine: on l'a vue déchirée par ses propres enfans, trahie par ceux qui devoient la soutenir & la défendre, en proie à ses plus cruels ennemis. Enfin, après une longue & funeste oppression, elle respira peu de tems avant votre naissance heureuse: avec Vous elle commença de revivre, avec Vous elle monta sur le Trône. Nous comptons les années de son accroissement par les années de votre Règne; & c'est sous le plus florissant Empire du Monde, que nous la voyons aujourd'hui plus florissante que jamais.

Si elle se souvient encore de ses troubles & de ses malheurs passés, ce n'est plus que pour mieux

* Ce Discours se trouve dans le Recueil des Mémoires du Clergé.

goûter le parfait bonheur dont vous la faites jouir ; elle est sans agitation & sans crainte à l'ombre de votre autorité ; elle est même, si j'ose ainsi dire, sans desirs, puisque votre zèle ne lui laisse pas le tems d'en former, & que votre bonté va si souvent au-delà de ses souhaits.

Ce zèle ardent pour la Foi, cette bonté paternelle dans tous les besoins de l'Eglise, qualités si rares dans les Princes, font, SIRE, le véritable sujet de nos éloges.

Nous laissons à vos Sujets assez d'autres vertus à admirer en vous. Les uns vous représenteront comme un Monarque bienfaisant, libéral, magnifique, fidèle dans ses promesses, ferme & inflexible contre toute sorte d'injustice, droit & équitable, jusques à prononcer contre ses propres intérêts, véritablement maître de ses Peuples, & plus maître encore de lui-même.

Les autres vous respecteront comme un Roi toujours sage & toujours victorieux, dont les impénétrables desseins sont plutôt exécutés que connus ; qui ne régne pas seulement sur ses Sujets par son autorité souveraine, mais sur son Conseil par la supériorité de son génie, mais sur les cœurs de ses Voisins par la pénétration de son esprit, & par la sagesse dont il sçait instruire ses Ministres ; qui pouvant tout par lui-même fait se passer des plus grands hommes, & sans eux résoudre, entreprendre, exécuter ; qui donne la loi sur la mer, aussi-bien que sur la terre ; qui lance quand il lui plaît la foudre jusques sur les bords de l'Afrique, qui fait à son gré humilier les Nations superbes, & réduire des Souverains à venir aux pieds de son Trône reconnoître son pouvoir, & implorer sa clémence.

Vos ennemis mêmes, SIRE, ne peuvent s'empêcher de louer vos actions héroïques ; ils sont contraints d'avouër que rien n'est capable de vous résister,

résister, & le mérite du Vainqueur adoucit en quelque sorte le malheur des vaincus.

Ce n'est pas à nous, SIRE, à parler des progrès étonnans de vos armes triomphantes; nous ne devons pas confondre l'éclat d'une valeur qui n'est que l'objet de l'admiration des hommes, avec ces œuvres saintes qui sont en estime devant Dieu. Le Clergé, SIRE, s'attachera surtout à louer en vous cette piété, qui toujours attentive aux intérêts de la Religion, n'omet rien de ce qui peut être nécessaire pour la relever dans les lieux où elle est abattue, pour l'étendre au-delà des Mers dans les lieux où elle est inconnue, pour la faire triompher dans l'un & l'autre monde.

Mais, que dis-je? l'Église ne doit-elle pas elle-même consacrer des victoires, que vous avez si heureusement fait servir à la propagation de la foi & à l'extinction de l'hérésie? Il semble que vous n'avez combattu & triomphé que pour Dieu, & le fruit que vous avez tiré de la paix, nous fait assez connoître quel étoit le principal but de vos victoires. C'est par ces victoires que vous avez établi cette redoutable puissance qui tenant désormais vos Voisins en bride, ôte aux Hérétiques de votre Royaume, & l'audace de se révolter, & l'espoir de se maintenir par de séditions commerces avec les ennemis de l'Etat.

Si c'eût été la seule ambition qui vous eût armé, jusqu'où n'auriez-vous point étendu votre Empire? Vous vous êtes hâté de finir la guerre, lorsque vous en pouviez tirer de plus grands avantages: ne sçait-on pas que ce n'a été que par l'empressement que vous aviez de donner tous vos soins au progrès de la Religion? La conversion de tant d'âmes engagées dans l'erreur vous a paru la plus belle de toutes les conquêtes, & le triomphe le plus digne d'un Roi Très-Chrétien.

Mais quelle que soit votre puissance, elle avoit encore besoin du secours de votre bonté: c'est en gagnant le cœur des Hérétiques, que vous domptez l'obstination de leur esprit; c'est par vos bienfaits que vous combattez leur endurcissement; & ils ne seroient peut-être jamais rentrés dans le sein de l'Eglise par une autre voie, que par le chemin semé de fleurs que vous leur avez ouvert.

Aussi faut-il avouër, SIRE, quelque intérêt que nous ayons à l'extinction de l'hérésie, notre joie l'emporteroit peu sur notre douleur, si pour surmonter cette hydre, une fâcheuse nécessité avoit forcé votre zèle à recourir au fer & au feu, comme on a été obligé de faire dans les régnes précédens. Nous prendrions part à une guerre qui seroit sainte, & nous en aurions quelque horreur, parce qu'elle seroit sanglante: nous ferions des vœux pour le succès de vos armes sacrées, mais nous ne verrions qu'avec tremblement, les terribles exécutions dont le Dieu des vengeances vous feroit l'instrument redoutable: enfin, nous mêlerions nos voix aux acclamations publiques sur vos victoires, & nous gémirions en secret sur un triomphe, qui, avec la défaite des ennemis de l'Eglise, envelopperoit la perte de nos freres.

Aujourd'hui donc que vous ne combattez l'orgueil de l'hérésie que par la douceur & par la sagesse du gouvernement; que vos loix soutenues de vos bienfaits sont vos seules armes, & que les avantages que vous remportez ne sont dommageables qu'au démon de la révolte & du schisme, nous n'avons que de pures actions de grâces à rendre au Ciel, qui a inspiré à VOTRE MAJESTÉ ces doux & sages moyens de vaincre l'erreur, & de pouvoir, en mêlant avec peu de sévérité beaucoup de grâces & de faveurs, ramener à
l'Eglise

l'Eglise ceux qui s'en trouvoient malheureusement séparés.

Nous le confessons, SIRE, c'est à VOTRE MAJESTÉ, seule que nous devons bientôt le rétablissement entier de la Foi de nos peres : aussi ne falloit-il pas que l'Etat vous devant déjà son salut & sa gloire, l'Eglise dût à un autre qu'à vous sa victoire & son triomphe : sans cela votre règne, que le Ciel a voulu qu'il fût un règne de merveilles, auroit manqué de son plus bel ornement : on auroit bien dit un jour de VOTRE MAJESTÉ, ce que l'Ecriture dit de plusieurs grands Rois de Juda : Il a terrassé ses ennemis, & relevé la Monarchie : il a autorisé & reformé les Loix : il a fait régner la justice ; mais on auroit ajouté ce que le S. Esprit reproche à ces Princes : Il n'a pas aboli les sacrifices qui se faisoient sur la montagne.

Que votre nom, SIRE, sera éloigné de ce reproche ! Ce que votre zèle a déjà fait, la postérité le regardera toujours comme la source de vos prospérités, & le comble de votre gloire.

Mais ce n'est pas au rétablissement des Temples & des Autels, que se borne votre zèle : vous avez entrepris de faire revivre la piété & les bonnes mœurs ; & c'est à quoi VOTRE MAJESTÉ travaille avec succès, autant par son exemple que par ses ordres. C'est un honneur maintenant de pratiquer la vertu, & si le vice n'est pas tout-à-fait détruit, au moins est-il réduit à se cacher, & les voiles dont il se couvre, épargnent aux gens de bien un fâcheux scandale, & sauve les âmes foibles du péril d'une contagion funeste.

Ne pensons plus à ces jours de ténèbres où la plupart de ceux qui étoient encore dans le sein de l'Eglise, sembloient n'y être demeurés que pour l'outrager de plus près ; où les blasphêmes & les railleries de ce qu'il y a de plus saint, éclatoient
avec

avec audace : ces monstres d'infidélité ont disparu sous votre règne heureux, & si les remontrances tant de fois réitérées sur ce sujet ne nous donnoient connoissance de ce désordre, nous l'ignorions à jamais.

Qu'est devenu cet autre monstre produit par l'esprit de vengeance, toujours altéré du sang des hommes, mais plus encore de celui de la Noblesse Françoisé ? Nous n'avons qu'à le laisser dans l'oubli éternel, où depuis tant de tems vous l'avez enseveli : vous l'avez étouffé tout indomptable qu'il paroïssoit. VOTRE MAJESTÉ a sçu renverser les fausses maximes de l'honneur & de la honte ; & autant qu'une détestable erreur avoit mis de fausse gloire à se venger, autant y auroit-il d'ignominie à ne vous pas obéir : c'est ainsi que votre volonté seule l'emporte sur la coutume invétérée du mal, & sur le panchant criminel des hommes.

Le Clergé ne se dispose plus qu'à être le spectateur de la fin de toutes vos saintes entreprises : après en avoir admiré de si heureux commencemens, il cesse d'user de remontrances : s'il a encore quelques besoins, vous les connoissez, cela lui suffit. Il vient encore de ressentir en cette Assemblée d'inignes effets de votre protection Royale ; & persuadé que vous lui avez destiné une longue suite de graces dans d'autres tems, & avec les circonstances dont vous seul les savez si bien accompagner, il craindroit par ses demandes, ou de troubler l'ordre que votre sagesse y a établi, ou peut-être de mettre des bornes où votre zèle n'en a point mis.

L'unique affaire qui nous occupe, c'est l'obligation de rendre à VOTRE MAJESTÉ de très-humbles actions de graces. Après un si juste devoir, assurés que nous sommes de votre puissante

PRO-

protection, nous pouvons nous séparer sans inquiétude. Nous allons dans les Provinces de votre Royaume, faire retentir les louanges que l'Eglise doit à votre zèle. Chaque Pasteur aura la joie de retrouver par vos soins, son troupeau plus nombreux qu'il ne l'avoit laissé, & chacun de nous redoublera ses vœux pour obtenir du Ciel qu'il redouble ses bénédictions en faveur d'un Prince, qui se les attire par des actions si glorieuses & si utiles à la Religion.



La Relation suivante imprimée in-folio, par ordre du Roi, chez Thiery en 1692, est attribuée à feu M. Racine par quelques personnes qui prétendent que le Public trompé par un stile qu'il n'attendoit pas d'une plume poétique, n'en soupçonna pas l'Auteur, & parut même goûter davantage l'Histoire du même événement, faite dans un stile très-différent par M. de Visé. Quoi qu'il en soit, on a cru devoir imprimer ici cette Relation, parce qu'elle est devenue fort rare, & qu'elle a rapport à plusieurs choses qui se trouvent dans les Lettres écrites du Camp devant Namur, par M. Racine à Boileau.





RELATION

DE

CE QUI S'EST PASSÉ

AU SIÈGE DE NAMUR.

IL y avoit près de quatre ans que la France soutenoit la guerre contre toutes les Puissances, pour ainsi dire, de l'Europe, avec un succès bien différent de celui dont ses Ennemis s'étoient flattés. Elle avoit non seulement renversé tous les projets de la fameuse Ligue d'Ausbourg, mais même par la sagesse de sa conduite & par la vigueur de sa résistance, elle avoit réduit les Confédérés, d'agresseurs qu'ils étoient, à la honteuse nécessité de se défendre. Tout le monde voyoit avec étonnement qu'une Nation attaquée par tant de Peuples conjurés contre elle, & dont ils avoient par avance partagé la dépouille, eût si heureusement fait retomber sur eux les malheurs qu'ils lui préparoient; qu'elle eût vaincu dans tous les lieux où ils l'avoient obligée de porter ses armes; & qu'enfin tant de Puissances réunies pour l'accabler, n'eussent fait que fournir par-tout de la matière à ses conquêtes & à ses triomphes.

En effet, depuis cette dernière guerre, sans parler

parler des célèbres journées de Fleurus, de Staffarde & de Leuze, où ils avoient perdu leurs meilleures troupes: sans compter aussi plusieurs de leurs Places prises & rasées, ils avoient vu passer sous la domination de la France Philisbourg en Allemagne, Nice & Monmelian en Savoye, & enfin Mons dans les Pays-Bas.

Mais malgré les avantages continuels que le Roi remportoit sur eux, ils se flattoient tous les ans de quelque révolution en leur faveur. Ils croyoient que la fortune se laisseroit de suivre toujours le même parti; & qu'enfin la France seroit contrainte de succomber & à la force ouverte qu'ils lui opposoient au-dehors, & aux atteintes secrètes qu'ils tâchoient de lui porter au-dedans.

La principale espérance de leur Ligue étoit fondée sur la haute opinion que tous ceux qui la composent avoient du grand génie du Prince d'Orange, qui en est comme le chef & le premier mobile; & lui-même ne manquoit pas de les flatter par toutes les illusions dont il les croyoit capables de se laisser prévenir. Il leur avoit fait espérer d'abord, que le premier effet de son établissement sur le Trône d'Angleterre seroit l'abaissement de la France. Il s'étoit depuis excusé du peu de secours qu'ils avoient reçu de lui, sur la nécessité où il s'étoit vu d'employer à la réduction de l'Irlande la meilleure partie de ses forces. Mais enfin se voyant paisible possesseur des trois Royaumes, & en état de se donner tout entier à la Cause commune, il avoit marqué l'année 1692 comme l'année fatale à la France, & où les Révolutions si long-tems attendues devoient arriver. Pour joindre l'exécution aux promesses, il employoit aux grands apprêts de la Campagne prochaine les sommes excessives qu'il tiroit des Anglois & des Hollandois; & à son exemple ses Alliés faisoient aussi

aussi tous les efforts possibles pour profiter d'une si favorable conjoncture.

Le Roi vers la fin de l'année 1691, instruit de leurs préparatifs, jugea qu'il falloit non seulement opposer la force à la force pour parer les coups dont ils le menaçoient, mais qu'il falloit même leur en porter auxquels ils ne s'attendoient pas, & les forcer par quelque entreprise éclatante, ou à faire la paix, ou à ne pouvoir faire la guerre qu'avec d'extrêmes difficultés. Il étoit exactement informé de l'état de leurs forces tant de terre que de mer. Il n'ignoroit pas que le Prince d'Orange dans les Pays-Bas pouvoit avec ses troupes & avec celles de ses Alliés mettre ensemble jusqu'à six-vingt mille hommes. Mais connoissant ses propres forces, il crut que ce nombre, quelque grand qu'il fût, ne seroit pas capable d'arrêter ses progrès; & résolu d'ailleurs de combattre ses Ennemis, s'ils se présentoient, il ne douta point de les vaincre.

Il ne crut pas même devoir se borner à une médiocre conquête; & Namur étant la plus importante Place qui leur restât, & celle dont la prise pouvoit le plus contribuer à les affoiblir & à rehausser la réputation de ses armes, il résolut d'en former le Siège.

Namur, Capitale de l'une des dix-sept Provinces des Pays-Bas, à laquelle elle a donné le nom, avoit été regardée de tout tems par nos Ennemis, comme le plus fort rempart, non seulement du Brabant, mais encore du Pays de Liege, des Provinces-Unies, & d'une partie de la Basse-Allemagne. En effet, outre qu'elle assuroit la communication de toutes ces Provinces, on peut dire que par sa situation au Confluent de la Sambre & de la Meuse, qui la rend maîtresse de ces deux rivieres, elle étoit également bien placée
&

& pour arrêter les entreprises que la France pourroit faire contre les Pays que je viens de nommer, & pour faciliter celles qu'on pourroit faire contre la France même. Ajoutez à ces avantages l'affiète merveilleuse de son Château, escarpé & fortifié de toutes parts, & estimé imprenable; mais sur-tout la disposition du Pays, aussi inaccessible à ceux qui voudroient attaquer la Place, que favorable pour les secours; & enfin le grand nombre de toutes sortes de provisions que les Confédérés y avoient jettées, & qu'ils avoient dessein d'y jeter encore pour la subsistance de leurs Armées.

Le Roi, après avoir examiné toutes les difficultés qui se présentoient dans cette entreprise, donna ses ordres tant pour établir de grands magasins de vivres & de munitions le long de la Meuse & dans ses Places frontieres des Pays-Bas, que pour faire hiverner commodément dans les Provinces voisines de grands corps de troupes, sous prétexte d'observer celles des Ennemis qui y grossissoient continuellement. Il fit aussi des augmentations considérables de Cavalerie & d'Infanterie, & disposa enfin toutes choses avec sa prévoyance ordinaire.

Mais en même-tems il préparoit une puissante diversion du côté de l'Angleterre, où il prenoit des mesures pour y rétablir sur le trône le légitime Souverain.

Les Alliés de leur côté ne formoient pas, comme j'ai dit, de petits projets. Le Prince d'Orange en passant la mer l'avoit aussi fait repasser à ses meilleures troupes, & en assembloit de toutes parts un grand nombre d'autres qu'il établissoit dans toutes les Places de son parti les plus proches de celles de France. Il avoit soin sur-tout d'en remplir les Places des Espagnols, desquelles
par

par ce moyen il se propoſoit de ſe rendre inſenſiblement le maître.

Il ſe tenoit de continuelles Conférences à la Haye entre lui & les autres Confédérés ſur l'emploi qu'ils devoient faire de leurs forces, ne ſe promettant pas moins que de faire une irruption en France au commencement du Printems. Dans cette vue ils faiſoient travailler à un prodigieux amas de tout ce qui eſt néceſſaire pour une grande expédition, & ſe tenoient tellement ſurs du ſuccès, qu'ils ne daignoient pas même cacher les délibérations qui ſe prenoient dans leurs Aſſemblées.

Ces Conférences finies, le Prince d'Orange s'étoit retiré à Loo, maiſon de plaiſance qu'il a dans le pays de Gueldres, lieu ſolitaire & conforme à ſon humeur ſombre & mélancolique, où d'ailleurs il trouvoit le plus de facilité pour entretenir ſes correſpondances ſecrètes. Le déplaiſir qu'il avoit eu l'année précédente de voir prendre Mons en ſa préſence, ſans avoir pu rien faire pour le ſecourir, donnoit lieu de croire qu'il prendroit des meſures pour ſe mettre hors d'état de recevoir un pareil affront. Et en effet il prétendoit avoir ſi bien diſpoſé toutes choſes, qu'il pouvoit aſſembler en peu de jours toutes les forces de ſon parti, ou pour tomber ſur les Places dont il jugeroit à propos de faire le Siége, ou pour courir au ſecours de celles que la France entreprendroit d'attaquer.

Ainſi en attendant la ſaiſon propre pour agir, il affectoit de mener à Loo une vie fort tranquille, y prenant preſque tous les jours le divertiffement de la chaffe, & paroiffant auſſi peu ému de tous les avis qu'il recevoit des grands préparatifs de la France ſur mer & ſur terre, que ſi elle eût été hors d'état de rien entreprendre, ou qu'il eût été le maître des événemens. Cette tranquillité ap-
paren-

parente, à la veille d'une Campagne si importante pour les deux partis, étoit fort vantée par ses admirateurs, qui l'attribuoient à une grandeur d'âme extraordinaire. Et ses Alliés la croyant un effet de sa pénétration, & de la justesse des mesures qu'il avoit prises pour assurer le succès de ses desseins, se moquoient eux-mêmes de toutes les inquiétudes qu'on leur vouloit donner, & demeuroient dans une pleine confiance qu'il ne leur pouvoit arriver aucun mal.

Au commencement du mois de Mai ils apprirent que le Roi suivi de toute sa Cour étoit arrivé auprès de Mons, où étoit le rendez-vous de ses Armées de Flandre. En même tems ils sçurent qu'une autre Armée étoit sur les côtes de Normandie, prête à passer la mer avec le Roi d'Angleterre; qu'un grand nombre de Bâtimens de charge étoient à la Hogue avec toutes les provisions nécessaires pour faire une descente dans ce Royaume; & qu'enfin une Flotte de soixante gros Vaisseaux destinée pour appuyer le passage & le débarquement des troupes, n'attendoit à Brest, & dans les autres Ports, qu'un vent favorable pour entrer dans la Manche.

Le Prince d'Orange commença alors à se repentir de sa fausse confiance. D'un côté il prévint l'orage qui alloit fondre dans les Pays-Bas, & jugea dès-lors qu'il lui seroit fort difficile de l'empêcher. De l'autre, il n'ignoroit pas que tous les Ports d'Angleterre étoient ouverts; qu'il n'avoit encore ni Flottes pour couvrir les côtes du Royaume, ni Armée pour combattre les François à la descente; qu'il leur seroit aisé d'aller jusqu'à Londres, où ils trouveroient la plupart des Seigneurs mécontents de lui, & les peuples fatigués des grandes sommes qu'il exigeoit d'eux. En un mot, il appréhendoit que le Roi son beau-pere ne trouvât autant de facilité à se rétablir sur le Trône,

Trône, qu'il lui avoit été facile de l'en chasser. Dans cet embarras il feignit pourtant de ne songer qu'à sauver la Flandres, & assembla en diligence & avec grand bruit un corps de troupes sous Bruxelles. Mais en même-tems il dépêcha le Lord Portland à Londres, pour concerter avec la Princesse d'Orange & avec son Conseil, les moyens de garantir l'Angleterre de l'invasion des François. Il donna ordre qu'on armât toutes les milices du Royaume, & qu'on y fit repasser les troupes restées en Ecosse & en Irlande; qu'on arrêtât toutes les personnes soupçonnées d'intelligence avec les Ennemis; & qu'enfin on assemblât la plus nombreuse armée qu'on pourroit, tant pour contenir le dedans du Royaume, que pour border les côtes où l'on soupçonnoit que les François voudroient tenter la descente. Surtout il pressa l'armement de ses Flottes, & voulut qu'on y travaillât nuit & jour, n'épargnant pour cela ni l'argent des Anglois & des Hollandois, ni celui de tous ses Alliés. Non content de ces précautions, il fit remarquer à Willemstat entre l'embouchure de l'Escaut & de la Meuse, une partie des Régimens qu'il avoit amenés d'Angleterre, pour être en état d'y repasser au premier ordre; & commanda qu'on lui tint un vaisseau tout prêt pour y repasser lui-même. Toutes ces précautions étoient un peu tardives, & couroient risque de lui être absolument inutiles, si les vents eussent été alors aussi favorables aux François, qu'ils leur étoient contraires.

Sur ces entrefaites, le Roi durant cinq jours ayant assemblé ses Armées dans les plaines de Gevries, entre les rivieres de Haisne & de Trouille, il en fit le vingt-unième de Mai la revue générale. Il les trouva complectes, & dans le meilleur état qu'il pouvoit souhaitter. Il trouva aussi que conformément à ses ordres on avoit chargé à Mons de munitions de guerre & de bouche, plus de six mille chariots
tirés

tirés des pays conquis. Tellement qu'il se vit en état de se mettre en marche deux jours après cette revue.

L'Armée destinée pour faire le Siège de Namur, & qu'il avoit résolu de commander en personne, étoit de quarante Bataillons, & de quatre-vingt-dix Escadrons. L'autre Armée commandée par le Maréchal Duc de Luxembourg, composée de soixante-six Bataillons & de deux cens neuf Escadrons, devoit tenir la Campagne, & observer les Ennemis, qui, à cause de cela, l'ont depuis appelée l'Armée d'observation.

Les Lieutenans-Généraux de l'Armée du Roi étoient le Duc de Bourbon, le Comte d'Auvergne, le Duc de Villeroy, le Prince de Soubize, les Marquis de Tilladet & de Boufflers, & le Sieur de Rubentel. Le Marquis de Boufflers étoit nommé aussi pour commander une autre Armée, que dans ce tems-là même il assembloit dans le Condroz. Les Maréchaux de Camp étoient le Duc de Roquelaure, le Marquis de Montrevel, le Sieur de Congis, les Comtes de Montchevreuil, de Gassé & de Guscar, & le Baron de Bressé. Au reste le Dauphin de France, le Duc d'Orléans, le Prince de Condé, & le Maréchal d'Humieres avoient le principal commandement sous le Roi. Le Sieur de Vauban Lieutenant-Général étoit chargé de la direction des attaques.

Le Maréchal de Luxembourg avoit pour Lieutenans-Généraux, le Prince de Conty, le Duc du Maine, le Duc de Vandôme, le Duc de Choiseuil, le Comte du Montal, & le Comte de Rosas, Mestre de Camp général de la Cavalerie légère: Et pour Maréchaux de Camp, le Chevalier de Vandôme, Grand-Prieur de France; les Marquis de la Valette & de Coigny; les Sieurs de Vatteville & de Polastron. Le Baron de Busca, aussi Maréchal de Camp, commandoit particulièrement la Maison du Roi. Le Corps
L de

de réserve étoit commandé par le Duc de Chartres.

Ces deux Armées partirent donc le vingt-troisième de Mai. Celle du Maréchal qui étoit campée le long du ruisseau des Estines, alla passer la Haisne entre Marlanwelz sous Marimont & Mouraige, & campa le soir à Féluy & à Arquennes proche de Nivelles. Celle du Roi traversa les plaines de Binche; & ayant passé la Haisne à Carnieres, alla camper à Capelle d'Herlaimont le long du ruisseau de Piéton. Le Roi menoit avec lui une partie de son artillerie & de ses munitions. L'autre partie accompagnée d'une grosse escorte, alla passer la Sambre à la Buffiere pour marcher à Philippeville, & de-là au Siège qui devoit être formé.

Le lendemain vingt-quatrième, le Maréchal alla camper entre l'Abbaye de Villey & Marbais, proche de la grande chaussée, & le Roi dans la plaine de saint Amand, entre Ligny & Fleurus.

La nuit suivante il détacha le Prince de Condé avec six mille chevaux & quinze cens hommes de pied pour aller investir Namur, entre le ruisseau de Risne & la Meuse, du côté de la Hesbaye. Le Sieur Quadt avec sa Brigade de Cavalerie l'investit depuis ce ruisseau jusqu'à la Sambre. Le Marquis de Boufflers avec quatorze Bataillons & quarante huit Escadrons, faisant partie de l'Armée qu'il assembloit, parut en même tems devant la Place de l'autre côté de la Meuse; & enfin le Sieur de Ximenès avec les troupes qu'il venoit de tirer de Philippeville & de Dinant, auxquelles le Marquis de Boufflers ajouta encore douze Escadrons, investit la Place du côté du Château, occupant tout le terrain qui est entre Sambre & Meuse; en telle sorte que Namur se trouva en même tems entouré de tous côtés.

Le vingt-cinquième l'Armée du Maréchal de
Luxem-

Luxembourg alla camper sur le ruisseau d'Aurenault dans la plaine de Gemblours, & celle du Roi auprès de Milmont & de Golzenne au-delà des Mazis, d'où il envoya ordre au Maréchal de détacher le Comte de Montal avec quatre mille chevaux pour aller se poster à Long-champ, & à Gennevoux, proche des sources de la Mehaigne, & le Comte de Coigny avec un pareil détachement, pour aller se poster à Chasselet près de Charleroy. Le premier devoit couvrir le Camp du Roi du côté du Brabant, & l'autre favoriser les convois de Maubeuge, de Philippeville & de Dinant, & tenir en bride la garnison de Charleroy, & les corps de troupes que les Ennemis y pourroient envoyer.

Le vingt-sixième le Roi arriva sur les six heures du matin devant Namur. Il reconnut d'abord les environs de la Place depuis la Sambre jusqu'au ruisseau de Wedrin, examina la disposition du pays, les hauteurs qu'il falloit occuper, & les endroits par où il falloit faire passer les lignes. Il donna ses ordres pour la construction des ponts de bateaux sur la Sambre & sur la Meuse, & régla enfin tout ce qui concernoit l'établissement & la sûreté des Quartiers. Il choisit le sien entre le village de Flawine, & une Métairie appelée la Rouge Cense, un peu au-dessus de l'Abbaye de Salzenne. Ensuite il s'avança sur la hauteur de cette Abbaye pour considérer la situation de la Place, & les Ouvrages qui la couvroient de ce côté-là. En reconnoissant tous ces endroits, il admira sa bonne fortune, & le peu de prévoyance des Ennemis; & confessa lui-même qu'en postant seulement de bonne heure quinze mille hommes, ou sur les hauteurs du Château, ou sur celles du ruisseau de Wedrin, ils auroient pu faire avorter tous ses desseins, & mettre Namur hors d'état d'être attaqué. Il ordonna au Comte d'Au-

vergne de se saisir de l'Abbaye de Salzenne, & des Moulins qui en sont proche. Ce qui fut aussitôt exécuté. Le Marquis de Tilladet eut aussi ordre de visiter tous les gués qu'il pouvoit y avoir dans la Sambre depuis le Quartier du Roi jusqu'à la Place. Et le Marquis d'Alegre avec un Corps de Dragons fut envoyé pour se saisir du passage de Gerbizé, poste important sur le chemin de Huy & de Liège du côté de la Hesbaye.

Cependant l'allarme étoit parmi les Ennemis. Comme ils ignoroient encore où aboutiroit la marche du Roi, ils se hâtoient de renforcer les garnisons de toutes leurs Places. Ils craignoient sur-tout pour Charleroy, pour Ath, pour Liège, & pour Bruxelles même. Mais à l'égard de Namur, l'Electeur de Baviere se confiant & à la bonté de la Place, & à la grosse garnison qui étoit dedans, souhaitoit qu'il prît envie au Roi de l'assiéger. Le Rendez-vous de leur Armée étoit aux environs de Bruxelles, & il y arrivoit tous les jours un fort grand nombre de troupes de toute sorte de Nations. Elles faisoient déjà près de cent mille hommes, dont le principal commandement & la direction presque absolue, étoient entre les mains du Prince d'Orange, l'Electeur de Baviere n'ayant dans cette Armée qu'une autorité comme subalterne. On peut juger combien des forces si prodigieuses enfloient le cœur des Confédérés. Ils demandoient qu'on les fît marcher au plus vite, & se tenoient surs de rechasser le Roi jusques dans le cœur de son Royaume. Il étoit d'heure en heure exactement informé & de leur marche & de leur nombre, & se mettoit de son côté en état de les bien recevoir.

L'Armée devant Namur étoit séparée par les deux Rivieres en trois principaux Quartiers, dont le premier, c'est à sçavoir celui du Roi, occupoit

poit tout le côté du Brabant, depuis la Sambre jusqu'à la Meuse; le second, qui étoit celui du Marquis de Boufflers, s'étendoit dans le Condroz, depuis la Meuse au-dessous de Namur, jusqu'à cette même Riviere au-dessus; & le troisième sous le Sieur de Ximenès, tenoit le pays d'entre Sambre & Meuse. Au reste le Quartier du Roi étoit divisé en plusieurs autres Quartiers. Car outre le Dauphin & le Duc d'Orleans qui campoient tout auprès de sa personne, il avoit aussi dans son Quartier le Prince de Condé, le Maréchal d'Humieres, & tous les Lieutenans-Généraux, à la réserve du Marquis de Boufflers. Et ils y avoient chacun leur poste ou leur quartier le long des Lignes de circonvallation.

Le Roi dès le premier jour donna ses ordres pour faire tracer ces Lignes sur un circuit au moins de cinq lieues. Elles commençoient à la Sambre du côté du Brabant, un peu au dessus du village de Flawine; & traversant un fort grand nombre de Bois, de Villages, & de Ruisseaux, en-deçà & au-delà de la Meuse, passaient dans la Forêt de Marlagne, & revenoient finir à la Sambre, entre l'Abbaye de Malogne, & une espèce de petit Château qu'on appelloit la Blanche-Maison.

Le vingt-septième, c'est-à-dire le lendemain de l'arrivée du Roi devant la Place, il alla visiter le Quartier du Prince de Condé, entre le ruisseau de Wedrin & la Meuse, & y vit les parcs d'artillerie & de munitions. De-là s'étant avancé avec le Sieur de Vauban sur la hauteur du Quesne de Bouge, qui commande d'assez près la Ville entre la Porte de Fer & celle de S. Nicolas, la résolution fut prise d'attaquer cette dernière Porte. Ce même jour les ponts de bateaux furent par-tout achevés, & la communication des Quartiers entièrement établie.

Il restoit encore les Quartiers de Bouffiers & de Ximenès à visiter. Le Roi s'y transporta donc le vingt-huitième, & ayant passé la Sambre à la Blanche-Maison, & la Meuse au-dessous du village de Huépión, reconnut tout le côté de la Place qui regarde le Condroz, reconnut aussi le Fauxbourg de Jambe, où les Ennemis s'étoient retranchés au bout du pont de pierre qu'ils y avoient sur la Meuse; & ayant remarqué le long de cette riviere une petite hauteur d'où on voyoit à revers les Ouvrages de la Porte de S. Nicolas qui est de l'autre côté, il commanda qu'on y élevât des batteries. Ces derniers jours & les suivans, les convois d'artillerie & de toute sorte de munitions arriverent à Philippeville par terre, & de Dinant par la Meuse, & on commença à cuire le pain dans le Camp pour la subsistance des deux Armées.

Ce fut vers ce tems-là que plusieurs Dames de qualité de la Province qui s'étoient réfugiées dans Namur, & plusieurs des Dames mêmes de la Ville, firent demander par un Trompette la permission d'en sortir, ce qu'on ne jugea pas à propos de leur accorder. Mais ces pauvres Dames se confiant à la générosité du Roi, & la peur des bombes l'emportant en elles sur toute autre considération, elles sortirent à pié par la porte du Château, suivies seulement de quelques-unes de leurs femmes qui portoient leurs hardes & leurs enfans, & se présentèrent à la garde prochaine. Les soldats les menerent d'abord à la Blanche-Maison, près des Ponts qu'on avoit faits sur la Sambre, d'où le Roi qui eut pitié d'elles & qui les fit traiter favorablement, les fit conduire le lendemain à l'Abbaye de Malogne, & de-là à Philippeville.

Vingt mille Pionniers commandés dans les Provinces conquises étant arrivés alors à l'Armée, ils furent aussitôt employés aux lignes de circonvallation,

lation, aux abbatis de bois, & aux réparations de chemins.

Les Affiégés avoient encore quelque Infanterie dans les bois au-dessus des Moulins à papier de S. Servais. Mais le Roi ayant ordonné qu'on l'en chassât, elle ne tint point, & se renferma fort vite dans la Ville.

La Garnison étoit de neuf mille deux cens quatre-vingts hommes en dix-sept Régimens d'Infanterie de plusieurs Nations, sçavoir cinq Allemans des troupes de Brandebourg & de Lunebourg, cinq Hollandois, trois Espagnols, quatre Wallons, & en un Régiment de Cavalerie, & quelques Compagnies franches. Le Prince de Barbançon Gouverneur de la Province, l'étoit aussi de la Ville & du Château, & toutes ces troupes avoient ordre de lui obéir. On ne doutoit pas qu'étant pourvues de toutes les choses nécessaires pour soutenir un long Siège, & ayant à défendre une Place de cette réputation, également bien fortifiée & par l'art & par la nature, une Garnison si nombreuse ne se signalât par une vigoureuse résistance, d'autant plus qu'elle n'ignoroit pas les grands apprêts qui se faisoient pour la secourir.

Le Roi pour ne point accabler ses troupes de trop de travail, n'attaqua d'abord que la Ville seule. On y fit deux attaques différentes, mais il y en avoit une qui n'étoit proprement qu'une fausse attaque. Et c'étoit celle qui étoit de-delà la Meuse. La véritable étoit en-deçà. Il fut résolu d'y ouvrir trois tranchées qui se rejoindroient ensuite par des lignes parallèles; la première le long du bord de la Meuse; la seconde à my-côte de la hauteur de Bouge; & la troisième par un grand fond qui aboutissoit à la Place du côté de la Porte de fer.

Toutes choses étant donc préparées, la tran-

chée fut ouverte la nuit du vingt-nieuvième au trentième Mai. Trois Bataillons avec un Lieutenant-Général & un Brigadier, monterent à la véritable attaque, & deux à la fausse avec un Maréchal de Camp. Ce qui fut continué jusqu'à la prise de la Ville. Le Comte d'Auvergne, comme le plus ancien Lieutenant-Général, monta la première garde. Dès cette nuit on avança le travail jusqu'à quatre-vingt toises du glacis. On travailla en même tems avec tant de diligence aux batteries, tant sur la hauteur de Bouge que de l'autre côté de la Meuse, que les unes & les autres se trouverent bientôt en état de tirer & de prendre la supériorité sur le canon de la Place.

La nuit suivante le travail qu'on avoit fait fut perfectionné.

La nuit du trente-unième Mai, on travailla à s'étendre du côté de la Meuse pour resserrer d'autant plus les Assiégés, & les empêcher de faire des sorties.

Le premier de Juin on continua les travaux à la sappe, l'artillerie ruinant cependant les défenses des Assiégés, qui étant vus de front & à revers de plusieurs endroits, n'osoient déjà plus paroître dans leurs Ouvrages.

La nuit du premier au deuxième Juin on se logea sur un avant-chemin couvert en-deçà de l'avant-fossé que formoient les eaux des ruisseaux de Wedrin & de Risnes. On tira ensuite une ligne parallèle pour faire la communication de toutes les attaques, & on éleva de l'autre côté de la Meuse sur le bord de l'eau deux batteries qui commencèrent à tirer dès la pointe du jour contre la branche du demi-bastion & contre la muraille qui regnent le long de cette riviere. Ce même jour sur les huit heures du matin le Marquis de Boufflers fit attaquer le Fauxbourg de Jambe que les Ennemis occupoient encore, & s'en rendit maître.

Sur

Sur le midi l'avant-fossé de la porte de Saint Nicolas se trouvant comblé, & toutes choses disposées pour attaquer la contrescarpe, les Gardes Suisses & le Régiment de Stoppa de la même Nation, qui étoient de tranchée sous le Marquis de Tilladet, Lieutenant-Général de jour, y marcherent l'épée à la main, & l'emportèrent. Ils prirent aussi une petite lunette revêtue qui défendoit la contrescarpe, & se logerent en très-peu de tems sur ces dehors, sans que les Ennemis qui faisoient de leurs autres Ouvrages un fort grand feu, osassent faire aucune tentative pour s'y établir. On leur tua beaucoup de monde en cette action.

Le soir du deuxième Juin le Marquis de Boufflers étant de garde à la tranchée, on s'aperçut que les Assiégés avoient aussi abandonné une demi-lune de terre qui couvroit la porte de Saint Nicolas. Comme le fossé n'en étoit pas fort profond, il fut bientôt comblé, & quoique la demi-lune fût fort exposée, & que les Ennemis tiraient sans discontinuer de dessus le rempart, on se logea encore dans cette demi-lune sans beaucoup de perte.

Les batteries basses de la Meuse continuoient cependant à battre en ruine la branche du demi-bastion & la muraille, qui étoient, comme j'ai dit, le long de cette riviere. Comme ses eaux étoient alors assez basses, on s'étoit flatté de pouvoir conduire une tranchée le long d'une langue de terre, qu'elle laissoit à découvert au pied du rempart, & on auroit ainsi attaché bientôt le Mineur au corps de la Place. Mais la Meuse s'étant enflée tout-à-coup par les grandes pluyes qui survinrent, & qui ne discontinuerent presque plus jusqu'à la fin du Siège, on fut obligé d'abandonner ce dessein, & de s'attacher uniquement aux Ouvrages que l'on avoit devant soi.

L'artillerie ne cessa pendant le troisième & le

quatrième Juin, de battre en brèche la face & la branche du demi-bastion de la Meuse, & y fit enfin une ouverture considérable. Les Assiégés témoignèrent à leur air beaucoup de résolution, & travailloient même à se retrancher en dedans. Mais on les voyoit qui, dans la crainte vraisemblablement d'un assaut, transportoient dans le Château leurs munitions & leurs meilleurs effets. A la fin, comme ils virent qu'on étoit déjà logé sur la pointe du demi-bastion, le cinquième de Juin au matin le Duc de Bourbon étant de jour, ils battirent tout-à-coup la chamade, & demandèrent à capituler. Après quelques propositions qui furent rejetées par le Roi, on convint entr'autres articles : Que les soldats de la Garnison entreroient dans le Château avec leurs familles & leurs effets : Qu'il y auroit pour cela une trêve de deux jours, & que pendant tout le reste du Siège on ne tireroit point ni de la Ville sur le Château, ni du Château sur la Ville, avec liberté aux deux partis de rompre ce dernier article lorsqu'ils le jugeroient à propos, en avertissant néanmoins qu'ils ne le vouloient plus tenir.

La Capitulation signée, le Régiment des Gardes prit aussitôt possession de la porte de Saint Nicolas. Ainsi la fameuse Ville de Namur défendue par neuf mille hommes de garnison fut en six jours d'attaques, rendue à trois ou quatre Bataillons de tranchée, ou, pour mieux dire, à un seul Bataillon; puisqu'il n'y en eut jamais plus d'un à la tranchée le long de la Meuse, qui fut celle par où la Place fut emportée. On peut même remarquer qu'on n'eut pas le tems de perfectionner les lignes de circonvallation, & qu'à peine on achevoit d'y mettre la dernière main, que la Ville étant prise on fut obligé de les raser, pour transporter les troupes de l'autre côté de la Sambre.

Pendant

Pendant que la Ville capituloit, on eut nouvelles qu'enfin les Alliés s'avançoient tout de bon pour faire lever le Siége. Au premier bruit que le Roi étoit devant Namur, ils s'étoient hâtés d'unir ensemble toutes leurs forces. Ils avoient dépêché aux Généraux Flemming & Serelaës, dont le premier assembloit les troupes de Brandebourg aux environs d'Aix-la-Chapelle, & l'autre celles de Liège dans le voisinage de cette Ville, avec ordre de les venir joindre; & le Prince d'Orange avec l'Electeur de Baviere à la tête de l'Armée Confédérée, ayant passé le canal de Bruxelles, étoit venu camper à Dighom, puis à Lefdael & à Woffem, de-là à l'Abbaye du Parc & au Château d'Heverle près de Louvain. Il séjourna quelque tems dans ce dernier Camp, ou pour donner le tems à toutes ses forces de le joindre, ou n'osant s'engager trop avant dans le pays, ni s'éloigner de la mer dans l'inquiétude où il étoit de la descente dont l'Angleterre étoit menacée. Il apprit enfin que sa Flotte jointe à celle de Hollande, faisant ensemble quatre-vingt-dix Vaisseaux de guerre, étoit à la mer avec un vent favorable; & qu'au contraire le Comte de Tourville n'ayant pu être joint par les Escadres du Comte d'Estrée, du Comte de Châteauregnaut, & du Marquis de la Porte, n'avoit que quarante-quatre Vaisseaux avec lesquels il s'efforçoit d'entrer dans la Manche. Alors voyant ses affaires vraisemblablement en sûreté de ce côté-là, il feignit de n'y plus songer, & ne parla plus que d'aller secourir Namur.

Il partit des environs de Louvain le cinquième Juin, & vint camper à Meldert & à Bauechem. Il campa le lendemain sixième auprès de Hougaerde & de Tirlemont, le septième entre Orp & Montenackem au-delà de la riviere de Ghete; & enfin le huitième sur la grande chaussée entre Thinnes & Breff, à la vue du Maréchal de Luxembourg.

La prise de la Ville ayant mis le Roi en état de faire des détachemens de son Armée, il avoit envoyé à ce Maréchal le Comte d'Auvergne & le Duc de Villeroy, Lieutenans-Généraux, avec une partie des troupes qui se trouvoient campées du côté du Brabant.

Pour lui, la trêve qu'il avoit accordée aux Affiégés étant expirée, il avoit passé de l'autre côté de la Sambre, avec ce qui lui étoit resté de troupes au-delà de cette riviere. C'étoit le septième de Juin qu'il quitta son premier Camp pour en venir prendre un autre entre Sambre & Meuse dans la Forêt de Marlagne. Voici de quelle maniere ce nouveau Camp étoit disposé. Le Quartier du Roi étoit auprès d'un Couvent de Carmes, qu'on appelloit le Désert; il y avoit une ligne de troupes qui s'étendoit depuis l'Abbaye de Malogne sur la Sambre, jusqu'au pont construit sur la Meuse à Huépion. Une autre ligne de dix Bataillons qui composoient la Brigade du Régiment du Roi, eut son Camp marqué sur les hauteurs du Château pour en occuper tout le front, qui est fort resserré par les deux rivieres, & pour rejeter ainsi les Ennemis dans leurs Ouvrages. Mais il n'étoit pas facile de les déposer de ces hauteurs, & moins encore des retranchemens qu'ils y avoient faits à la faveur de quelques maisons, & entr'autres d'un Hermitage qu'ils avoient fortifié en forme de Redoute. Néanmoins la Brigade du Roi eut ordre de les aller attaquer. Les troupes qui avoient cru ce jour-là n'avoir autre chose à faire qu'à s'établir paisiblement dans leur nouveau Camp, & qui dans ce moment-là portoient leurs tentes & leurs autres hardes sur leurs épaules, jetterent aussitôt à terre tout ce qui les embarrassoit, pour ne garder que leurs armes, & grimpant en bon ordre & sur un même front, malgré l'extrême roideur d'un terrain raboteux &

inégal, arriverent sur la crête de la montagne au travers d'une grêle de coups de mousquet, que les Ennemis leur tiroient avec tout l'avantage qu'on peut s'imaginer. Le soldat, quoique tout hors d'haleine, renversa leurs postes avancés, & les poursuivit jusques à une seconde hauteur, non moins escarpée que la première, où leurs Bataillons étoient rangés en bon ordre pour les soutenir. Mais rien ne put arrêter la furie des François. Les Bataillons furent aussi chassés de ce second poste, & menés battant l'épée dans les reins jusques à leurs retranchemens, qui même couroient risque d'être forcés, si le Prince de Soubize, Lieutenant-Général de jour, & le Sieur de Vauban rappelant les troupes, ne les eussent obligées de se contenter du poste qu'elles avoient occupé. Cette action qui fut fort vive & fort brillante dans toutes ses circonstances, couta à la Brigade du Roi douze ou quinze Officiers, & quelques cent ou six vingts soldats, ou tués ou blessés.

Aussitôt on travailla à se bien établir sur cette hauteur, & on y ouvrit une tranchée, laquelle fut tous les jours relevée par sept Bataillons. Il ne fut pas possible les jours suivans d'avancer beaucoup le travail, tant à cause du terrain pierreux & difficile qu'on rencontra en plusieurs endroits, que des orages effroyables & des pluyes continuelles qui rompirent tous les chemins, & les mirent presque hors d'état d'y pouvoir conduire le canon. On ne put aussi achever les batteries qu'avec d'extrêmes difficultés. Cependant les Assiégés profiterent peu de tous ces obstacles, & firent seulement quelques sorties sans aucun effet.

Enfin le treizième Juin les travaux ayant été poussés jusqu'aux retranchemens, il fut résolu de les attaquer. La contenance fiere des Ennemis

qu'on

qu'on voyoit en bataille en plusieurs endroits derrière ces retranchemens, & qui avoient tout l'air de se préparer à une résistance vigoureuse, obligea le Roi de leur opposer ses meilleures troupes, & de se transporter lui-même sur la hauteur pour régler l'ordre de l'attaque.

Le signal donné sur le midi, deux cens Mousquetaires du Roi à la droite, les Grenadiers à cheval à la gauche, & huit Compagnies de Grenadiers d'Infanterie au milieu, marcherent aux Ennemis l'épée à la main, soutenus des sept Bataillons de tranchée, & des dix de la Brigade du Roi, qu'il avoit fait mettre en bataille sur la hauteur à la tête de leur Camp. Les Assiégés jusqu'alors si fiers s'effrayèrent bientôt. Ils firent seulement leur décharge, & abandonnant la redoute & les retranchemens, se retirèrent en désordre dans les chemins-couverts des Ouvrages qu'ils avoient derrière eux. Ils perdirent plus de quatre cens hommes, la plupart tués de coups de main, & entr'autres plusieurs Officiers & plusieurs gens de distinction. Les François eurent quelque cent trente hommes, & quarante tant Officiers que Mousquetaires tués ou blessés.

Le Comte de Toulouse, Amiral de France, jeune Prince âgé de quatorze ans, reçut une contusion au bras à côté du Roi, & plusieurs personnes de la Cour furent aussi blessées autour de lui. Le Duc de Bourbon qui étoit Lieutenant-Général de jour, donna ses ordres avec non moins de sagesse que de valeur. Les troupes animées par la présence du Roi se signalerent à l'envi l'une de l'autre, & les moindres Grenadiers de l'Armée disputèrent d'audace avec les Mousquetaires, de l'aveu des Mousquetaires mêmes. On accorda aux Assiégés une suspension pour venir retirer leurs Morts. Mais on ne laissa pas pendant cette trêve d'assurer le logement, & dans la redoute & dans

dans tous les retranchemens qu'on venoit d'emporter.

Entre ces retranchemens & la premiere enveloppe du Château, nommée par les Espagnols *Terra-nova*, on trouvoit sur le côté de la montagne qui descend vers la Sambre, un Ouvrage irrégulier que le Prince d'Orange avoit fait construire l'année précédente, & qu'on appelloit à cause de cela le Fort-neuf, ou le Fort Guillaume. Il étoit situé de telle façon, que bien qu'il parût moins élevé que les hauteurs qu'on avoit gagnées, il n'en étoit pourtant point commandé; & il sembloit se dérober & au canon & à la vue des Assiégés, à mesure qu'ils s'en approchoient. Ce fut de toutes les Fortifications de la Place, celle dont la prise couta le plus de tems & de peine, à cause de la grande quantité de travaux qu'il fallut faire pour l'embrasser.

La nuit qui suivit l'attaque dont nous venons de parler, le travail fut avancé plus de cinq cens pas vers la gorge de ce Fort. Le quatorzième on s'étendit sur la droite, & l'on y dressa deux batteries, tant contre le Fort-neuf que contre le vieux Château. Ce même jour les Assiégés abandonnerent une maison retranchée qui leur restoit encore sur la montagne, & ainsi on n'eut plus rien devant soi que les Ouvrages que je viens de dire.

Le quinzième les nouvelles batteries démontèrent presque entierement le canon des Assiégés, mais elles ne firent que très-peu d'effet contre le Fort-neuf.

La nuit suivante on ouvrit au-dessus de l'Abbaye de Salzenne une nouvelle tranchée pour embrasser ce Fort par la gauche, & le travail fut poussé environ quatre cens pas.

Pendant qu'on pressoit avec cette vigueur le Château de Namur, le Prince d'Orange étoit,
com.

comme j'ai dit, arrivé sur la Méhaigne. Il donna d'abord toutes les marques d'un homme qui vouloit passer cette riviere, & attaquer l'Armée du Maréchal de Luxembourg, pour s'ouvrir un chemin à Namur. Plusieurs raisons ne laissoient pas lieu de douter qu'il n'eût ce dessein; son intérêt & celui de ses Alliés, l'état de ses forces, sa réputation, à laquelle la prise de Mons avoit déjà donné quelque atteinte, en un mot les vœux unanimes de son Parti, & sur-tout les pressantes sollicitations de l'Electeur de Baviere, qui ne pouvoit digérer l'affront de se voir à son arrivée dans les Pais-Bas, enlever la plus forte Place du Gouvernement qu'il venoit d'accepter.

Ajoutez à toutes ces raisons les bonnes nouvelles que les Alliés avoient reçues de la bataille qui s'étoit donnée sur Mer. Car bien que le combat n'eût pas été fort glorieux pour les Hollandois & pour les Anglois, mais sur-tout pour ces derniers; & qu'il fût jusqu'alors inouï qu'une Armée de quatre-vingt-dix Vaisseaux, attaquée par une autre de quarante-quatre, n'eût fait, pour ainsi dire, que soutenir le choc, sans pouvoir pendant douze heures remporter aucun avantage; néanmoins comme le vent en séparant la Flotte de France, leur avoit en quelque sorte livré quinze de ses Vaisseaux qui avoient été obligés de se faire échouër, & où ils avoient mis le feu, il y avoit toute sorte d'apparence que le Prince d'Orange saisiroit le moment favorable, où il sembloit que la fortune commençât à se déclarer contre les François. Il reconnut donc en arrivant tous les environs de la Méhaigne, fit sonder les gués, posta son Infanterie dans les villages & dans tous les endroits qui pouvoient favoriser son passage; & enfin fit jetter une infinité de ponts sur cette riviere. On remarqua pourtant avec surprise, que dans le tems qu'il faisoit construire cette grande quan-

quantité de ponts de bois, il faisoit démolir tous les ponts de pierre qui se trouvoient sur la Méhaigne.

Une autre circonstance fit encore mieux voir qu'il n'avoit pas grande envie de combattre. Le Roi qui ne-vouloit point qu'on engageât d'un bord de riviere à l'autre, un combat où sa Cavalerie n'auroit point eu de part, manda au Duc de Luxembourg de se retirer un peu en arriere, & de laisser le passage libre aux Ennemis ; & la chose fut ainsi exécutée. C'étoit en quelque sorte les défier, & leur ouvrir le champ pour donner bataille s'ils vouloient. Mais le Prince d'Orange demeura toujours dans son premier poste ; tantôt s'excusant sur les pluyes qui firent déborder la Méhaigne pendant deux jours ; tantôt publiant qu'il feroit périr l'Armée du Maréchal sans la combattre, ou du moins qu'il la réduiroit à décamper faute de subsistance.

Il forma néanmoins un projet qui auroit été de quelque éclat s'il eût réüssi. Il détacha le Comte Serclaës de Tilly avec cinq ou six mille chevaux du côté de Huy. Ce Général ayant pris encore dans cette Place un détachement considérable de l'Infanterie de la garnison, passa la Meuse, qu'il fit remonter à son Infanterie, dans le dessein de couper le pont de batteaux qui étoit sous Namur, & qui faisoit la communication de nos deux Armées. Lui cependant marcha avec sa Cavalerie pour attaquer le quartier du Marquis de Boufflers, & bruler le pont de la haute-Meuse avec toutes les munitions qui se trouveroient sur le Port, & qu'on avoit fait descendre par cette riviere. Le Roi eut bientôt avis de ce dessein. Il fit fortifier la garde des ponts, & le Quartier de Boufflers ; & ayant rappelé un corps de Cavalerie de l'Armée du Maréchal, il fit sortir ses troupes hors des lignes, & les rangea lui-même en

en bataille. Mais Serclaës qui en eut le vent, retourna fort vite passer la Meuse, & alla rejoindre l'Armée Confédérée.

Le Prince d'Orange après avoir demeuré inutilement quelques jours sur la Méhaigne, en dé-campa tout-à-coup, & remontant le long de cette riviere jusques vers sa source, vint camper, sa droite à la Cense de Glinne, près du village d'Asche, & sa gauche au-dessus de celui de Branchon.

Le Maréchal de Luxembourg qui observoit tous les mouvemens des Ennemis pour régier les siens, ne les vit pas plutôt en marche que de son côté il remonta aussi la riviere, en telle sorte que ces deux grandes Armées, séparées seulement par un médiocre ruisseau, marchaient à la vue l'une de l'autre, éloignées seulement d'une demi portée de canon. Celle de France campa, la droite à Hanrech la gauche à Temploux, ayant à-peu près dans son centre le village de Saint Denis.

Le Prince d'Orange fit encore en cet endroit des démonstrations de vouloir décider du sort de Namur par une Bataille. Il fit élargir les chemins qui étoient entre les deux Armées, & envoya l'Electeur de Baviere pour reconnoître lui-même le Camp des François. L'Electeur passa la riviere à l'Abbaye de Bonneffe, & se mit en devoir d'observer l'Armée du Maréchal. Mais on ne lui laissa pas le tems de satisfaire sa curiosité, & il fut obligé de repasser fort brusquement la Méhaigne à l'approche de quelques troupes de Carabiniers qu'on avoit détachés pour l'éloigner de la vue des lignes.

A dire vrai, le Maréchal ne fut pas fâché d'ôter aux Ennemis la connoissance de la disposition de son Camp, coupé de plusieurs ruisseaux & de petits marais qui rendoient la communication de ses deux aîles fort difficile, & d'ailleurs com-
mandé

mandé de la hauteur de S. Denis, d'où les Ennemis auroient pu incommoder de leur canon le centre de son Armée, & engager enfin dans un pais ferré & embarrassé de bois, un combat particulier d'Infanterie, où ils auroient eu tout l'avantage du lieu. Le Roi qui sçut l'inquiétude où il étoit, lui envoya proposer un autre poste, que le Maréchal alla reconnoître; & il le trouva si avantageux, que sans attendre de nouveaux ordres il y fit aussitôt marcher son Armée. Il n'attendit pas même son Artillerie, dont les chevaux se trouvoient alors au fourage, & se contenta de laisser une partie de son Infanterie pour la garder. Il plaça sa gauche au Château de Milmont, la couvrant du ruisseau d'Aurenaut, & étendit sa droite par Temploux & par le Château de la Falize, jusqu'àuprès du ruisseau de Wedrin, au-delà duquel il jeta son corps de réserve. De sorte qu'il se trouvoit tout proche de l'Armée du Roi, & tout proche aussi de la Sambre & de la Meuse dont il tiroit la subsistance de sa Cavalerie, couvroit entièrement la Place, & réduisoit les Ennemis à venir l'attaquer dans son front par des plaines ouvertes & propres à faire mouvoir sa Cavalerie qui étoit supérieure en toutes choses à celle des Ennemis.

Il fit en plein jour cette marche, sans qu'ils se missent en devoir de l'inquiéter, & sans qu'ils se presentassent seulement pour charger son arriere-garde. Le Prince d'Orange décampa quelques jours après. Il passa le vingt-deuxième de Juin le Bois des Cinq-Etoiles; & ayant fait faire à ses troupes une extrême diligence, alla se poster la droite à Sombreff, & la gauche proche de Marbais sur la grande Chaussée.

Cette démarche qui le mettoit en état de passer en un jour la Sambre pour tomber sur le Camp du Roi, auroit pu donner de l'inquiétude à un Général moins vigilant & moins expérimenté.

Mais

Mais comme il avoit pensé de bonne heure à tous les mouvemens que les Ennemis pourroient faire pour l'inquiéter, il ne les vit pas plutôt la tête tournée vers Sombreff, qu'il envoya le Marquis de Boufflers avec un corps de troupes dans le pais d'entre Sambre & Meuse. Et après avoir fait reconnoître les Plaines de S. Gerard & de Fosse, qui étoient les seuls chemins par où ils auroient pu venir à lui, il ordonna à ce Marquis de se saisir du poste d'Auveloy sur la Sambre. Il fit en même tems jeter un pont sur cette riviere entre l'Abbaye de Floreff & Jemeppe, vers l'embouchure du ruisseau d'Aurenaut, où la gauche du Maréchal de Luxembourg étoit appuyée. Par ce moyen il mettoit ce Général en état de passer aisément la Sambre dès que les Ennemis voudroient entreprendre la même chose du côté de Charleroi & de Farsiennes. La seule chose qui étoit à craindre, c'est que le corps de troupes qu'il avoit donné au Marquis de Boufflers, ne fut pas suffisant pour disputer aux Ennemis le passage de la Sambre, & que s'ils le tentoient si près de lui, on n'eût pas le tems de faire passer d'autres troupes pour le soutenir.

Pour obvier à cet inconvenient, le Maréchal eut ordre de lui envoyer son corps de reserve, qui fut suivi peu de tems après des Brigades d'Infanterie de Champagne & de Bourbonnois, & enfin de l'aile droite de la seconde ligne commandée par le Duc de Vendôme. Toutes ces troupes furent postées sur le bord de la Sambre proche des ponts de batteaux, à portée, ou de passer en très-peu de tems dans les Plaines de Fosse & de S. Gerard, ou de repasser à l'Armée du Maréchal, selon le parti que prendroient les Ennemis.

Pendant ces différens mouvemens des Armées, les attaques du Château de Namur se continuoient avec toute la diligence que les pluyes pouvoient per-

permettre, les troupes ne témoignant pas moins de patience que de valeur. Depuis le seizième de Juin les Assiégés se trouvoient extrêmement resserrés dans le Fort-neuf, où ils commençoient même d'être enveloppés. Le matin du dix-septième ils firent une sortie de quatre cens hommes de troupes Espagnoles & de Brandebourg sur l'attaque gauche, & y causerent quelque désordre. Mais les Suisses qui y étoient de garde les repousserent aussitôt, & rétablirent en très-peu de tems le travail. Il y eut quarante ou cinquante hommes tués de part & d'autre. Le dix-huitième & le dix-neuvième les communications du Fort-neuf avec le Château furent presque entièrement ôtées aux Assiégés, & leur artillerie rendue inutile; & enfin le vingtième toutes les communications des tranchées étant achevées, on se vit en état d'attaquer tout-à-la-fois & le Fort & le Château. Mais comme vraisemblablement on y auroit perdu beaucoup de monde, le Roi voulut que les choses se fissent plus sûrement. Ainsi on employa toute la nuit du vingtième & le jour suivant, à élargir & à perfectionner les travaux. Et le soir du vingtunième, toutes choses étant prêtes pour l'attaque, on résolut de la faire, mais seulement au-dehors de l'Ouvrage neuf.

Huit Compagnies de Grenadiers commandées, avec les sept Bataillons de la tranchée, commencerent sur les six heures à occuper tous les boyaux qui enveloppoient les deux Ouvrages. Le Duc de Bourbon se trouvoit encore à cette attaque, Lieutenant-Général de jour, se croyant fort obligé à la fortune de ce qu'en un même Siège elle lui donnoit tant d'occasions de s'exposer. Le signal donné un peu avant la nuit, il fit avancer les détachemens soutenus des corps entiers. Ils marcherent en même tems au premier chemin-couvert; & en ayant chassé les Assiégés, les forcerent

cerent encore dans le second, & le fossé n'étant pas fort profond, les poursuivirent jusqu'au corps de l'Ouvrage, dans lequel même quelques soldats étant montés par une fort petite brèche, les Ennemis battirent à l'instant la chamade, & leurs otages furent envoyés au Roi. Mais pendant qu'ils faisoient leur capitulation, on ne laissa pas de travailler dans les dehors de l'Ouvrage, & d'y commencer des logemens contre le Château.

Le lendemain ils sortirent du Fort, au nombre de quatre-vingts Officiers & de quinze cens cinquante soldats, en cinq Régimens, pour être conduits à Gand. De ce nombre étoit un Ingénieur Hollandois, nommé Cohorne, sur les desseins duquel le Fort avoit été construit, & il en sortit blessé d'un éclat de bombe. Quelques Officiers des Ennemis demanderent à entrer dans le vieux Château pour y servir encore jusqu'à la fin du Siège. Mais cette permission ne fut accordée qu'au seul Wimberg, qui commandoit les troupes Hollandoises.

Le Fort-Guillaume pris, on donna un peu plus de relâche aux troupes, & la tranchée ne fut plus relevée que par quatre Bataillons. Mais le Château n'en fut pas moins vivement pressé, & les attaques allerent fort vite, n'étant plus inquiétées par aucune diversion.

Dès le vingt-troisième on éleva dans la gorge du Fort-neuf des batteries de bombes & de canon.

Le vingt-quatrième & le vingt-cinquième on embrassa tout le front de l'Ouvrage à cornes, qui faisoit, comme j'ai dit, la premiere enveloppe du Château; & on acheva la communication de la tranchée qu'on avoit conduite par la droite sur la hauteur qui regarde la Meuse, avec la tranchée qui regardoit la gauche du côté de la Sambre. Le Roi alla le vingt-cinquième visiter le Fort-neuf &
les

les travaux. Comme il avoit remarqué que sa présence les avançoit extrêmement, il fit la même chose presque tous les jours suivans, malgré les incommodités du tems & l'extrême difficulté des chemins, s'exposant non seulement au mousquet des Ennemis, mais encore aux éclats de ses propres bombes, qui retomboient souvent de leurs Ouvrages avec violence, & qui tuerent ou blessèrent plusieurs personnes à ses côtés & derrière lui.

Le vingt-sixième les sapes furent poussées jusqu'au pied de la palissade du premier chemin-couvert. A mesure qu'on s'approchoit, la tranchée devenoit plus dangereuse, à cause des bombes & des grenades que les Ennemis y faisoient rouler à toute heure, sur-tout du côté du fond qui alloit tomber vers la Sambre, & qui séparoit les deux Forts.

Le vingt-septième les travaux furent perfectionnés. On dressa deux nouvelles batteries pour achever de ruiner les défenses des Assiégés, pendant que les autres battoient en ruine les pointes & les faces des deux demi-bastions de l'Ouvrage: & on disposa enfin toutes choses pour attaquer à la fois tous leurs dehors. Tant d'attaques qui se succédoient de si près, auroient dû, ce semble, laisser la valeur des troupes; mais plus elles fatiguoient, plus il sembloit qu'elles redoublassent de vigueur: & en effet, cette dernière action ne fut pas la moins hardie, ni la moins éclatante de tout le Siège. Le Roi voulut encore y être présent, & se plaça entre les deux Ouvrages. Ainsi le vingt-huitième à midi, le signal donné par trois salves de bombes, neuf Compagnies de Grenadiers commandées, avec quatre des Bataillons de la tranchée, marcherent avec leur bravoure ordinaire, l'épée à la main, aux chemins-couverts des Assiégés. Le premier de ces chemins se trou-
vant

vant presque abandonné, elles passerent au second sans s'arrêter, tuerent tout ce qui osa les attendre, & poursuivirent le reste jusqu'à un sous-terrain qui les déroba à leur furie. Les Ennemis ainsi chassés, reparurent en grand nombre sur les brèches, quelques-uns même avec l'épée & le bouclier, & s'efforcèrent à force de grenades & de coups de mousquet, de prendre leur revanche sur nos travailleurs. Cependant quelques Grenadiers de la Compagnie de Saillant du Régiment des Gardes, ayant été commandés pour reconnoître la brèche qui étoit au demi-bastion gauche, ils monterent jusqu'en haut avec beaucoup de résolution. Il y en eut un entr'autres qui y demeura fort long-tems, & y rechargea plusieurs fois son fusil avec une intrépidité qui fut admirée de tout le monde. Mais la brèche se trouvant encore trop escarpée, on se contenta de se loger dans les chemins-couverts, dans la contre-garde du demi-bastion gauche, dans une lunette qui étoit au milieu de la courtine vis-à-vis du chemin sous-terrain, & en un mot dans tous les dehors. La perte des Assiégés monta à quelques trois cens hommes, partie tués dans les dehors, partie accablés par les bombes dans l'Ouvrage même. Les Assiégeans n'eurent guère moins de deux ou de trois cens, tant Officiers que soldats, tués ou blessés, la plupart après l'action, & pendant qu'on travailloit à se loger.

Peu de tems après les Sappeurs firent la descente du fossé. Et dès le soir les Mineurs furent attachés en plusieurs endroits, & on se mit en état de faire sauter tout-à-la-fois les deux demi-bastions, la courtine qui les joignoit, & la branche qui regardoit le Fort-neuf, & de donner un assaut général.

Néanmoins, comme on se tenoit alors sûr d'emporter la Place, on résolut de ne faire jouër qu'à

la dernière extrémité les fourneaux, qui, en ouvrant entièrement le rempart, auroient obligé à y faire de fort grandes réparations. On espéra qu'il suffiroit que le canon élargît les brèches qu'il avoit déjà faites aux deux faces & aux pointes des demi-bastions, & c'est à quoi on travailla le vingt-neuvième.

La nuit du trentième, le Sieur de Rubentel, Lieutenant-Général de jour, fit monter sans bruit au haut de la brèche du demi-bastion gauche quelques Grenadiers du Régiment Dauphin pour épier la contenance des Ennemis. Ces soldats ayant remarqué qu'ils n'étoient pas fort sur leurs gardes, & qu'ils s'étoient même retirés au-dedans de l'ouvrage, appellerent quelques autres de leurs camarades, qui étant aussitôt montés, ils chargèrent avec de grands cris les Affiégés, & s'emparèrent d'un retranchement qu'ils avoient commencé à la gorge du demi-bastion, où ils commencèrent à se retrancher eux-mêmes. Ceux des Ennemis qui gardoient le demi-bastion de la droite voyant les François dans l'ouvrage, & craignant d'être coupés, chercherent comme les autres leur salut dans la fuite, & laisserent les Assiégeans entièrement maîtres de cette première enveloppe. Il restoit encore deux autres ouvrages à peu-près de même espèce, non moins difficiles à attaquer que les premiers, & qui avoient de grands fossés très-profonds & taillés dans le roc. Derrière tout cela on trouvoit le corps du Château, capable lui seul d'arrêter long-tems un Ennemi, & de lui faire acheter bien cher les derniers pas qui lui resteroient à faire.

Mais le Gouverneur qui vit sa garnison intimidée, tant par le feu continuel des bombes & du canon, que par la valeur infatigable des Assiégeans, reconnoissant d'ailleurs le peu de fonds

qu'il y avoit à faire sur les vaines promesses de secours dont le Prince d'Orange l'entretenoit depuis un mois, ne songea plus qu'à faire sa composition à des conditions honorables, & demanda à capituler.

Le Roi accorda sans peine toutes les marques d'honneur qu'on lui demanda, & dès ce jour une porte fut livrée à ses troupes. Le lendemain premier jour de Juillet, la Garnison sortit, partie par la brèche qu'on accommoda exprès pour leur en faciliter la descente, partie par la porte vis-à-vis du Fort-neuf. Elle étoit d'environ deux mille cinq cens hommes, en douze Régimens d'Infanterie, un de Cavalerie, & quelques Compagnies franches de Dragons, lesquels joints aux seize cens qui sortirent du Fort-neuf, faisoient le reste des neuf mille deux cens hommes, qui, comme j'ai dit, se trouvoient dans la Place au commencement du Siége. Ils prétendoient qu'ils en avoient perdu huit ou neuf cens par la désertion, tout le reste avoit péri par l'artillerie, ou dans les attaques.

Quelques jours avant que les Assiégés battissent la chamade, les Confédérés étoient partis tout-à-coup de Sombref; & au lieu de faire un dernier effort, si non pour sauver la Place, au moins pour sauver leur réputation, ils avoient en quelque sorte tourné le dos à Namur, & étoient allés camper dans la Plaine de Brunehaut, la droite à Fleurus, & la gauche du côté de Fraîne & de Liberchies. Pendant le séjour qu'ils y firent, le Prince d'Orange ne s'étoit appliqué qu'à ruiner les environs de Charleroi, comme si dès-lors il n'avoit plus pensé qu'à empêcher le Roi de passer à de nouvelles conquêtes.

Enfin le soir du dernier jour de Juin, ils apprirent par trois salves de l'Armée du Maréchal de Luxembourg, & de celle du Marquis de Boufflers, la triste nouvelle que Namur étoit rendu. Ils en

tom-

tomberent dans une consternation qui les rendit comme immobiles durant plusieurs jours; jusques-là que le Maréchal de Luxembourg s'étant mis en devoir de repasser la Sambre, ils ne songerent ni à le troubler dans sa marche, ni à le charger dans sa retraite. Il vint donc tranquillement se poster dans la Plaine de St. Gérard, tant pour favoriser les réparations les plus pressantes de la Place, & les remises d'artillerie, de munitions & de vivres qu'il y falloit jetter, que pour donner aux troupes fatiguées par des mouvemens continuels, par le mauvais tems, & par une assez longue disette de toutes choses, les moyens de se rétablir.

Le Roi employa les deux jours qui suivirent la reddition du Château, à donner tous les ordres nécessaires pour la sûreté d'une si importante conquête. Il en visita tous les ouvrages, & en ordonna les réparations. Il alla trouver à Floreff le Maréchal de Luxembourg, qu'il laissoit avec une puissante Armée dans les Pays-Bas, & lui expliqua ses intentions pour le reste de la Campagne. Il détacha différens corps pour l'Allemagne, & pour assurer ses frontieres de Flandres & de Luxembourg. Il avoit déjà quelques quarante Escadrons dans le Pays de Cologne, sous les ordres du Marquis de Joyeuse; & il les y avoit fait rester pendant tout le Siège de Namur, tant pour faire payer les restes des contributions qui étoient dues, que pour obliger les Souverains de ce pays-là à y laisser aussi un corps de troupes considérable. Ce qui diminueoit d'autant l'Armée du Prince d'Orange.

Enfin, tous les ordres étant donnés, il partit de son Camp le troisiéme de Juillet, pour retourner à petites journées à Versailles, d'autant plus satisfait de sa conquête, que cette grande expédition étoit uniquement son ouvrage; qu'il l'avoit entreprise sur ses seules lumieres, & exécutée, pour ainsi dire, par ses propres mains, à la vue de tou-

tes les forces de ses Ennemis; que par l'étendue de sa prévoyance il avoit rompu tous leurs desseins, & fait subsister ses Armées; & qu'en un mot, malgré tous les obstacles qu'on lui avoit opposés, malgré la bizarrerie d'une saison qui lui avoit été entièrement contraire, il avoit emporté en cinq semaines une Place que les plus grands Capitaines de l'Europe avoient jugée imprenable, triomphant ainsi non seulement de la force des remparts, de la difficulté des pays, & de la résistance des hommes, mais encore des injures de l'air, & de l'opiniâtreté, pour ainsi dire, des élémens.

On a parlé fort diversement dans l'Europe sur la conduite du Prince d'Orange pendant ce Siège, & bien des gens ont voulu pénétrer les raisons qui l'ont empêché de donner bataille dans une occasion où il sembloit devoir hazarder tout pour prévenir la prise d'une Ville si importante, & dont la perte lui seroit à jamais reprochée. On en a même allégué des motifs qui ne lui font pas honneur. Mais à juger sans passion d'un Prince en qui l'on reconnoît de la valeur, on peut dire qu'il y a eu beaucoup de sagesse dans le parti qu'il a pris. L'expérience du passé lui ayant fait connoître combien il étoit inutile de s'opposer à un dessein que le Roi conduisoit lui-même, il a jugé Namur perdu, dès qu'il a sçu qu'il l'assiégeoit en personne. Et d'ailleurs le voyant aux portes de Bruxelles avec deux formidables Armées, il a cru qu'il ne devoit point hazarder un combat, dont la perte auroit entraîné la ruïne des Pays-Bas, & peut-être sa propre ruïne, par la dissolution d'une Ligue, qui lui a tant couté de peine à former.

Fin du Tome I.

834021

la. ~~000~~





